t3

Bedelmeh Dorothea Forbes
Dresden - July - 1849

PT
2386
.K5
F4
1810
[1+2]
SMRS

ROMANS,

CONTES, ANECDOTES

ET MÉLANGES.

ROMANS,

CONTES, ANECDOTES

ET MÉLANGES,

Contenant, entr'autres morceaux intéressants, un Journal du dernier Roi de Pologne, STANISLAS-AUGUSTE, et des Anecdotes sur la Cour de PAUL Ier.

PAR AUGUSTE DE KOTZEBÜE;

Traduits de l'allemand par M. BRETON.

TOME PREMIER.

PARIS,

JOSEPH CHAUMEROT, Libraire, Palais-Royal, galeries de bois, n° 188.

MDCCCX.

ROMANS,

CONTES,

ANECDOTES ET MÉLANGES.

OTTILIA.

CHAPITRE Ier.

La fête champêtre.

On ne peut mieux recevoir un citadin à la campagne qu'en lui procurant les plaisirs de la ville ; car les délices des champs sont la dernière chose qu'il soit venu y chercher. Il ne fait que jouir dans un autre lieu de ses délassements habituels, parce que le changement d'air renouvèle en quel-

que sorte ses facultés. Combien de fois ne voit-on pas un homme qui n'a pas d'appétit chez lui, faire honneur à la table d'un autre, quoiqu'elle ne soit pas mieux servie que la sienne! C'est ce que savait très-bien le rusé bailli Knipper-Dolling.

On ne pouvait pas dire qu'il écorchât les paysans; car un écorcheur n'entame que la peau, et, sous ce rapport, le prédécesseur de M. le bailli ne lui avait rien laissé à faire; il se voyait donc obligé de tailler dans le vif, ce qu'il ne faisait pas toujours sans que ses victimes jetassent de grands cris.

Le domaine du prince que Knipper-Dolling administrait, était situé très-près de la capitale d'une province, de sorte qu'il ne lui était pas toujours facile d'étouffer les plaintes. Pour se soustraire aux inconvénients

qui en résultaient, il imagina différents expédients, ce fut d'avoir toujours sa table et sa cave bien garnies, et de distribuer l'argent à propos.

Il donnait, tous les ans, après la moisson, une fête champêtre à laquelle il invitait tous ses protecteurs, mais une fête qui ne rappelait l'objet de son institution qu'en prouvant que la récolte du bailli au moins avait été bonne ; car on y sablait le champagne, on mangeait dans de la vaisselle plate les mets les plus recherchés. Autrefois les paysans paraissaient à cette fête pour offrir au bailli une couronne formée des plus beaux produits de la moisson, et couvrant un sac de ducats ; mais depuis ils n'auraient pu y venir qu'en habits déguenillés, leur cornemuse était enrouée, et cette partie du cérémonial avait été abolie.

La fête champêtre consistait en un repas et un bal auquel les villageois n'assistaient plus que par une députation. Les danseuses étaient assez rares, lorsque les illustres protecteurs du bailli n'amenaient pas leurs filles avec eux, mais il y avait abondance de danseurs; car M. Knipper-Dolling avait coutume d'inviter les officiers de la garnison. Cependant, vers la fin du dix-huitième siècle, cette dernière espèce manqua à son tour, les militaires ayant été obligés d'aller exécuter la *danse de la mort* (1) avec les Français. Pour remédier à cette pénurie, le bailli envoya des cartes d'invitation à des jeunes gens des environs, distingués par l'amabilité et l'honnêteté de leurs

(1) Allusion à un fameux tableau de Holbein, que l'on voit en Suisse.

manières. De ce nombre se trouva Théodore, jeune suppôt d'Esculape, qui, après avoir long-temps donné ses soins *gratis* aux pauvres, s'était fait tout d'un coup une certaine réputation par la cure admirable de la vieille chatte de la gouvernante.

Le grand jour de la fête arriva. Des préparatifs superbes étaient faits dans la maison du bailli à Schœnsée. Un buffet rempli de l'argenterie du meilleur goût, des flacons rangés par ordre et étiquetés, sur lesquels on lisait les noms des meilleurs vins de France, d'Espagne, des Canaries et du cap de Bonne-Espérance, flattaient les yeux avides des gourmands. Une foule de laquais en riches livrées semblaient ne pouvoir suffire à tous les préparatifs. Un orchestre s'exerçait depuis le matin à répéter les valses les plus nouvelles, et les sym-

phonies qu'on devait exécuter pendant le repas.

Dès que le soleil fut au plus haut de sa course, et lorsque le moissonneur, trempé de sueur, accablé de fatigue, prenait son frugal repas, on vit arriver, l'une après l'autre, une foule de voitures remplies de demoiselles, de jeunes messieurs et de vieilles dames. Le bailli avait eu la galanterie de faire placer dans son antichambre une grande glace, où les dames pouvaient réparer à loisir le désordre de leur toilette.

Enfin on se mit à table. La mauvaise étoile de Théodore voulut qu'il fût placé auprès du pasteur qui n'avait qu'une fois par an l'honneur d'être reçu à la table du bailli, et qui passait le reste du temps chez lui, tourmenté par une cruelle paralysie. Le bon homme ne voulut pas perdre

l'occasion qui lui faisait tenir un médecin sous sa main, et ne cessa d'ennuyer Théodore du récit de sa maladie, des symptômes fâcheux qu'il éprouvait, des remèdes qu'il avait vainement essayés jusques alors. Théodore, pendant tout le repas, l'exhorta à la tempérance, à un régime sévère, préceptes que le bon pasteur était si peu disposé à observer, qu'il vida, avec une rapidité merveilleuse, trois bouteilles de vin de Porto. Cette conversation était d'autant plus fatigante pour Théodore, qu'elle ne lui permettait d'épier aucun des jolis minois que cachaient de larges chapeaux de paille. Il n'était pas de son caractère fort entreprenant auprès des femmes; mais il se réjouit lorsqu'après quatre mortelles heures on sortit enfin de table; et il espéra pouvoir, pendant le bal, réparer le temps perdu.

CHAPITRE II.

L'attaque d'apoplexie.

THÉODORE n'était pas au bout de ses infortunes : il ne connaissait aucune des danseuses ; lorsqu'elles furent entrées dans la salle de bal et se furent rangées tout au tour sur des chaises, il entra dans l'enceinte avec les cavaliers ; et, jetant les yeux sur ce joli parterre, il chercha pour partenaire celle dont la physionomie lui plairait davantage. Ses yeux s'arrêtèrent sur une figure charmante, qui, lorsqu'elle souriait, provoquait l'enjouement, et lorsqu'elle était sérieuse, paraissait imposante. C'était tantôt une des Grâces, tantôt la majestueuse Junon.

Théodore fit encore une fois le tour du cercle, afin de trouver une jeune personne dont la physionomie eût plus d'égalité ; mais il ne lut guère sur toutes ces figures que l'impatience de danser, il revint presque malgré lui à celle qui avait la première fixé son attention. Déjà il se préparait à lui faire une invitation polie, lorsque M. Knipper-Dolling, le frappant sur l'épaule, lui demanda s'il désirait danser avec la fille du président. Théodore qui, jusque-là, avait montré au bailli un peu trop de négligence, ne concevait pas d'où lui pouvait venir un tel honneur ; mais il reconnut bientôt le motif de cette préférence, lorsqu'il apperçut une petite fille bossue, dont les yeux noirs pétillaient d'impatience, en voyant que, de tant de cavaliers, il ne s'en prétentait pas un seul pour

elle. Le bailli, en homme qui sait faire les honneurs de sa maison, ne crut pas devoir laisser dans un honteux oubli la fille d'un de ses plus puissants protecteurs. Il s'adressa en conséquence à un simple bourgeois qui sans doute se croirait bien dédommagé du sacrifice par l'honneur qu'il lui avait fait en l'invitant à sa fête. J'espère, M. Théodore, lui dit-il d'un ton qui ne permettait point d'excuse, que vous voudrez bien être le partenaire de cette aimable demoiselle pendant toute la soirée; le timide Théodore lui fit une respectueuse révérence et obéit.

La pauvre fille, que la nature avait traitée en marâtre, reçut avec empressement le cavalier qu'on lui proposait. On commença la première danse. Le hasard plaça Théodore près d'un jeune homme, ridicule

copiste de la mode, qui avait précisément pour danseuse la jolie personne que Théodore avait remarquée. Théodore fut confondu par cette découverte. Il regarda tour à tour et sa voisine et sa danseuse, gémissant de la comparaison. La jolie demoiselle considéra à la dérobée la partenaire de Théodore ; il n'en eut que plus de dépit. On va croire, pensa-t-il en lui-même, que je suis amoureux de cette petite sorcière. Pourquoi était-il tourmenté par cette idée ? C'est ce dont il ne pouvait se rendre compte à lui-même.

Pendant la valse, la petite bossue s'appuya de tout le poids de son corps sur le bras de Théodore ; l'autre demoiselle, au contraire, avait la légèreté du Zéphyr voltigeant sur les fleurs. Théodore dansait fort bien, mais ce soir-là il fit peu d'honneur

à son maître, et plus d'une fois il dérangea les autres danseurs par ses inadvertances.

Tout d'un coup un des convives arriva essoufflé, et dit : Le vieux Klumm est tombé en apoplexie.

A ces mots, la jolie demoiselle tomba évanouie dans les bras de la bossue qui s'avança la première pour la secourir. Celle-ci n'étant pas assez forte pour supporter ce poids, appela son danseur à son secours, et Théodore n'eut rien de plus pressé que d'obéir. La pâleur de la mort couvrait les traits de la jeune personne ; ses yeux étaient fermés, son sein était blanc et inanimé comme le marbre. Théodore s'écria qu'il fallait lui faire respirer le grand air, et il la conduisit près de la fenêtre. M. Knipper-Dolling arriva en ce moment d'un air empressé, et dit à

Théodore : Le directeur de la banque est frappé d'apoplexie ; vous êtes ici le seul médecin, venez lui donner vos soins.

Théodore ne répondit qu'en jetant un regard plein d'intérêt sur la belle évanouie.

Mademoiselle Klumm se remettra, reprit le bailli ; son père a plus besoin de vous.

Deux vieilles tantes accoururent auprès de la demoiselle, et Théodore sortit avec le bailli. M. Klumm, le vieux et riche directeur de la banque, était un homme d'une forte corpulence ; après avoir un peu trop fêté la bouteille, il s'était mis à une table de jeu, et n'avait pas tardé à sentir les effets de son intempérance.

Théodore lui ouvrit la veine ; peu à peu il reprit ses sens : il ne recouvra

pas à la vérité la parole ; mais couché sur un sofa, il put témoigner par ses gestes sa reconnaissance au jeune docteur. Il ne lui vint pas à l'idée que ce fût en quelque sorte à la beauté de sa fille qu'il devait un zèle si ardent, et il l'attribua au désir tout naturel d'acquitter les devoirs de l'humanité par une cure qui devait étendre sa réputation.

En effet, le jeune docteur brûlait d'impatience de donner ses soins à mademoiselle Klumm à son tour. Toutes les fois que la porte s'ouvrait, il s'attendait à la voir paraître. Il n'osait en demander des nouvelles.

Pendant qu'il tenait entre ses doigts le pouls du directeur, et en comptait les battements avec distraction, mademoiselle Klumm arriva enfin ; elle était encore pâle et défaite, ses cheveux étaient épars, son sein à

moitié découvert; cette circonstance provenait de la vitesse avec laquelle elle était accourue. Son père lui tendit les bras : Théodore, qui n'avait pas quitté le pouls du malade, sentit avec émotion sa main près du cœur de la demoiselle.

Il jugea nécessaire de réitérer la saignée, lorsque le vieillard parut sur le point de recouvrer la parole : en effet, pour rassurer sa fille, et lui prouver qu'il ne ressentait qu'une indisposition légère, il prononça le nom d'Ottilia. Le plaisir d'entendre la voix chérie de son père fit renaître les roses sur les joues de la belle Ottilia, elle reprit en quelque sorte une nouvelle existence, et se cacha dans un cabinet pendant l'opération.

CHAPITRE III.

Les pierres de la lune.

Théodore conseilla de reconduire le vieux Klumm chez lui, lorsque ses forces seraient un peu rétablies, et fut étonné d'entendre le malade lui dire qu'il ne fallait pas y penser avant le lendemain matin. Une vieille tante lui dit à l'oreille : Il aimerait mieux mourir que d'enlever à sa chère petite fille une occasion de briller.

Notre docteur profita de cet avertissement, moins par intérêt pour le malade, que par le désir de voir de plus près l'aimable Ottilia. Il s'approcha d'elle tout tremblant, lui donna quelques conseils pour sa santé, puis il lui déclara le refus que son

père faisait de partir, et dit que c'était sans doute de peur d'interrompre les plaisirs de sa fille. Sans répondre un mot, Ottilia sortit de la salle, et Théodore l'entendit avec un plaisir secret donner l'ordre aux domestiques de mettre sur-le-champ les chevaux à la voiture; ensuite elle se rendit auprès du vieillard, et le détermina à partir.

La soirée était superbe; on voyait toutes les étoiles; mais la lune, cette confidente des amants, éclairait l'autre hémisphère, et la nuit était en conséquence très-obscure. Ottilia témoigna quelque crainte d'être seule avec son père malade, qui, dans la route, pouvait éprouver une rechute. Théodore s'offrit aussitôt à l'accompagner. On lui répondit poliment qu'on ne voulait pas le priver des plaisirs du bal; mais il insista, et

dit que lorsqu'il pouvait rendre quelque service, c'était pour lui le plaisir le plus délicieux de la vie. Ottilia rougit, s'adressa à son père, et lui fit connaître l'honnête proposition de M. le docteur. Ces mots, de M. le docteur, prononcés par une jolie bouche, firent rougir Théodore, car ce n'était pas comme médecin qu'il avait offert ses services. Elle finira, pensa-t-il, par me payer et me renvoyer ! Cette idée de recevoir de l'argent de la main d'Ottilia le rendait froid comme la glace : cependant c'était une occasion que le hasard lui offrait pour s'introduire dans la maison. Il était encore irrésolu, mais le vieux Klumm accepta sa proposition avec reconnaissance, et Théodore ne put reculer.

La voiture fut bientôt prête ; le bailli témoigna ses regrets. On passa

le malade à travers la salle du bal : toute la société feignit de regretter son départ ; mais cet incident n'interrompit qu'un instant les plaisirs. Il n'y eut que deux personnes qui éprouvassent une affliction sincère : le jeune merveilleux qui avait dansé avec Ottilia, et la demoiselle contrefaite qui craignait de ne plus trouver de cavalier.

Par malheur, la voiture ne contenait que deux places, mais il y avait un estrapontin qu'on pouvait au besoin lever pour une troisième personne. Il est vrai qu'on n'y était pas trop à son aise ; les genoux s'y trouvaient à la torture. Le vieillard se mit naturellement sur la banquette du fond ; et son énorme diamètre y occupait tant de place, qu'il n'était guère possible que deux autres personnes pussent tenir dans la voiture.

Ottilia voulut s'asseoir sur l'estrapontin, mais Théodore déclara si positivement qu'il aimerait mieux marcher à pied, que la demoiselle fut obligée de monter à côté de son père. Le pauvre Théodore, plié en deux, se rangea dans un angle de la voiture; mais il ne prit pas garde à ce petit inconvénient, tant il avait de joie de sentir ses pieds près de ceux de la belle Ottilia.

Il fallait deux grandes heures pour arriver à la ville, car la voiture ne pouvait aller qu'au pas dans un chemin de sable. Les deux jeunes gens avaient la tête si rapprochée, qu'ils pouvaient réciproquement sentir leur haleine; leurs genoux se rencontraient à chaque mouvement du carrosse. On ne pouvait se figurer une situation plus dangereuse pour un jeune médecin, qui pouvait y gagner un

mal dont tous les remèdes de la pharmacie ne sauraient le guérir.

Un morne silence régna pendant le premier quart-d'heure ; il n'était interrompu de temps en temps que par les gémissements du vieil apoplectique ; mais ils devinrent de plus en plus rares, parce qu'il s'assoupit, et tomba enfin dans un profond sommeil. Ses deux compagnons de voyage l'entendirent ronfler, et n'en parlèrent pas davantage. Cependant aucun des deux ne sentait la moindre envie de tenir compagnie au dormeur.

Le jeune homme pensait en lui-même : Cette tête que je sens près de la mienne est celle de cette personne charmante que j'ai distinguée aujourd'hui parmi toutes ses compagnes, qui est tombée sans connaissance en apprenant le danger de son père,

qui lui a témoigné un si tendre intérêt, et qui a sacrifié les plaisirs de son âge à l'amour filial. Elle est aussi bonne qu'elle est belle.

Ottilia se disait : Ce jeune homme est celui dont la physionomie douce et spirituelle m'a charmée pendant tout le repas ; c'est lui qui dansait auprès de moi, qui me regardait avec tant de timidité ; c'est lui qui a prodigué ses soins à mon père, qui lui a peut-être sauvé la vie, et qui a quitté une société agréable pour m'accompagner..... pour accompagner mon père, et être placé sur une banquette si incommode !

Ces réflexions leur inspiraient de l'affection l'un pour l'autre ; et, soit hasard, soit volonté, leurs pieds se pressaient plus souvent. Je voudrais voir encore sa figure, pensait Théodore. Je voudrais savoir ce qui se

passe en lui, pensait Ottilia; et tous deux désiraient que la lune parût, ce qui n'était pas possible, car elle était alors à la fin de son dernier quartier. Mais la lune, cette protectrice des amants, fit cette fois en faveur de l'aimable couple un miracle d'un autre genre. Elle envoya une de ces pluies de pierres qui occupent tous nos physiciens. Un globe de feu traversa l'horison, et pendant une minute répandit tant de clarté, que Théodore put admirer la beauté d'Ottilia, et que celle-ci considéra avec plus de loisir les beaux yeux de Théodore, qu'elle n'avait osé le faire dans la salle de bal.

Ottilia fut effrayée, et faillit jeter un cri, car cette apparition était nouvelle pour elle. Théodore prit la parole pour la rassurer, et lui expliqua la cause de ce météore. La con-

versation était entamée, mais le sujet ne prêtait pas beaucoup. Cependant, lorsqu'un jeune homme et une jeune fille ont une fois trouvé un sujet d'entretien, il ne tarit plus. Des pierres de la lune on passa aux étoiles. Théodore connaissait les principales constellations, et les montra à sa belle voisine. Il lui fit voir Orion, Cassiopée, les Pléïades. Il ne pouvait faire ses démonstrations sans qu'ils passassent leurs têtes par la portière, au moyen de quoi leurs joues se touchaient sans cesse. Théodore indiquait du doigt les étoiles dont il parlait ; Ottilia en faisait de même pour celles dont elle demandait le nom ; si bien que leurs doigts, leurs mains, se rencontraient presque toujours.

Théodore, entraîné par l'amour, saisit une fois une main qu'on lui

abandonna trop, il la porta sur ses lèvres, et la tint serrée dans une des siennes.

Alors tous deux oublièrent les mondes innombrables suspendus au-dessus de leurs têtes. La lune aurait fait sur la voiture une décharge générale de son artillerie, sans qu'ils y eussent pris garde.

Leur conversation finit cependant, et le même silence recommença. Ottilia fit quelques faibles efforts pour retirer sa main; mais voyant que c'était inutile, elle y renonça, et se réjouit seulement de ce qu'un autre globe lumineux ne vînt pas déceler sa rougeur.

Ils arrivèrent dans cette agitation délicieuse à la demeure du directeur de la banque; ni l'un ni l'autre ne s'appercevait que la voiture était arrêtée près de la porte d'entrée. Jusqu'alors

Ottilia s'était bien gardée de répondre par le moindre geste à Théodore, qui ne cessait de serrer sa main; mais lorsque le laquais eut ouvert la portière, que son père se fut réveillé, et qu'il fallut se séparer, elle pressa à son tour la main de Théodore entre ses jolis doigts. Théodore reçut du vieillard beaucoup de remercîments, et une invitation amicale de venir le voir le lendemain matin. Ottilia dit en elle-même ce seul mot : l'ingrat !

CHAPITRE IV.

L'Égoïste.

M. Klumm était le fils unique de parents très-riches. La nature a donné à la plupart des hommes, et surtout aux mères, cette salutaire organisation, que chacun regarde son enfant comme le plus beau et le plus aimable qui existe sur la terre. C'est sans doute un grand bienfait ; car, sous beaucoup de rapports, les enfants sont un fardeau si gênant, que, malgré l'amour paternel, on les trouverait encore à charge, si la vanité, qui joue un grand rôle dans toutes nos affections, ne venait au secours. Ce que souvent nous trouverions insupportable dans un enfant étranger, nous

le regardons comme une merveille dans notre progéniture.

La mère du directeur de la banque abusait un peu de ce privilége, le plus ancien qui existe, puisque Dieu le donna à Éve, lorsqu'elle mit Caïn au monde. Tous les défauts du petit Christian étaient, aux yeux complaisants de sa mère, précisément les vertus opposées. Chez lui l'entêtement était une preuve qu'il aurait du caractère; la jalousie, une noble émulation; le mensonge, une disposition aux fictions poétiques, son vil égoïsme prouvait le sentiment de sa dignité. Hélas! l'égoïsme ressemble à ces plantes parasites qui, enveloppant un arbre plein de vie, enfoncent leurs racines dans son écorce, vivent de sa substance, et, après l'avoir fait périr, le décorent d'un feuillage étranger.

Jamais Christian n'avait tort ; à l'égard des hommes faits, sa conduite n'était pas toujours exempte de reproches ; mais il était malade ou encore trop jeune, il fallait bien lui passer quelque chose. Il rapportait à sa mère tout ce qui se passait dans la maison, toutes les paroles qu'il entendait ; elle disait que c'était de sa part une confiance bien louable, et qu'il ne ferait jamais comme ce jeune romain, ce mauvais sujet de Papirius qui avait caché un secret à sa mère. Les domestiques l'appelaient un lutin ; car il n'avait pas de plus grand plaisir que de causer quelque désordre, qu'il mettait sur leur compte, et comme c'était un effronté menteur, la mère disait qu'il était un prodige d'esprit.

Jamais le père n'osait entreprendre de lui résister ; Madame Klumm

lui fermait la bouche au premier reproche, assurant qu'on n'avait jamais vu d'enfant plus docile, parce qu'en effet il accomplissait tous ses vœux.

Bientôt une carrière plus vaste se présenta à ses mauvais penchants. Il y avait dans sa ville natale une université; on l'y mit pour faire son éducation, et il y contracta de mauvaises habitudes et de mauvais principes. Un de ses camarades, étudiant en philosophie, lui inculqua cette morale dépravée, que la vertu n'est qu'une sottise, et ne peut mener à rien; il devint ainsi un parfait égoïste.

Ce fut avec le même danger pour son cœur et pour ses mœurs, qu'il conçut un profond mépris pour le beau sexe, et se livra à ces déclamations qui sont à la mode dans notre siècle. Il ne manqua pas de dire

à sa propre mère que les femmes, comme tous les autres animaux domestiques apprivoisés, n'avaient pas été créées à d'autres fins, que de procurer quelque agrément à l'être plus noble et plus parfait qu'on appèle homme.

A la vérité, cette doctrine alarma fort la mère ; mais elle finit par se persuader que son fils, son cher Christian, n'avait pu lui dire une pareille chose. Bientôt cependant il passa des paroles aux faits, et enseigna si bien ses principes à une jolie et aimable personne, fille d'un des principaux bourgeois, qu'il lui en fit porter une preuve vivante. La grand'mère en fut d'abord irritée, puis elle se rassura, lorsqu'il lui dit que son excessive chasteté l'avait exposé à de grands dangers, et qu'il n'avait agi ainsi que par ordonnance

du médecin ; l'enfant à qui il avait donné le jour, vécut peu de temps, et sa pauvre mère fut réduite à aller à l'hôpital.

Après un tel événement, madame Klumm voulut d'un côté y mettre ordre pour l'avenir, et de l'autre pourvoir à la santé de son cher fils ; elle lui proposa de se marier. Il n'avait point de répugnance pour s'établir ; car il se sentait la force de faire du mariage une chaîne de fleurs qu'il saurait bien secouer quand il le voudrait.

Madame Klumm, avec une tendresse vraiment maternelle, fit dès-lors des recherches parmi les jeunes personnes du pays ; elle s'arrêta enfin avec plaisir sur une demoiselle de quinze ans fort jolie, d'un excellent caractère, laquelle devait hériter d'un oncle qui paraissait avoir enlevé au

dragon de la Toison d'Or le précieux dépôt dont il était chargé. Christian fut enchanté de la dot. La demoiselle donna aussi son consentement, parce que le futur était un assez bel homme, qu'il s'habillait élégamment et dansait à ravir ; il est rare qu'une jeune fille de quinze ans demande quelque chose de plus.

L'oncle tenait encore à quelques vieux préjugés ; il parlait de modestie, de mœurs, et de cette vertu de l'ancien temps, qu'on appèle économie. Le jeune Klumm ne lui plaisait pas trop, et il l'aurait certainement éconduit s'il n'eût démêlé dans son caractère un ardent amour pour l'argent. D'ailleurs c'était un parti fort riche, et l'on sait que les parents opulents cherchent toujours à établir leur fille d'une manière sortable pour la fortune, au risque de ce qui peut en

arriver. En conséquence l'oncle surmonta son aversion ; mais il déclara que sa nièce, ainsi que le futur, étaient trop jeunes ; qu'il fallait que ce dernier perfectionnât son éducation, et qu'il était à propos qu'il fît un voyage ; que si, dans un an et un jour, il trouvait au jeune homme des principes plus solides, il consentirait au mariage.

Christian et sa mère rirent beaucoup de ce caprice du bon homme ; cependant l'idée de voyager avait souri au jeune Klumm. Il trouvait, non seulement agréable, mais encore très-utile de parcourir les pays étrangers, d'y répandre sa belle doctrine et d'y extirper les préjugés ; il parla avec enthousiasme du fruit qu'il comptait lui-même en recueillir ; si bien que sa mère consentit avec joie à son départ, et regretta seulement de ne

pouvoir l'accompagner pour être témoin de ses triomphes.

On lui acheta une élégante voiture de voyage ; on lui retint un fripon de valet qui savait parler allemand et français ; on emprunta sur hypothèque pour les frais de sa route une somme de dix mille écus, et il partit. Sa mère et son amante fondirent en larmes ; son père et son oncle futur firent chrétiennement des vœux pour son succès ; mais il se moqua également des pleurs des unes et des souhaits des autres.

CHAPITRE V.

L'Éducation perfectionnée par les voyages. — Faute et Innocence.

D'ABORD Christian ne put concevoir comment on s'occupait si peu de lui dans les grandes villes. C'était en vain qu'à une table d'hôte il étalait les nouvelles maximes de philosophie qui faisaient tant de bruit, non seulement dans sa ville natale, mais aussi dans plusieurs savantes gazettes, et par conséquent, suivant lui, dans tout l'univers. Il lui paraissait que chacun aimait mieux s'occuper du plat qui était devant lui. Il n'avait pas plus de succès dans les salles de spectacles, et voyait applaudir des choses qu'il trouvait détestables. A son grand

étonnement, il entendait souvent louer des hommes dont son ancien professeur ne parlait en chaire qu'avec le plus grand mépris, ou en bafouer d'autres qu'il était accoutumé à regarder comme les plus brillants génies.

Le résultat de toutes ses observations ne fut pas : « Ceux qui m'ont » donné ces principes pourraient bien » avoir tort ; mais le public est main- » tenant trop imbécille ; il n'est pas » assez mûr pour connaître ces subli- » mes vérités. » Au surplus, il ne perdit pas toute espérance. Il trouva, à sa grande satisfaction, un autre moyen de faire dire aux gens ce qu'il voulait. Il fit beaucoup de dépenses, eut une bonne table, y invita les plus récalcitrants, et eut le plaisir de trouver tout le monde de son avis. Il n'y eut qu'une seule classe d'hommes

auprès de laquelle il ne put réussir ; ce furent les gens de cour qui ne voyaient pas de philosophie hors du cercle qu'ils s'étaient tracé, et qui méprisaient un peu le bourgeois Klumm, peut-être parce qu'ils portaient envie à ses richesses.

Christian voyant qu'on ne pouvait réussir dans le monde avec son seul mérite, imagina de se travestir en baron de Sonnenstern. Ce nom pompeux, soutenu par un brillant équipage, lui ouvrit accès dans plusieurs petites cours d'Allemagne ; et il continua de courir le monde sans en retirer aucun fruit.

Le terme fixé pour son voyage s'écoula enfin, et il retourna vers ses parents. Il n'était plus qu'à trente milles du toit paternel, lorsqu'un dimanche matin il traversa un village. Déjà les champs déserts et le son des

cloches l'avaient averti que c'était un jour de repos. En entrant dans le village, il vit arriver une troupe de jeunes filles, portant des livres de prières, et des garçons parés de bouquets.

Il ordonna au postillon de marcher au pas, et s'amusa à regarder ces jolies villageoises, qui en passant le saluaient d'un air modeste. Tout-à-coup il en apperçut de loin une qui différait des autres paysannes par la blancheur de son teint, et par l'arrangement plus élégant de ses cheveux, ornés d'une couronne de bleuets. Il braqua sur elle sa lorgnette; quand elle fut auprès de lui, elle lui jeta un coup-d'œil amical, dont Klumm n'avait jamais appris à connaître le charme, et qui fit une telle révolution dans son âme abrutie par les plus vils sentiments, qu'il en perdit la respiration, et retint un propos un

peu libre qui était prêt à lui échapper. Il tomba dans une sorte de torpeur, et ne se mit en devoir de saluer la jolie paysanne que lorsqu'elle était déjà bien loin. Cependant cette impression se serait promptement effacée, si un malin génie ne se fût fait un plaisir de lui jouer un tour.

Dans le pays où il se trouvait, et qui est, je crois la Saxe, les postillons ont la louable coutume de s'arrêter à la moitié du chemin pour faire rafraîchir eux et leurs chevaux, quelle que soit la longueur ou la brièveté de la poste. Celui qui conduisait Christian s'arrêtait d'ordinaire dans ce même village : il avait un beau-frère qui y tenait un chétif cabaret. Il ne manquait pas de s'y arrêter au grand mécontentement de la plupart des voyageurs. Christian qui jusqu'a-

lors avait maudit de tout son cœur les postes de Saxe, fut cette fois charmé de l'incident. Il descendit promptement de voiture, mit un florin dans la main de son homme, lui dit de faire comme il voudrait, et ajouta, avec une piété feinte, qu'il serait bien aise d'aller à l'église, parce qu'il ne manquait jamais l'office le dimanche.

Il partit, et laissa à l'auberge son fripon de domestique. Lorsqu'il entra dans l'église, le pasteur, vieillard vénérable, était déjà en chaire; il racontait à ses paroissiens l'histoire du charitable Samaritain, et y ajoutait des exhortations pleines de charité et de naïveté. Christian n'écouta guère le sermon, et ne s'occupa qu'à chercher la belle enchanteresse qu'il avait remarquée sur la route. Il ne l'eut pas plutôt apperçue, qu'il dirigea

sur elle sa lorgnette, et la regarda avec des yeux passionnés. La jeune fille devint toute confuse, et ses pieux exercices en souffrirent quelque interruption. A la vérité, elle se gardait bien de lever la tête, ou de considérer l'étranger en face; mais elle jetait de temps en temps sur lui un coup-d'œil à la dérobée. A chaque fois elle se confirmait dans l'idée que celui qui la regardait avec cette opiniâtreté importune, était un beau jeune homme.

Christian, de son côté, découvrait à chaque instant de nouveaux attraits, et son imagination vive lui en faisait soupçonner bien davantage. Il se trouva dans un tel égarement, que, lorsque le curé dit en terminant son exhortation, *c'est ce que je vous souhaite*, le monstre appliqua ces

paroles aux vœux qu'il faisait pour la perte de l'innocence.

Il soupçonnait déjà qui était cette fille ; mais pour acquérir plus de certitude, il se plaça auprès d'un vieux paysan, sous prétexte de suivre avec lui les cantiques dans son livre de prières. Il chanta le premier verset d'un air fort pieux à l'extrême édification du paysan ; puis, tandis que les orgues jouaient, il interrogea son voisin.

C'est Madelaine, la fille de notre pasteur, répondit le paysan. Aussitôt le séducteur conçut son plan. Je me trouve mal, dit-il tout bas, et je n'ai sur moi aucune odeur que je puisse respirer. Le villageois lui présenta son bouquet. Christian, après l'avoir flairé, feignit de se trouver plus incommodé encore. Il faut, dit-il, d'une voix entrecoupée, que je

prène le grand air. Puis, cachant son visage avec son mouchoir, il sortit de l'église; il traversa le cimetière, et s'assit sur une tombe de pierre : c'était par hasard le tombeau de la mère de Madelaine.

Le service fini, les paysans apperçurent l'étranger qui paraissait sur le point de s'évanouir; ils se rassemblèrent autour de lui, en partie par curiosité, en partie par humanité. Il fit semblant de ne pouvoir parler qu'avec peine, et prononça des mots inarticulés.

Madelaine arriva à son tour, elle tressaillit en l'apperçevant; elle passa son chemin, s'arrêta deux fois, mais enfin la timidité l'emporta, et elle retourna au logis.

Déjà Christian commençait à craindre que sa ruse ne fût infructueuse, lorsqu'il vit les passants ôter leurs

chapeaux, et ouvrir le cercle pour laisser passer leur curé. Seriez-vous malade, Monsieur, demanda avec compassion le respectable ecclésiastique? Hélas! répondit Klumm en balbutiant, je ne me sens pas bien.... je suis un voyageur..... ma poitrine est oppressée... je mourrai ici faute de secours.

Le ciel m'en préserve, dit le pasteur! je dois ma protection à tout homme souffrant, encore plus à un étranger et à une personne pieuse telle que vous me le paraissez être. Daignez accepter un asyle dans ma maison. Mes enfants, continua-t-il, en s'adressant à ses paroissiens, transportez ce monsieur chez moi; mais tout doucement, et prenez bien garde de lui faire du mal.

Les paysans obéirent; le pasteur leur recommanda encore de mar-

cher doucement, et partit devant pour ordonner à sa fille de préparer un lit au malade.

Elle se reprochait d'être passée avec tant d'indifférence auprès d'un homme souffrant, qui s'était précisément assis sur la tombe de sa mère. Hélas ! pensait cette fille simple et innocente en arrangeant le lit avec une émotion dont elle ne pouvait se rendre compte, cela ne serait certainement pas arrivé, s'il ne m'eût pas tant regardée à l'église.

La petite chambre destinée à recevoir le malade était décorée avec simplicité, mais avec propreté ; une vigne en ombrageait les fenêtres ; Christian se fit mettre au lit ; son teint pâle, l'indisposition qu'il contrefaisait parfaitement ne permirent à personne de croire qu'il ne fût pas réellement malade. Il dit, en s'in-

terrompant à plusieurs reprises, qu'il était un marchand nommé Schneider, et jouissant de quelque aisance; qu'il venait de perdre une sœur morte de maladie de poitrine; qu'en lui donnant ses soins avec trop d'assiduité, il avait gagné la contagion, et que les médecins lui avaient conseillé de voyager, mais qu'il était inconsolable, et sentait qu'il lui fallait du repos, et peut-être aussi les exhortations de quelques personnes charitables, avant qu'il pût continuer sa route, et même arriver jusqu'à la ville voisine.

Vous trouverez dans ma maison, répondit le pasteur, la tranquillité et toutes les consolations qui seront en mon pouvoir. Il envoya aussitôt à l'auberge de Klumm des ordres, pour que l'on fît venir la voiture et le domestique de l'étranger. Le co-

quin de domestique comprit parfaitement un signe de son maître; il garda le silence, et résolut de le seconder.

Le père et la fille restèrent auprès du lit, et prodiguèrent leurs soins au prétendu malade. Le pasteur dit qu'il était plus que jamais en ce moment sensible à la perte de sa chère Marianne, qu'aucune femme ne s'entendait mieux qu'elle à soigner les malades.

Sous prétexte d'envoyer chercher des médicaments, Christian donna l'ordre d'aller à la petite ville voisine, et d'en apporter un paquet de bois du Brésil. L'hypocrite mâchait ce bois de teinture, et de temps en temps, en présence de ses hôtes, après une toux violente, il paraissait cracher le sang. Madelaine souffrait singulièrement à ce spectacle, et

avait de la peine à retenir ses larmes. Une tendre compassion, précurseur de l'amour, s'insinuait peu à peu dans son cœur novice. Cette fille simple et innocente, et son père, sans la moindre défiance, tombèrent facilement dans tous les piéges de l'infâme. Madelaine se trouva séduite sans le savoir, et sans s'être apperçue du danger. Cette simplicité, qu'il traitait de bêtise, fut cependant si piquante à ses yeux, que contre sa coutume il prolongea pendant deux mois la possession de cette fille malheureuse.

Le vieillard aveuglé se réjouissait de ce que son malade se rétablissait à vue-d'œil; il rendait grâce à Dieu de ce qu'il lui avait procuré l'occasion de faire une bonne œuvre, semblable à celle du Samaritain.

Peut-être Christian aurait-il joui

plus long-temps des fruits de sa scélératesse, s'il ne se fût pas apperçu qu'il en était résulté des suites que Madelaine ne soupçonnait pas encore, mais qui ne tarderaient pas à être visibles; cela le détermina à partir. Il se fit remettre une lettre supposée de son père, où on lui annonçait la mort de sa mère. Le partage de la succession avec de prétendus frères et sœurs, lui offrait un prétexte plausible. Que Dieu et vous soyiez loués! dit-il au bon pasteur; c'est grâce à vous que je suis en état de continuer mon voyage.

Ne me remerciez pas, continua le vieillard, je n'ai fait que mon devoir.

La pauvre Madelaine versa des larmes abondantes, en apprenant que son amant allait se séparer d'elle; mais elle se laissa rassurer par les serments solennels qu'il lui fit de re-

venir quand ses affaires seraient terminées, et de la prendre pour épouse. Il lui dit en confidence qu'il avait encore des ménagements à garder; il la pria de cacher soigneusement à son père ce qui s'était passé, parce qu'il ne convenait pas qu'une autre personne que son père à lui Schneider fît la demande en forme de sa main. Ce fut par le même motif qu'il lui recommanda de ne pas adresser ses lettres au marchand Schneider, mais à son domestique qui irait les prendre à la poste; sa première réponse contiendrait la demande par écrit de son père.

Madelaine fut obligée de composer sa physionomie pour cacher son trouble au moment de la séparation; ce fut la première fausseté dont elle se rendit coupable.

Christian voulut payer les soins du

pasteur en lui laissant une bourse remplie d'or; mais le bon ecclésiastique refusa ce présent avec instances et dignité; lorsqu'il fut monté en voiture, il fit des vœux tellement sincères pour sa prospérité, qu'un égoïste endurci pouvait seul n'en être pas ébranlé. Madelaine se mit à la fenêtre, et levant les mains vers le ciel, l'implora pour son meurtrier. Christian ne put néanmoins se défendre d'une certaine émotion; car le sommeil le plus profond de la conscience est semblable aux rêves agités d'un malade qui, tourmenté par la fièvre, se roule sans cesse sur son lit. Lorsqu'il eut perdu le village de vue, il rit aux éclats, afin de s'étourdir. A la première poste tout fut oublié, excepté la ferme résolution de ne jamais revoir celle qu'il avait si horriblement trahie, et de ne point répondre à ses lettres.

CHAPITRE V.

La Victime.

Telle était la perfection d'esprit et de caractère que le jeune Klumm rapportait dans sa patrie. Une taille avantageuse, des connaissances superficielles, un ton tranchant, surprirent les personnages qui le connaissaient, enchantèrent sa mère, et captivèrent sa future. Comment son oncle, qui se piquait de connaître les hommes, ne démêla-t-il pas la vérité sous ces apparences trompeuses ? C'est ce qu'il n'est pas difficile de concevoir ; car depuis plusieurs mois ce brave homme avait été rejoindre ses pères ; il avait laissé son aimable nièce tout-à-fait orphe-

line, maîtresse absolue de ses biens et de sa personne. Elle était fort douce, possédait plus de cœur que de tête, et promettait par conséquent d'être une excellente femme. En effet, si dans un bon ménage une femme ne doit pas manquer tout-à-fait de tête, il ne faut pas du moins que cette partie d'elle-même joue le principal rôle.

Lorsque le temps du deuil fut passé, Christian ne trouva aucun obstacle à ses vœux. Les noces furent célébrées avec pompe, et Christian ne trouva pas ses sens moins flattés que son avarice, dans la possession d'une très-belle femme. Sa mère devenue veuve pendant le voyage de son fils, se crut enfin arrivée au pinacle du bonheur après lequel elle soupirait depuis si long-temps. Elle ne se trompa point, quant aux pro-

cédés que sa bru eut pour elle ; mais elle avait aussi espéré recevoir de son fils la récompense de son amour maternel, et elle se trouva cruellement abusée.

Madame Klumm montrait encore à ce fils trop chéri une tendresse aveugle, il ne l'en récompensait que par les traitements les plus humiliants. Elle était dans la maison la première servante ; on ne l'écoutait pas, on ne consultait jamais ce qui pouvait lui être agréable ; il ne fallait pas qu'elle parût aux grands repas qui se donnaient fréquemment, parce qu'elle aurait fait honte à monsieur son fils devant des convives savants et spirituels ; elle restait seule dans sa chambre, dont la fenêtre donnait sur une basse-cour ; elle mangeait les restes du festin, et aurait été plus d'une fois tout-à-fait oubliée, si sa

bru, cette fille qu'elle n'avait point portée dans son sein, n'eût pensé à elle. Plus d'une fois son fils eut l'infamie de lui reprocher que dans sa maison elle mangeait le pain de ses enfants, quoiqu'elle eût tout sacrifié à ses vains caprices.

Cette infortunée était réduite à pleurer sa folie dans la solitude, et invoquait Dieu pour que du moins il vînt au secours de sa bru, qui n'était pas non plus sur un lit de roses. Vingt fois par jour elle entendait dire à son mari qu'elle n'était qu'une sotte, que dans le grand monde elle avait une figure hébétée, et qu'elle le faisait souvent rougir. Il l'eût volontiers exclue elle-même de la table, si un jour, dans un moment d'impatience et d'irritation, elle ne lui eût rappelé que si non l'amour, du moins l'or de son oncle, lui avait acheté

une place à table. Cette remarque la rendit à la vérité plus malheureuse dans son intérieur, mais elle mit un terme aux insolences que son mari s'était permises contr'elle en public.

Sur ces entrefaites, Madelaine, cette victime de la séduction, écrivait des lettres par presque tous les courriers. Le domestique confident les remettait fidèlement à son maître. D'abord Madelaine faisait des plaintes très-modérées; ses lettres se terminaient toutes par des protestations de son espoir et de sa confiance dans les serments de son bien-aimé. Ensuite elle se plaignit de son silence inconcevable, témoigna des inquiétudes sur sa santé, et le supplia de les faire cesser. Enfin, elle lui dit qu'un jour, dans un moment d'épanchement, elle avait confié à son père le fatal secret; que le vieillard lui-

même, trop crédule, s'était d'abord écrié *en vérité*. (C'était son seul jurement, la seule manière par laquelle il exprimât, quoique rarement, sa colère.) Qu'ensuite il l'avait consolée, et lui avait dit que l'homme à qui ses soins avaient sauvé la vie, à qui elle avait sacrifié son innocence, ne pouvait pas la tromper.

Christian rit de cette excessive simplicité, et jeta la lettre au feu. Enfin, elle lui écrivit pour la dernière fois, que le terme de sa grossesse était proche, et le conjura au nom de l'enfant qu'elle allait lui donner, de la sauver du désespoir.

« Mon vieux père, disait-elle, » court dans la maison comme un » insensé ; il vient à moi, il s'efforce » de sourire, mais la pâleur de ses » traits, ses yeux éteints, ses gémis- » sements, trahissent la douleur

» mortelle qu'il éprouve. Un jour je
» l'ai surpris à genoux dans sa cham-
» bre, et priant Dieu de ne pas le
» laisser survivre à la honte de sa
» fille. Ses larmes me brisèrent le
» cœur ; ce mot de honte me causa
» un saisissement mortel. Oh ! Schnei-
» der, change ta conduite à mon
» égard, sans quoi je vais rendre
» plainte contre toi au tribunal de
» Dieu ! »

Le sentiment que cette lettre....., cette dernière lettre, fit naître dans l'esprit de Christian, fut celui de la colère. Cependant il prit un rouleau de ducats, y mit un cachet, et l'envoya par la poste à l'adresse du pasteur. Pendant plusieurs semaines il cessa de recevoir des lettres ; il espéra que le rouleau de ducats avait tout calmé, et il n'y pensa plus que comme à une aventure passagère.

Il avait cependant à redouter une conséquence très-fâcheuse à son gré, c'était l'imprudence de son domestique, qui était initié dans la connaissance de plusieurs secrets importants, et qui en profitait pour se donner toutes sortes de libertés. Pendant long-temps il supporta ces insolences, et chercha à le retenir, tantôt par des menaces, tantôt par des caresses, craignant moins de compromettre les jours de sa femme, en divulguant ses infidélités, que de perdre sa réputation dans l'esprit du monde. Enfin, ne pouvant plus vivre avec cet homme, il résolut de le congédier. Il s'enferma avec lui, il lui donna le sextuple de ses gages, jura qu'il le tuerait s'il venait à apprendre qu'il eût commis la moindre indiscrétion, et le renvoya.

Le coquin devint pâle de rage,

mais il rit comme un criminel endurci qui va à l'échafaud, et il quitta son digne maître sans prononcer une syllabe.

Je sais, dit le soir Klumm à sa femme, que tu ne pouvais souffrir cet homme; aussi je l'ai mis à la porte. Sa femme fut charmée de cette déférence qui ne prouvait pas l'amour, mais du moins quelque attention. Elle embrassa tendrement son mari, pour lui en exprimer sa reconnaissance.

En effet, l'éloignement de ce valet avait ramené la paix dans la maison; Mme Klumm se berça de l'agréable idée que son mari paraissait peut-être plus dur qu'il ne l'était au fond. Cet espoir lui rendit la tranquillité et comme dans les premiers jours, il ne se passa rien qui pût détruire cette douce illusion, elle vit avec

plaisir approcher l'époque où elle allait mettre un enfant au monde.

Cependant un matin, lorsque son mari était à la chasse avec plusieurs amis, le domestique congédié entra tout-à-coup dans sa chambre, et avec un sourire infernal, lui remit une lettre. Madame Klumm toute émue, mais trop fière pour laisser découvrir à cet homme l'horreur qu'il lui inspirait, jeta un coup-d'œil sur la lettre, et vit qu'elle était à son adresse à lui.

Cela ne me regarde pas, dit-elle froidement, cette lettre s'adresse à vous.

Ouvrez-la toujours, répondit le valet; elle est pour monsieur votre mari, je lui en ai apporté plus de vingt fois de pareilles.

Elle est pour mon mari, répliqua-t-elle ? alors je dois encore moins

l'ouvrir. Reprenez-la, et sortez sur-le-champ de la maison.

Madame ne veut pas l'ouvrir, reprit l'effronté coquin? je puis bien le faire, moi, puisqu'elle est à mon adresse. En parlant ainsi, il en arracha l'enveloppe, jeta la lettre sur la table, fit une révérence, et disparut.

La jeune femme resta toute interdite, retira ses yeux de cette mystérieuse dépêche, et s'en alla dans un cabinet voisin, de peur de céder à la tentation de la lire. Bientôt cependant elle se persuada que ce n'était là, de la part de l'ancien valet, qu'une coquinerie qu'elle devait cacher à son mari, pour ne point le mettre de mauvaise humeur. Ce fut ainsi que, donnant un prétexte à sa curiosité, elle rentra et lut la lettre. Elle était du père de Madelaine.

« Je vous écris, disait l'infortuné
» pasteur, entre le cercueil de ma
» fille et le berceau de son enfant.
» La pauvre mère, après de cruel-
» les souffrances, est morte de la
» mort des justes; car Dieu m'a
» donné la force, dans cette heure
» terrible, de la sauver du déses-
» poir, par mes prières et mes con-
» solations. Je la vois près de moi;
» elle paraît sommeiller et sourire,
» car elle a vaincu sa douleur, et
» pardonné à son meurtrier..... Que
» ses cendres reposent en paix!

» Je vois dans ce berceau som-
» meiller et sourire aussi l'innocente
» créature, qui ne sait pas quels
» maux elle a produits. Je l'ai bap-
» tisée par la miséricorde de Dieu,
» non-seulement avec de l'eau, mais
» encore avec mes larmes. Ce sont
» les dernières que j'ai versées; car

» maintenant je ne pleure plus, et
» je supporte avec patience le fléau
» dont Dieu m'accable. Il m'a donné
» l'une, il m'a ôté l'autre; que son
» nom soit béni !

» Quant à vous, Monsieur, j'ai cru
» long-temps que vous étiez mort;
» je ne pouvais m'imaginer qu'un
» homme qui gardait si opiniâtrément
» le silence, fût encore au nombre
» des vivants; j'ai fait tous mes efforts
» pour convaincre la défunte que
» vous aviez cessé d'exister. De l'or
» que j'ai reçu, sans savoir de quelle
» part, m'a donné un funeste pres-
» sentiment; ensuite un inconnu m'a
» appris que vous étiez déjà marié.

» Je ne vous jugerai pas; Dieu pro-
» noncera entre votre victime et vous.
» Dans un premier mouvement, je
» voulais vous renvoyer cet or, prix
» de la corruption.....; mais dois-je

» en priver ce malheureux enfant ?
» Je le garde pour un moment de
» nécessité ; car ce sera peut-être
» le dernier présent qu'il recevra
» d'un père qui ne lui a pas même
» donné de nom. Tant que Dieu me
» conservera cette vie de tribula-
» tions et d'épreuves, l'enfant ne
» manquera de rien, et je l'élèverai
» dans la crainte du Seigneur. Ce-
» pendant je suis pauvre ; et si Dieu
» accorde à mes prières une prompte
» mort, cet enfant restera parmi les
» lys des champs, parmi les oiseaux
» du ciel. Son père céleste se char-
» gera de le vêtir et de le nourrir.
» Cependant mon devoir, Mon-
» sieur, m'oblige à vous avertir du
» vôtre. Je ne vous importunerai
» pas d'une seconde lettre. Vous
» n'êtes pas encore dépouillé de
» toute humanité ; vous ne voudrez

» pas charger votre mariage de la
» malédiction céleste ; vous écou-
» terez la voix du devoir.

» Demain je donnerai la sépulture
» à ma fille. Lorsque son cercueil
» sera déposé dans la fosse, lorsque
» ma main débile y jétera, en la
» bénissant, la dernière poignée de
» terre, je surmonterai ma douleur,
» et prierai Dieu qu'il daigne atten-
» drir le cœur de celui qui a détruit
» la félicité de toute ma vie. »

Madame Klumm tomba presque sans connaissance et avec d'affreuses convulsions sur son canapé ; elle pleura, mais ses larmes ne soulagèrent point son cœur oppressé. Il est déjà assez dur de ne pouvoir accorder son estime à celui que nous unissent des nœuds indissolubles ; combien n'est-il pas plus pénible d'éprouver contre lui de l'horreur !

Son imagination lui offrait les plus sinistres idées ; elle se croyait entre le cercueil d'un côté, le berceau de l'autre : elle entendait un père irrité maudire son mariage. Hélas ! s'écria-t-elle en frissonnant, la malédiction est déjà accomplie ; mais pourquoi est-elle tombée sur moi ?

Elle se lamenta ainsi pendant trois heures de suite ; son corps et son âme en furent tellement affaiblis, que, vers le soir, elle éprouva les symptômes d'une fausse couche, et, après des souffrances inexprimables, mit au monde un enfant presque mort, en qui le médecin, à force d'art et de soins, parvint à exciter une faible étincelle de vie.

M. Klumm revint à moitié ivre à la maison, apprit l'accouchement de sa femme, l'état languissant de son

enfant, et accourut auprès du lit de la malade ; elle était dans le plus grand danger. Christian revint à lui en la voyant dans une aussi triste situation. Elle fit signe aux personnes présentes de la laisser seule avec son mari ; puis elle tira de son sein la lettre du père de Madelaine, et la lui présenta. Klumm fut confondu à ce spectacle, et grommela une imprécation entre ses dents. Cependant il y a des moments où les hommes les plus pervers cèdent aux tourments de leur conscience. Son égoïsme éhonté, ses odieux principes d'athéïsme ne purent tenir contre la noble simplicité avec laquelle un malheureux vieillard lui exprimait ses reproches, ni contre le spectacle touchant d'une épouse sur le bord de la tombe. Il se jeta à genoux au pied du lit de la mori-

bonde, et serra ses mains glacées dans les siennes.

Tu es ému, lui dit-elle d'une voix expirante; Dieu soit loué! Cette tempête purifiera ton âme. Redeviens bon, tu le peux; recueille cet enfant, et élève-le avec le nôtre; fais-moi cette promesse.

Klumm promit et jura tout ce qu'on voulut; mais il se livra au plus affreux désespoir, se retira dans sa chambre, et se jeta sur son lit. Il sentit, pour la première fois, qu'il existe un Dieu à qui aucun coupable ne saurait échapper. Il resta dans une affreuse anxiété jusqu'à minuit. Alors on frappa à sa porte; il se leva en sursaut. Qu'y a-t-il, s'écria-t-il d'une voix terrible?

Hélas! lui dit sa vieille mère, je t'apporte les derniers adieux de ton

excellente femme. Klumm courut ouvrir la porte. La vieille mère entra, se jeta presque sans connaissance sur une chaise; ses larmes lui apprirent que sa chère bru était morte. Quelque temps avant de terminer sa trop courte carrière, madame Klumm avait demandé à voir encore une fois son mari; mais elle s'était rétractée, et avait prononcé ces dernières paroles : *Il a promis, il tiendra parole.*

Christian se traîna aux pieds du lit de la défunte, et s'accusa d'avoir commis un second meurtre. Il était tout en convulsions; l'écume lui sortait de la bouche, ses genoux tremblaient; enfin il demanda une bouteille de vin spiritueux, et oublia ses remords dans une ivresse complète.

CHAPITRE VII.

L'honnête Homme.

Un ouragan peut agiter quelquefois un lac dans ses plus grandes profondeurs, et en soulever la vase qui se confond avec ses vagues; mais lorsque la tempête est calmée, la vase se dépose peu à peu, et les vagues prènent leur niveau. Le cœur de Christian était comme un lac en proie à une tourmente passagère. A peine les funérailles de sa femme furent-elles terminées, à peine eut-on éloigné de la maison tout ce qui pouvait rappeler un souvenir trop pénible de la défunte, qu'il se mit à rire de sa propre faiblesse.

A la vérité, pendant les premiers

jours, il pensa quelquefois à son serment et à l'être abandonné, qui, d'un moment à l'autre, pouvait tomber au pouvoir d'étrangers. Il recueillit même ses forces, et écrivit au pasteur une lettre fort honnête dans laquelle il annonçait qu'il avait intention de se charger de l'enfant; mais au moment de la cacheter, il lui vint des idées subtiles.

« Que ferais-je de cet enfant, dit-il? » Sous quel nom l'élever? Qu'en pen- » serait le monde? Quel fardeau, » quand il serait grand!.... Dailleurs » quel état lui donner? L'illégitimité » de sa naissance l'empêchera de par- » venir à rien. Il vaut mieux qu'il soit » où il est; son grand-père en fera » ou un soldat, ou une bonne ména- » gère. Si c'est un garçon, il est des- » tiné, par sa naissance, à aller à la » guerre; si c'est une fille, je lui

» donnerai une petite dot, pour
» qu'elle tiène un jour le ménage
» d'un pauvre fermier. »

A ces mots il déchira sa lettre, et chassa de son esprit ces désagréables pensées.

Il ne tarda pas non plus à trouver que la mort de sa femme était un bienfait pour lui. Depuis long-temps ses charmes avaient perdu le pouvoir de la nouveauté ; il était probable, vu la santé chancelante de leur enfant, que bientôt il hériterait de ses biens ; il ne serait plus importuné des représentations qu'elle lui faisait de temps en temps malgré sa douceur.

Ainsi la défunte ne fut regrettée de personne que de sa belle-mère, qui restait désormais toute seule dans sa chambre, était négligée par les domestiques de la maison, passait souvent plusieurs semaines sans voir

son fils, et n'avait plus de joie, d'autres plaisirs, que de jouer avec sa petite-fille; encore ne pouvait-elle obtenir que très-rarement de la voir, parce que sa jeune et jolie gouvernante, par des raisons qu'on devinera peut-être, avait plus d'autorité dans la maison que la grand'-mère. Au surplus cela ne dura pas long-temps; la mère infortunée fut consumée par le chagrin, et bientôt elle expira dans les bras d'une servante.

M. Klumm, délivré de ce nouveau fardeau, ne vécut plus que pour son plaisir. Il tint table ouverte; il joua, et fit des orgies continuelles: il se soucia fort peu de sa fille Ottilia, l'abandonna aux domestiques, et s'en rapporta au hasard pour son éducation; à la vérité le hasard servit mieux la pauvre enfant

que ne le faisait son père. Une française de condition, veuve d'un officier émigré, réduite par la pauvreté à entrer en service, fut chargée d'élever Ottilia, et devint pour elle une seconde mère. Si le destin eût permis que son éducation fût achevée, Ottilia eût été le modèle de son sexe, car aucun talent ne lui manquait; mais lorsqu'elle eut atteint sa quatorzième année, l'impitoyable mort lui ôta cet appui; son père regarda comme inutile de remplacer son institutrice, car on l'avait assuré que sa fille parlait bon français; elle s'habillait avec goût; que lui fallait-il de plus?

Par bonheur elle avait si profondément gravé dans son jeune cœur les leçons et les exemples de son institutrice, que, si l'insouciance de son père laissa faner quelques-unes

de ces belles fleurs, la tige demeura intacte.

Ses prodigalités et ses extravagances avaient enfin épuisé le riche patrimoine de sa femme : il vit avec effroi, au fond de son coffre-fort, un résidu qui suffisait encore, il est vrai, à un bon père de famille, pour mener une vie commode et tranquille ; mais qui, avec son état de maison, fournirait à peine à ses dépenses pendant un an. L'idée de ne jouer dorénavant qu'un rôle obscur dans sa ville natale lui était insupportable : il réfléchissait jour et nuit aux moyens de se soustraire à une telle calamité.

Jusqu'alors il n'avait pas voulu perdre son indépendance en prenant un emploi ; car son expérience journalière lui prouvait que l'homme utile est moins estimé que le riche fai-

néant, qui ne connaît d'autre plaisir que de dépenser ce que d'autres ont péniblement amassé. Cependant il ne lui restait pas d'autre perspective. A la vérité il n'était pas assez instruit pour pouvoir prétendre à une dignité éminente; mais il avait à la capitale d'assez belles protections. Le vieux directeur de la banque de sa ville natale étant venu à mourir, il ne s'inquiéta pas de ce que cette place appartenait de droit à son adjoint, vieillard fort intelligent, qui, depuis nombre d'années, faisait toute la besogne : il réalisa les débris de sa fortune, partit pour la capitale, et, quelques semaines après, au grand étonnement de ses compatriotes, il revint avec le brevet de directeur de la banque. L'infortuné vieillard, à qui il avait soufflé son emploi, en mourut de chagrin. Klumm resta

bientôt tout seul à la tête d'une administration qui exigeait un honnête homme dans toute l'acception du mot. Il comprit fort bien que, pour jouir en paix d'une place si lucrative, il fallait du moins paraître honnête; et qu'on le croirait tel, parce qué, dans le monde, il ne faut pas autre chose; aussi se traça-t-il un plan de conduite conforme à cette idée.

Après quelques années d'expérience, il n'y eut pas dans tout le pays d'homme dont la réputation de probité fût si bien établie que le directeur de la Banque Klumm. Cependant il sentait que les revenus légaux de sa charge ne suffisaient pas tout-à-fait au train de vie qu'il menait; il ne lui restait plus rien des biens de sa femme; mais si l'avenir lui présentait des inquiétudes, il jetait un

regard de satifaction sur les charmes naissants de sa fille. Sa vanité paternelle lui disait qu'avec tant de beauté et de talents acquis, elle ne pourrait manquer de faire tourner la tête à l'homme le plus opulent de sa province; et il comptait un peu sur les richesses d'un gendre pour réparer les brèches faites à sa fortune.

Il laissa Ottilia elle-même dans cette erreur; il ne se refusait à aucun de ses caprices, l'accoutumait aux plus folles dépenses, et ne cessait de louer ses talents et ses attraits, et encore plus les élégantes parures par lesquelles elle savait en augmenter le pouvoir. Ce n'était pas l'amour paternel qui le dirigeait; son affection ressemblait aux soins qu'un jardinier prend des fruits qu'il veut vendre. D'après cela, il ne faut pas s'étonner si Ottilia était un peu vaine;

et sans sa respectable institutrice, elle se fût sans doute tout-à-fait corrompue.

L'époque arriva où M. Klumm vit que ses projets sur sa fille pouvaient se réaliser. Il examina en détail tous les partis sortables, et fixa son choix sur un assesseur de la chambre, M. de Stolzenbeck. Ce jeune homme, d'une mise et d'un ton fort ridicules, était fils d'un ministre de la capitale que, pour le mettre au courant des affaires, on avait envoyé faire une tournée de quelques années en province, et qui n'était pas bien d'accord avec lui-même, s'il devait plus s'enorgueillir du rang et de la fortune de son père, que de sa jolie figure et de la manière gracieuse avec laquelle il laissait croître ses *favoris*. Le directeur de la banque, au surplus, ne faisait entrer dans

son calcul que la première partie de ces qualités. Il lui tardait d'unir Ottilia à ce jeune homme ; car le crédit du ministre le mettait à l'abri de toute responsabilité, et il pourrait, en peu de temps, recueillir les fruits du rôle fatiguant d'honnête homme qu'il avait joué pendant plusieurs années. Il y avait une petite difficulté ; le ministre était, sans doute, trop fier pour permettre le mariage de son fils avec la fille d'un bourgeois ; mais ce rusé vieillard comptait beaucoup sur la vanité du jeune homme, et était convaincu que dès que sa fille lui aurait fait tourner la tête, il dissiperait aisément tous les scrupules du ministre.

M. Klumm attira insensiblement le jeune assesseur dans sa maison ; il lui fit toutes sortes de caresses, flatta son orgueil, et se dépouilla en

sa faveur du masque de l'égoïsme. Il insinua à Ottilia quelque chose de son plan, lui enseigna d'innocents artifices pour prendre le jeune homme dans ses filets ; il l'assura que ce mariage ferait son bonheur. Ce qui fit encore plus d'impression sur l'esprit d'Ottilia, ce fut l'assurance de Klumm, que son bonheur à lui-même dépendait de cette alliance, quoiqu'elle ne comprît pas bien comment cela pouvait se faire. Au surplus, son cœur était libre ; elle se prêta, non sans une secrète répugnance, au rôle que lui prescrivait son père, mais ne l'exécuta pas tout-à-fait suivant ses idées. Ses manéges, tels que la bienséance de son sexe lui permettaient de les faire, étaient plus que suffisants pour enchaîner un jeune présomptueux, et pour lui donner cette agréable idée que

la plus jolie fille de la ville mourait d'amour pour lui, qui en était le plus bel homme. Tous les jours leur intimité devenait plus étroite, et Klumm se voyait avec joie sur le point d'arriver au comble de ses vœux.

Tel était l'état des choses, lorsque Théodore eut avec Ottilia une conversation sur l'astronomie.

CHAPITRE VIII.

Les deux Amis.

Ce ne fut pas en marchant, mais en volant que Théodore rentra chez lui; il était fort tard. Il donna un florin à la vieille servante qui vint lui ouvrir; et comme, pour lui témoigner sa reconnaissance d'une liberalité si peu commune, elle l'éclairait jusqu'au haut de l'escalier, il l'embrassa sur la dernière marche.

Ensuite il entra précipitamment dans la chambre où dormait son camarade Florio; il se jeta sur son lit, tira son ami par les épaules, et l'éveilla en sursaut. Florio dormant encore à moitié, le saisit avec vigueur par la ceinture, en criant au meurtre!

au voleur! Et il le repoussa hors du lit.

Enfin, s'étant apperçu de son erreur, il s'écria avec une colère tout-à-fait comique: Eh corbleu! monsieur le docteur, quel accès de fièvre vous a donc saisi?

Oui, Florio, répondit Théodore, j'éprouve une fièvre qui brave tous les remèdes de mon art; j'aime, oui, j'aime avec transport.

— Il paraît, en vérité, que tu es fort amoureux. Te voilà donc devenu fou à ton tour? — Oh! laisse-moi te raconter ma singulière aventure. — Dieu m'en préserve! Je connais le style de tous les amants: nous aurons assez de temps demain matin; à présent j'ai trop envie de dormir. D'ailleurs, je sais tout ce que tu as à me dire.

—Tu le sais? — Sans doute. N'est-ce pas une fille jolie comme un ange?

—Oh! oui. — Spirituelle comme Minerve? — Tu l'as dit. — La perle des femmes? — Certainement. — Hé bien! tu vois que je connais ta Dulcinée. Bonne nuit; demain je te ferai le plaisir d'écouter le reste. — Mais, demain dès le matin, je sors pour visiter mon malade.

Ce fut en vain que Florio se retourna sur son oreiller, et maudit l'amour, cet ennemi né du sommeil. Théodore ne lui laissa point de repos qu'il n'eût écouté son histoire, qu'il ne lui en eût répété vingt fois les principales circonstances. Il fallut bien que le pauvre Florio se résignât à sa malheureuse destinée.

Comme Théodore ne lui raconta rien que le lecteur ne sache déjà, il est à propos que dans l'intervalle nous lui fassions faire connaissance avec ce Florio, et que nous lui annoncions

quelles étaient ses relations avec le jeune docteur.

Théodore était un orphelin dont un tuteur comme il y en a peu, avait si bien administré la petite fortune, qu'il l'avait mis dans le cas de faire de bonnes études. Satisfait de la médiocrité de sa situation, et accoutumé dès sa jeunesse à toutes sortes de privations, il se livra à un travail opiniâtre, et refusa de se lier avec des sociétés que ne lui permettaient ni sa bourse, ni ses occupations. Il ne faisait partie d'aucune confrérie, ne se liait avec aucun des autres étudiants: aussi était-il généralement bafoué et détesté. Il évitait soigneusement toutes les occasions de se faire des affaires; cependant il ne put échapper à son malheureux sort. Un jour dans une foire il fut insulté par un de ses camarades, libertin, et à moitié ivre;

cet outrage échauffa sa bile, et il punit l'insolent par un vigoureux coup de poing. Il fut aussitôt appelé en duel, et il ne pouvait s'y refuser sans se perdre à jamais de réputation parmi les autres écoliers; on fixa le lieu du combat; Théodore s'y rendit à regret, quoiqu'il sût bien manier l'épée. Il y alla seul, car il n'avait point d'ami qui pût lui servir de témoin. Il trouva une vingtaine de mauvais sujets rassemblés, lesquels l'accueillirent avec des railleries amères; on lui dit d'attendre dans un coin que l'on eût fini un déjeûner qui était commencé. Théodore aussi interdit qu'un criminel, regardait avec pitié son adversaire dont la contenance craintive et la pâleur annonçaient que son insolence avait été l'effet de l'ivresse.

Les plus anciens firent boire le

jeune homme afin de fortifier son courage. Dans l'intervalle il arriva un autre étudiant en habit de chasse, tenant un fusil sur l'épaule ; on le reçut avec de grands cris de joie, car c'était le meilleur enfant du collége, le plus gai, et celui dont Théodore s'était le plus constamment éloigné. Il but comme les autres, chanta une chanson martiale, et ne prit pas garde à Théodore qui restait isolé dans son coin. Enfin ces messieurs jugèrent à propos de sortir de table, et de se préparer à la scène sanglante pour laquelle ils s'étaient réunis. Les deux champions s'étant mis en garde, les autres se rangèrent en silence sur les côtés.

Théodore s'apperçut bientôt qu'il était très-supérieur à son adversaire : cependant il résolut de ne rien faire de plus que ce qu'exigeaient son

honneur et sa sûreté. Il ménagea ses coups, et attendit l'occasion de pouvoir seulement effleurer le bras de son antagoniste. Les autres écoliers voyant que l'adversaire de Théodore ne s'en tirerait pas à son honneur, lui crièrent de tous côtés : Allons, courage, mon brave, perce-le de part en part! Ils jetèrent des cris si tumultueux, que Théodore qui se trouvait là tout seul de son bord devait nécessairement perdre un peu la tête.

Dans un moment où il commençait à ne plus trop savoir ce qu'il faisait, on entendit une voix imposer fièrerement silence à tous ces tapageurs, et dire : Le premier qui ouvrira encore la bouche, je le tiens pour un lâche..

Tous se turent; Théodore regarda qui était cet inconnu. C'était le jeune homme en habit de chasseur; après

une pause, il continua en ces termes : Nous sommes plus de vingt, ce jeune homme est tout seul. Il s'est comporté comme un brave ; maintenant laissez-le tranquille, ou par tous les diables, vous aurez affaire à moi.

Personne ne dit plus mot. Théodore blessa légèrement son adversaire au bras, et l'affaire fut terminée. Suivant la louable coutume, il fallut qu'il bût avec tous les témoins. Le chasseur s'approcha de lui, et lui serrant la main, dit : Je m'appèle Florio. Depuis ce temps Florio et Théodore devinrent des amis à toute épreuve. Ils se rapprochèrent malgré la différence de leurs goûts, et Théodore sut reconnaître sous une écorce grossière, une âme susceptible d'une véritable amitié.

Florio était aussi un orphelin ; il s'était aussi livré à l'étude ; mais des

passions extrêmement vives, un esprit bouillonnant lui avaient fait commettre plus d'un écart. Il avait voulu étudier la philosophie : cela lui avait été impossible ; il avait successivement essayé avec tout aussi peu de succès toutes les facultés. Il n'avait réussi en rien, parce qu'il ne pouvait supporter de rester une heure entière au collége ; et quand il le faisait, c'était avec une distraction qui ne lui permettait de rien entendre.

Enfin, il avait découvert que la nature avait développé en lui au suprême degré l'organe de la musique : c'était le seul art dans lequel il fût capable d'apporter une application suivie. Bientôt il y fit de tels progrès, qu'il résolut d'en faire son état. Ce fut le lien qui l'attacha le plus étroitement à Théodore ; car celui-ci passionné pour la musique, était le seul qui l'é-

coutât pendant des heures entières, lorsqu'il exécutait des fantaisies sur le piano.

Ils vécurent ainsi deux années, et leur affection ne fit que prendre de l'accroissement.

CHAPITRE IX.

Le Portefeuille.

Le temps s'approchait où ils devaient sortir de l'université. Théodore avait des projets extrêmement étroits pour l'avenir ; Florio n'en avait point du tout. Il arriva un jour qu'un jeune comte qui, avec son frère étudiait aussi à l'académie, se noya en se baignant.

Les deux frères s'étaient beaucoup aimés ; celui qui survivait était inconsolable, quoique cet accident lui donnât la possibilité de devenir un grand seigneur. Il montra pendant le convoi une tristesse si profonde, que Florio qui s'y trouva par hasard, se hâta d'aller dans sa chambre, et là,

il composa quelques strophes inspirées par la mélancolie d'un tel spectacle, et il y adapta une musique qui arracha des larmes à tous ceux qui l'entendirent.

En effet, dans ces paroles et dans cette musique, Florio avait épanché toute son âme; il n'avait eu d'autre objet dans cette composition, que de donner un libre cours aux sentiments qu'il éprouvait. Il fut bien étonné lorsque quelques jours après, le comte lui envoya un présent avec un billet de remerciement.

Tu m'as joué un tour, dit Florio à Théodore. Il rencontrait juste; en effet Théodore, charmé de la beauté de cette composition, avait pensé que le comte, qui était connaisseur en musique, serait bien aise d'en avoir une copie, et il avait inutilement insisté pour que Florio la lui

envoyât. Je ne suis qu'un pauvre diable, répondit Florio; j'aurais l'air de demander l'aumône. Théodore n'ayant pu le persuader, prit sur lui de copier la pièce en question, et de la faire remettre au comte par une main-tierce.

Florio était presque en colère; mais la délicatesse avec laquelle le comte avait écrit son billet, l'appaisa. Au surplus, il ne voulut pas recevoir l'argent, et ne prit même qu'après beaucoup d'instances, un autre présent. Sa conduite plut au comte qui fit connaissance avec lui, fut enchanté de sa personne, de ses talents en musique, et lui proposa de venir dans sa résidence, et d'entrer chez lui comme maître de chapelle avec des appointements fort honnêtes. Théodore le félicita de son bonheur; Florio secoua la tête.

Il faudra, dit-il, que je paraisse à la cour avec un habit de cérémonie, une bourse à cheveux, et que je fasse de la musique pour le gracieux maître qui me nourrira. J'aimerais mieux courir de foire en foire avec une troupe de musiciens bohémiens.

Ce fut en vain que son ami lui dit: Désormais, tu auras du pain assuré. Du pain! répliqua-t-il avec vivacité; n'es-tu pas aussi de ces hommes vulgaires qui croyent que l'on a tout, quand on a du pain? comme s'il n'était jamais question que de l'estomac, et non de la tête et du cœur! Mourir d'indigestion ou d'inanition, cela m'est égal. Et puis la résidence du comte est à l'Orient, tandis que tu demeures à l'Occident: il faudra que nous soyions séparés pour toujours. Me préserve le ciel d'un tel malheur! tant que tu me res-

teras, tant que je te resterai, nous ne nous quitterons pas plus que notre ombre.

Mais moi, repartit Théodore, que puis-je faire pour toi? — Ce que tu as fait jusqu'à présent; m'aider à passer joyeusement la vie. Je remercie le comte de tout mon cœur; il n'a qu'à chercher un autre virtuose.

Florio tint ferme, et suivit Théodore dans la ville qui l'avait vu naître. Il savait que son ami, dont l'art n'enrichit pas quand on commence à le pratiquer, ne pouvait pas le faire vivre; et s'il ne l'avait pas su, il n'aurait pas voulu lui être à charge. Son but était de tirer parti de son talent pour enseigner la musique et se faire employer dans les concerts. Il ne se donna presque point de concert où Florio ne fût engagé à faire sa partie. Il avait de riches et nombreux

écoliers. Sa recette était double de celle du jeune médecin. Il riait souvent de voir que la lyre rapportait plus que la lancette. Je puis bien dire, ajoutait-il, que ce que je gagne au son de la flûte s'en va au son du tambour.

En effet, l'économie n'était pas son défaut; *cantores amant humores.* Il fêtait volontiers la bouteille, et n'était pas homme à reculer devant une aventure amoureuse. Sa générosité et son inépuisable gaîté n'avaient pas moins contribué que son talent à lui faire ouvrir toutes les maisons et tous les cœurs. Il était bien reçu partout, et comptait parmi ses écolières plusieurs demoiselles très-aimables. Il conçut des attachements passagers; deux fois même il se crut sérieusement amoureux; mais ce n'était qu'une fantai-

sie, sa sensibilité n'était pas excitée; et comme il n'aimait ni les grands sentiments ni la langueur, ses maîtresses étaient bientôt lasses de lui; elles regardaient sans doute comme un pur badinage un amour sans soupirs et sans serments, et elles profitaient de la première occasion pour lui faire infidélité.

Lorsque Florio eut fait deux épreuves de ce genre, il déclara que toutes les femmes n'étaient que des basilics. Dès ce moment, il résolut de ne plus se livrer sérieusement à ce sexe ni à l'amour. Il félicitait hautement son ami Théodore de ce qu'il ne s'était point encore laissé abuser par cette folie.

Heureux l'homme, disait Florio, qui est bien convaincu que les femmes ne sont que des instruments de mu-

sique, tantôt rendant des tons justes, mais le plus souvent n'ayant d'autre avantage que leurs ornements extérieurs; toujours est-il que ce sont des instruments dont chacun joue à sa manière. S'ils sont touchés par une main habile, ils rendent des sons délicieux, et je ne suis pas surpris que le musicien soit charmé des sons que lui-même produit. Seulement qu'il ne s'imagine pas qu'il soit le seul soleil qui fasse retentir cette autre statue de Memnon. Dès qu'il s'éloignera, il en viendra un autre qui opérera le même effet.

Il s'élevait par fois entre les deux amis une querelle fort comique. Théodore traitait ses jolies malades avec une probité scrupuleuse. Puisque tu veux, disait-il, comparer les femmes à un instrument, que ce soit du moins à la *harpe éolienne* qui sans

être touchée, produit des sons célestes.

Florio rit beaucoup de la comparaison. A la bonne heure, dit-il, alors tu conviendras qu'elles tournent à tout vent.

Le temps était cependant venu où Théodore devait éprouver la puissance de l'amour; et Florio, pour la première fois de sa vie, remarqua quels en étaient les véritables effets.

Il n'est pas besoin de dire que Théodore ne manqua pas d'aller le lendemain matin chez le vieux Klumm; il le trouva dans une robe de chambre de soie fourrée de petit gris; Ottilia était dans un charmant négligé. Le vieillard était de bonne humeur, la demoiselle timide et toute tremblante. M. Klumm, avec de certaines manières que les grands

seigneurs appelent délicatesse, mais qui sont plus piquantes que la grossièreté, lui fit entendre qu'il ne pouvait absolument confier son corps à un si jeune Esculape, non pas qu'il eût le moindre doute sur ses talents, mais parce qu'il avait un médecin habituel qui le soignait depuis nombre d'années. Il ajouta qu'au surplus il lui était fort obligé des secours qu'il lui avait donnés la veille, et le pria d'accepter une bagatelle, comme preuve de sa reconnaissance.

A ces mots il lui glissa dans la main un papier assez lourd, que Théodore s'empressa de lui rendre. Je ne croyais pas, Monsieur, répondit-il, que vous me jugeriez assez présomptueux pour vouloir, à la faveur d'un simple accident, m'introduire dans votre maison, en qualité de médecin habituel. Si j'ai eu le bonheur de vous

rendre service, j'en suis déjà suffisamment récompensé.

Il mentait, et son mensonge fut sur le point de se trahir par le coup-d'œil qu'en même temps il jeta sur Ottilia qui restait confuse, embarrassée, mais n'en paraissait que plus belle. Mais, mais, dit le vieillard, votre excessive délicatesse me gêne. Hé bien! puisque vous ne voulez pas accepter ce léger cadeau, permettez-moi de prendre ma revanche d'une autre manière; faites-moi l'honneur de venir dîner chez moi le mois prochain.

Théodore accepta avec plaisir l'invitation; et, de peur de manquer à l'heure, il arriva long-temps avant le dîner. Le directeur de la banque était encore à son bureau; Ottilia le reçut, et témoigna quelque étonnement de le voir arriver de si bonne

heure, quoiqu'elle ne fût pas fâchée d'être quelques instants seule avec lui. Leur conversation fut très-animée, quoique muette; leurs yeux étaient occupés au défaut de la langue. Théodore aurait donné tout au monde pour qu'il fît encore plus obscur que la nuit où ils avaient eu un entretien si savant sur les étoiles, car il sentait que les ténèbres lui étaient absolument nécessaires pour l'enhardir. Cent fois il se dit en lui-même: Comment, malheureux! tu es si près de cette fille adorable, et tu t'amuses à tourner et retourner niaisement ton chapeau! parle donc, ou elle croira que tu ne sais rien dire. Lorsqu'enfin, à force de manier son chapeau dans tous les sens, il eut trouvé le courage de parler, il se mit en devoir de faire un compliment fort bien tourné; mais, par malheur, ses yeux rencontrèrent

ceux de la belle Ottilia fixés sur lui, et la parole expira sur ses lèvres.

Ottilia n'était pas mieux inspirée par ses cheveux, dont elle roulait une boucle entre ses doigts délicats, que Théodore ne l'était par son chapeau; elle avait rêvé toute la matinée à ce qu'elle dirait au jeune docteur pour lui exprimer sa gratitude, mais elle ne put en retrouver deux mots de suite.

Un intervalle considérable de temps s'écoula sans que l'on entendît dans le salon d'autre bruit que celui du balancier de la pendule. Enfin une voiture s'arrêta devant la porte : Ottilia courut à la fenêtre; elle vit sortir du carrosse le président et sa fille bossue. Il ne lui restait plus qu'un instant; elle ranima son courage, et dit à Théodore, en lui remettant un portefeuille élégamment brodé : Vous

avez refusé le présent du père ; mais ne permettrez-vous pas à la fille de vous offrir cette faible marque de sa reconnaissance ? J'ai été un peu pressée pour broder ce portefeuille ; mais, à chaque point, je faisais des vœux bien sincères pour votre bonheur.

Théodore reçut ce cadeau avec un enthousiasme plaisant. Ainsi, dit-il, c'est dans vos mains que repose le bonheur de toute ma vie. L'arrivée des convives ne donna pas à Ottilia le temps de répondre. La demoiselle bossue regarda son ancien danseur avec une sorte de dédain ; car elle ne pouvait pas lui pardonner de ce qu'il n'avait pas mieux aimé laisser mourir le vieux Klumm que de l'abandonner, elle, pendant tout le bal. Théodore ne prit pas garde à ses minauderies, car il ne s'occupait que

du joli présent d'Ottilia; et, pendant tout le repas, il y portait sans cesse la main gauche, comme s'il craignait qu'on ne le lui ravît. La fille du président, placée auprès d'Ottilia, lui dit en plaisantant que M. le docteur mangeait d'un air fort distrait, et qu'il ne paraissait pas accoutumé à une telle compagnie. Ottilia sourit, mais ne répondit rien. Vraisemblablement Théodore n'aurait ni proféré ni écouté un mot de tout ce qui se disait pendant le dîner, s'il ne se fût présenté pour lui un autre sujet de distraction plus fort que celui du portefeuille. M. l'assesseur de la chambre, Stolzenbeck, quoique le dernier arrivé des convives, se plaça familièrement auprès d'Ottilia, comme si cette place lui appartenait en propre. Il se comporta avec elle d'un air si libre, si aisé, que le

pauvre Théodore en ressentit une douleur cuisante. Cependant, les procédés d'Ottilia ne lui échappèrent point; il crut lire dans ses yeux de la répugnance pour ce jeune fat. Cette remarque lui fit supporter avec patience un contre-temps fâcheux; et, comme M. de Stolzenbeck s'était avisé de le prendre pour victime, afin de divertir la société en l'accablant d'épigrammes, Théodore lui répliqua à propos et avec tant d'esprit, qu'il mit les rieurs de son côté. Son courage doubla, lorsqu'il vit Ottilia s'intéresser à ses succès, et le récompenser par un tendre sourire. Monsieur l'assesseur, battu dans ses derniers retranchements, dit à l'oreille de la petite bossue : Il ne faut pas se compromettre avec un pédant.

Après dîner, Théodore s'esquiva,

tenant dans sa poche le précieux portefeuille. Ottilia fut la seule qui s'apperçut de son départ ; elle le suivit des yeux en regardant par la fenêtre. Le jeune assesseur lui ayant demandé en ce moment si elle avait été la veille à la comédie, elle répondit que les cerises n'étaient pas encore mûres.

CHAPITRE X.

La petite vérole.

Lorsque Théodore rentra, Florio s'occupait à composer un *requiem* pour un marchand de vin en gros qui venait de perdre sa femme, et qui lui avait promis une bonne feuillette de vin pour son salaire. L'enthousiasme, l'espérance, la jalousie, respiraient dans les traits de Théodore. Florio le laissa parler, en exécutant à chaque pause une phrase de sa musique : il en résulta une plaisante scène de mélodrame dialogué. Lorsque Théodore, transporté de joie, pressait le portefeuille sur son cœur, Florio exécutait des accords funèbres. Si Théodore se plaignait

de sa pauvreté qui lui ôtait toute espérance, Florio exprimait par un *allegro* l'espoir de la béatitude céleste. Mais elle m'aime, s'écria Théodore. — *Amen*, chanta Florio. — L'assesseur de la chambre n'est qu'un sot. — *Alleluiah !*

Mais je t'en conjure, reprit Théodore, vois ce portefeuille. — Il n'y a que du papier blanc. — Et la broderie? — Elle représente le serpent d'Esculape; examine-la de plus près. — Mais ces branches de myrthe? — Ce peuvent être tout aussi bien des feuilles de saule. — Insensé que tu es ! tu ne penses qu'à ta bouteille. — Et toi, tu te laisses comme un nigaud enflammer par deux beaux yeux.

Ces branches de myrthe, continua Théodore, n'autorisent-elles pas en moi la plus douce espérance? — Je ne comprends rien, répliqua Florio,

aux hiéroglyphes de l'amour. — Ah! si tu l'avais vue ! — Ton vieux Klumm a-t-il du bon vin? — Elle était si douce, si timide, si tremblante. — Mon ami, tu as la fièvre. — Je tuerai ce maudit assesseur. — Je te conseille de te faire traiter. — On ne peut parler raison avec toi. — Ah ! mon Dieu, j'attends que tu commences.

Théodore se tut de dépit. Après quelques instants de silence, Florio lui dit : Allons, mon ami, ne me boude pas. Me voilà prêt à écouter avec un grand sérieux les choses les plus folles du monde. Je te prie seulement d'une chose ; conte-moi ton histoire tout du long, et ne te jète pas dans des digressions.

Théodore s'assit auprès de Florio, qui eut la patience de l'écouter jusqu'à ce que la nuit fût très-avancée.

Alors il l'interrompit brusquement par cette question : à quoi cela te menera-t-il ?

A quoi ? dit Théodore, belle demande ! Je l'épouserai.— Son père ne te la donnera pas, répondit Florio.

Théodore resta absorbé dans de sombres rêveries, et Florio se mit au lit. Notre amoureux ne pouvait se dissimuler qu'il n'avait aucun droit à prétendre à la plus jolie fille et au plus riche parti de la ville. Comment un jeune médecin, ayant à la vérité un revenu suffisant pour lui-même, pourrait-il entretenir une famille, et surtout une jeune personne accoutumée à l'abondance ? Il était orphelin, d'une naissance très-commune, et n'avait d'autres parents qu'un vieux tisserand. Elle était au contraire d'une bonne famille ; elle avait une multitude de cousins et de cousines,

très-vains de leur rang. Il faut la fuir, disait sa tête; il faut l'aimer, disait son cœur. Il prit enfin le parti que prènent tous les hommes, quand leur cœur et leur tête sont en opposition, ce fut de laisser les choses suivre leur cours naturel, et de tout attendre de l'amour, du hasard ou du bonheur. Il se détermina à renouveler de temps en temps ses visites dans la maison de Klumm, à observer Ottilia, à éprouver ses sentiments pour lui; et si enfin il se voyait bien clairement payer de retour, à demander hardiment sa main à son père.

Son calcul était aussi raisonnable qu'on pouvait l'attendre d'un premier amour, si ce n'est que par malheur les fondements de l'édifice reposaient sur le sable, car il avait supposé que le directeur de la

banque ne trouverait pas mauvaises ses visites, pourvu qu'elles fussent un peu éloignées. Mais notre honnête homme, qui croyait s'être complètement acquitté par un dîner, et qui s'apperçut que le jeune docteur jetait de singuliers regards sur sa fille, que sa fille y répondait quelquefois par des coups-d'œil à la dérobée, jugea à propos de rompre la connaissance.

Le pauvre Théodore, toutes les fois qu'il se présentait, apprenait que M. Klumm était absent ou en société. Après plus de vingt visites inutiles, il crut s'appercevoir qu'on lui avait fermé la porte.

Sa ressource fut de voir de temps en temps Ottilia dans les lieux publics, mais entourée d'une cour nombreuse, et ayant presque toujours l'éternel assesseur à ses côtés.

Toutes les fois qu'elle arrêtait sur lui un regard expressif, il sentait renaître ses espérances, il oubliait les mauvais procédés du père. Florio lui conseilla d'écrire secrètement à sa bien aimée, mais cela répugnait à ses principes. Non, s'écria Théodore avec énergie, je ne veux payer la possession de cet ange par aucuns remords de ma conscience; je ne veux point envenimer son cœur si pur.

Ainsi se passèrent plusieurs mois; Théodore voulut étouffer cette passion dans son cœur par des occupations assidues et multipliées; c'est pourquoi il demanda et obtint la place de médecin des prisons, qui ne lui rapportait autre chose que les remercîments de l'humanité souffrante.

Un jour qu'il rentrait chez lui tout harassé de fatigue, il se jeta sur un canapé, et pria Florio de lui jouer

quelques morceaux de Mozart. Tandis que Florio préludait sur son clavecin, on frappa à la porte. Entrez, dit-il; aussitôt on vit paraître un domestique, dont il connaissait bien la livrée : il tressaillit de surprise, et dit d'une voix tremblante : est-ce à moi que vous voulez parler?

Oui, M. le docteur, répondit le laquais; mon gracieux maître, le directeur de la banque, vous prie de vouloir bien prendre la peine de passer chez lui. — Est-ce qu'il y a quelqu'un de malade dans la maison? — Oui, c'est mademoiselle.

Théodore n'en écouta pas davantage. Il était déjà sans chapeau dans la rue et dans la chambre d'Ottilia, lorsque le domestique n'était pas encore sorti de la maison. Ottilia était dans son lit, la respiration gênée, le visage en feu, et les yeux presque

fermés ; elle fit un faible sourire en regardant l'air empressé et inquiet de Théodore. Le père était là tout troublé, il accueillit avec bienveillance le jeune médecin, et lui dit avec un embarras très-visible que son médecin était en voyage, que sa fille avait une fièvre violente, et que c'était d'après ses instances qu'on l'avait envoyé chercher. Vois, Ottilia, dit-il à la malade avec douceur, j'ai cédé à ton caprice, obéis ponctuellement aux ordonnances de M. le docteur, afin que tu sois bientôt guérie. Il appuya sur ces mots *bientôt guérie*, et fronça le sourcil.

Je ne suis pas un enfant, mon père, répondit Ottilia. — Cependant quelquefois, murmura Klumm entre ses dents.

Théodore, s'étant remis de son émotion, saisit la main tremblante

de sa bien aimée, lui tâta le pouls, fit les questions d'usage, et après quelque réflexion, il dit que selon toute apparence elle avait la petite vérole. A ces mots l'effroi du vieillard fut visible. Ottilia ne paraissait pas tant émue par la perspective d'une longue et dangereuse maladie. Sa physionomie, au lieu d'être égarée comme elle a coutume de l'être dans un accès de fièvre, était animée par un sourire enchanteur. Théodore resta long-temps immobile; il considérait Ottilia avec attention, sans que personne pût reconnaître ce qui, dans sa conduite, appartenait au médecin ou à l'amant. Ne voulez-vous pas écrire une ordonnance, demanda enfin M. Klumm? Il sortit alors de sa rêverie, écrivit quelques lignes, et chercha son chapeau pour prendre congé.

Ce fut alors que pour la première fois il s'apperçut qu'il était venu nu-tête ; mais Ottilia, malgré sa fièvre, s'en était déjà apperçue. Il fit ses adieux, et promit de revenir le lendemain. Le père le reconduisit, et lui demanda avec inquiétude ce qu'il pensait de la malade ?

Je ne puis pas vous cacher, répondit Théodore, qu'il règne dans la ville une épidémie variolique très-mauvaise.

Grand Dieu ! s'écria Klumm, en se tordant les mains. — Soyez tranquille, reprit le jeune docteur, si les soins et le zèle peuvent quelque chose, je réponds de la malade. Mais, dit le père, la petite vérole ?.... Sa figure ? — Qu'importe la figure, répliqua Théodore, lorsque l'âme est si belle ?

Il prit alors congé du vieillard, et

le laissa assez mécontent, car il aurait préféré voir l'âme de sa fille en danger plutôt que sa figure.

Ce fut alors que commença pour Théodore une époque riante, quoique douloureuse. Il passait trois à quatre fois par jour une heure au chevet de son amante; il épiait son haleine, ne perdait pas une syllabe de tout ce qu'elle disait; il se réjouissait et frémissait en même temps à l'idée que sa vie était entre ses mains. A la vérité, le père ne les laissait jamais seuls; il observait tous leurs regards, mais il ne pouvait empêcher les petites confidences auxquelles l'état de Théodore l'autorisait; et il avait naturellement tant de questions à faire, qu'il ne perdait pas un instant la malade de vue.

Cependant la petite vérole fit des progrès rapides et alarmants; la vie

d'Ottilia fut quelque temps en danger; mais Théodore la sauva par ses soins. Les boutons percèrent, et en telle abondance que toute la figure en fut couverte. A ce spectacle, le père fut hors de lui-même, et ne pouvant contenir sa douleur, il s'écria en présence de sa fille : C'en est fait de sa beauté ! Soit qu'il ne voulût pas être témoin des suites de cette imprudente exclamation, soit que, dans une circonstance pareille, il jugeât qu'un tête-à-tête n'était pas dangereux, il laissa pour la première fois le docteur seul avec la malade.

Ottilia avait entendu les paroles de son père ; elle leva tristement les yeux sur Théodore, et lui dit d'une voix touchante :

Ne me trompez pas ; déclarez-moi franchement si je dois être défigurée. Théodore hésita et ne répondit point.

Je vous comprends, reprit-elle, et je ne nie pas qu'il sera dur pour moi d'éprouver un tel malheur.

Hé quoi ! s'écria Théodore, ce serait un malheur, avec tant d'esprit, avec ce cœur bon et sensible ! — Ah ! monsieur, repartit Ottilia, je ne serais plus qu'une fille ordinaire. A-t-on jamais cherché les qualités de l'esprit et du cœur sous des traits hideux ? — Puisse jamais personne ne les chercher, s'écria Théodore avec attendrissement ! quant à moi, j'ose dire que je les ai trouvées.

Ottilia le considéra avec surprise. Il est déplacé, sans doute, continua-t-il avec fermeté, de parler d'amour dans un tel moment; mais ce moment est peut-être le seul où j'oserai déclarer mes sentiments. A présent que vous êtes menacée de perdre ce que tant d'autres estiment si fort, je

puis exprimer tout haut le vœu de mon cœur. Que vous conserviez votre beauté, ou que vous en soyiez privée, je n'aimerai jamais d'autre femme.....

Cette déclaration naïve attendrit la malade, elle saisit la main de Théodore et la porta sur son cœur. Il n'y avait plus à reculer ; leur passion mutuelle était déclarée. Ottilia versa de douces larmes. Son émotion porta la joie dans le cœur de l'amant, mais elle éveilla la sollicitude du médecin ; il la supplia de se calmer, de maîtriser son agitation. Il se fit à lui-même des reproches de son étourderie ; il était désolé. Ne vous inquiétez pas, lui dit-elle, car l'agitation que j'éprouve me fait du bien. Vous avez détruit en moi un petit mouvement de vanité, et vous m'avez inspiré des sentiments plus re-

levés. Que ma figure devième ce qu'elle pourra, j'ai acquis un cœur que je m'efforcerai de mériter. Retirez-vous Théodore, une heure de solitude, sans cependant que vous me quittiez tout-à-fait..., produira un effet plus salutaire que tous les secrets de votre art; si vous revenez aujourd'hui, vous me trouverez dans un sommeil profond et paisible.

Théodore enivré de joie lui donna un baiser sur ses yeux à demi fermés, et disparut.

Ottilia tint parole, elle se berça des chimères les plus délicieuses, et tomba enfin dans un sommeil salutaire.

CHAPITRE XI.

Le Rival.

Théodore revint à midi, non sans craindre que sa déclaration précipitée n'eût causé à la malade un redoublement de fièvre; mais il la trouva au contraire plus calme, et offrant tous les symptômes d'une crise heureuse. Cependant le père n'était pas encore rassuré, car l'habileté du médecin ne pouvait sauver que la vie de sa fille, et n'avait aucune puissance sur sa beauté. Si elle devenait laide, tous ses beaux projets s'évanouissaient. Heureusement le génie de l'amour veilla sur les charmes d'Ottilia; elle guérit, et la petite vérole ne lui laissa que deux mar-

ques imperceptibles qui ne servaient qu'à relever encore sa beauté.

Pendant sa convalescence qui dura plusieurs semaines, les deux amants eurent, à la vérité, d'assez fréquents tête-à-tête, mais Théodore s'était fermement résolu à ne point manifester davantage ses vœux jusqu'à ce qu'elle fût entièrement guérie. Ses yeux seulement faisaient mille fois par jour l'aveu le plus tendre, et Ottilia comprenait parfaitement ce langage.

Enfin un matin, en donnant sa dernière ordonnance, il dit, tout déconcerté : Hélas ! Mademoiselle, je ne suis plus votre médecin ; il est temps, peut-être, que vous deveniez le mien.

Ottilia jeta sur lui un regard enchanteur, et lui serra la main.—Faut-il, continua Théodore, que je m'a-

dresse à votre père? — Si vous voulez. — Mon revenu modique peut-il vous convenir? Mon père est riche, répondit Ottilia, cependant nous pourrons ne pas lui être à charge; l'amour fera de moi une bonne ménagère.

Théodore la pressa pour la première fois sur son cœur, et courut bientôt auprès du vieillard lui annoncer que la guérison de sa fille était complète.

En ce cas, dit M. Klumm, en tirant de son secrétaire un rouleau de ducats, je vous ai une obligation dont je ne pourrai entièrement m'acquitter. Daignez cependant agréer cette marque de reconnaissance.

Théodore refusa. Cette fois, dit-il, je mets un plus haut prix à mes services: en un mot, Monsieur, je

désirerais unir mon sort à celui de votre fille charmante.

Que parlez-vous d'unir votre sort, répondit M. Klumm, avec une figure allongée? vous oubliez sans doute que..... Au surplus, je vous ferai à cet égard une réponse sans réplique: ma fille est déjà engagée.

Cela est impossible, s'écria Théodore, c'est de son consentement que je fais cette démarche. — Comment! Ottilia vous y a autorisé? J'en suis fâché, car malgré l'impossibilité que vous supposez, ma fille est en effet promise.

Sans le savoir, demanda Théodore? — Il n'y aurait rien là d'extraordinaire, répliqua le vieillard, cependant je puis vous dire qu'elle en est instruite.

Cela est impossible! répéta Théodore. — Impossible, tant que vous

le voudrez, mais M. le docteur cela est ainsi, et comme c'est une affaire arrangée, vous comprendrez que vos visites ici seraient fort déplacées. Si le futur époux de ma fille veut vous prendre comme médecin de sa maison, je ne m'y oppose pas; ce sera à ses risques et périls; mais en attendant, daignez recevoir la bagatelle que je vous offre.

J'aime votre fille, dit Théodore, avec amertume, je l'aime au-delà de toute expression. D'après cela ne soyez point surpris qu'il me soit impossible de recevoir de l'argent pour des soins auxquels mon cœur se livrait avec tant de joie. Adieu, Monsieur.

Théodore partit fort mécontent. Quand il fut dans la rue, il apperçut à la fenêtre Ottilia dont les regards expressifs semblaient l'interroger sur

le succès de sa démarche ; il fit un geste de désespoir et s'esquiva.

M. Klumm n'en avait pas imposé en disant que la main de sa fille était promise, car M. de Stolzenbeck en qui une longue absence d'auprès d'Ottilia avait excité une passion très-sérieuse, avait un jour auparavant fait une visite à M. Klumm ; il avait vu un instant la convalescente, et avait trouvé ses appas non seulement intacts, mais plus intéressants encore par un certain air de mélancolie dont il eut la modestie de croire qu'il était lui-même la cause. Il fit entendre assez clairement au père qu'il désirait devenir l'époux de sa fille, et le directeur de la banque se fit une fête de pouvoir, au premier repas qu'il donnerait, déclarer le prochain mariage d'Ottilia. Ce qui venait de se passer engagea M. Klumm à se pres-

ser davantage, et il annonça à sa fille quelles étaient ses intentions. Elle eut la force de résister et de lui ouvrir son cœur.

Es-tu folle, lui répondit-il en ricanant? Y a-t-il un instant à balancer entre un pauvre apprentif docteur et un riche assesseur de la chambre? entre le cousin d'un tisserand et le fils d'un ministre?

Ottilia trouvait aussi qu'il n'y avait pas à balancer, mais dans un autre sens. Elle raconta à son père dans quelles conjonctures son amant lui avait fait sa déclaration. Votre monsieur de Stolzenbeck, continua-t-elle, n'en eût pas fait autant; il ne m'aime que par vanité.

Et ton docteur, répondit son père avec ironie, ne cherche qu'une riche héritière; belle ou laide, peu lui importe.

Ottilia voulut répliquer, mais son père ne lui en laissa pas le temps. Il faut obéir, dit-il, d'un ton menaçant, et il sortit de la chambre. Il envoya par un domestique à Théodore, le rouleau de ducats ; mais Théodore eut la fierté de ne pas l'accepter. Klumm écrivit alors au jeune docteur un billet passablement impertinent, dans lequel il lui dit qu'il avait donné en son nom, ses honoraires à un établissement de bienfaisance, et qu'il lui en envoyait la quittance.

Le directeur de la banque crut que désormais tout était terminé, et il donna chez lui les ordres les plus positifs pour que le jeune docteur ne fût point reçu. Il aurait pu s'abstenir de cette précaution, car Théodore ne voulait pas nouer une intrigue galante à l'insçu du père, quoi-

que Florio lui en donnât le conseil et lui proposât même d'escalader avec une échelle de corde la fenêtre d'Ottilia.

Théodore souffrait et gardait le silence ; Ottilia souffrait et se plaignait, mais ses plaintes n'arrivaient point à l'oreille de son amant. Son père la fit changer de chambre et lui en donna une autre qui donnait sur un jardin, sous prétexte que l'air en était plus salubre, car il craignait que le dangereux médecin ne lui jetât quelques coups-d'œil en passant sous sa fenêtre, et qu'on ne trouvât moyen de faire tenir des lettres.

Au surplus, M. Klumm n'était pas peu alarmé de voir que M. l'assesseur différait de faire sa demande en forme. Il craignait que le ministre, instruit des projets de son fils, ne se fût prononcé contre cette alliance. Il

se trompait pourtant, le silence de l'assesseur avait un autre motif.

Les bonnes fortunes de M. de Stolzenbeck avaient eu des suites qui leur sont assez ordinaires, et ces suites étaient d'autant plus fâcheuses qu'il les avait d'abord négligées. Il se vit enfin obligé d'invoquer les secours de la faculté. Comme en pareil cas on aime autant s'adresser à un jeune médecin qu'à un vieux, il fixa son choix sur Théodore. Il le fit appeler, lui dit que dans quelques semaines il devait épouser la charmante fille de M. Klumm, mais que son état actuel l'en empêchait, parce que son commerce avec une jolie danseuse, lui avait occasionné une fâcheuse maladie; en conséquence il supplia le jeune suppôt d'Esculape de le tirer d'affaire le plus promptement possible.

Jamais médecin ne s'est trouvé dans un embarras plus cruel! se voir obligé de guérir son rival d'une maladie honteuse! conduire un libertin dans les bras de l'innocence la plus pure! et le jour où il aurait terminé la cure dont on le chargeait, son bonheur serait détruit pour toujours.

Cela est bien dur, dit-il entre ses dents, cependant il résolut de faire son devoir. Il ne lui vint pas une seule fois dans l'esprit d'abuser de la confiance de son malade pour le détourner de son dessein. Son ami Florio fut le seul à qui il raconta, dans un moment d'angoisse, quel tour affreux le destin s'était plu à lui jouer.

Florio sauta de joie. Hé quoi! dit-il, tu ne vas pas sur-le-champ chez le vieux directeur de la banque lui

déclarer quel gendre il veut se donner ?

Je ne le puis, dit Théodore ; comme médecin je dois me taire, c'est mon devoir.

— Mais, barbare que tu es, ton devoir ne te commande-t-il pas aussi d'avertir un père qui est sur le point de compromettre le bonheur de sa fille ?

Oui, répondit Théodore, si M. de Stolzenbeck était capable de contracter le mariage avant que sa guérison fût complète, mais autrement je ne dirai pas un mot.

Cicéron, poursuivit Florio, a pu donner ce précepte dans son traité *de officiis*, mais cela est par trop scrupuleux. Avertir les honnêtes gens contre les embûches des coquins, c'est un devoir sacré, et si tu ne le sens pas, c'est que tu n'es qu'un sot.

A ces mots, il prit son chapeau et sortit sans dire ce qu'il voulait faire. Il alla tout droit chez le vieux Klumm lui découvrir la vérité. Contre son attente, le vieillard reçut cette nouvelle sans montrer aucun déplaisir : en effet cela expliquait la conduite et les délais de son gendre futur. Je vous remercie, dit-il, mon cher monsieur Florio ; cependant cela n'est pas bien de la part de votre ami de révéler les secrets de la confession.

Puisse votre maison s'engloutir sous mes pas, répondit avec vivacité Florio, si mon ami sait un mot de ma démarche! au contraire, il m'a expressément déclaré qu'il voulait couvrir la chose du plus profond mystère.

— Cependant ce n'est pas un mystère pour vous ; il est donc coupable!

Il l'est, si vous regardez comme un crime de vous avertir des dangers que court votre fille.

Comment ! de quel danger voulez-vous parler ?

Florio regarda le vieillard, tout ébahi. Eh ! quoi ? dit-il, donner votre fille à un pareil homme !

Mais, répartit Klumm, M. de Stolzenbeck sera bientôt guéri. Si un père ne voulait pour gendre qu'un jeune homme qui n'aurait jamais fait de fredaines, nos pauvres filles seraient difficiles à établir.

— Pas la vôtre du moins, car mon ami....

— Votre ami et ma fille n'ont rien de commun ensemble ; ainsi tenez-vous tranquille, M. Florio. Vous ne vous faites pas d'idée du plaisir que j'ai à vous entendre jouer un quatuor de Pleyel ; mais dans le monde c'est

une autre affaire. Je suis votre très-humble serviteur.

Votre serviteur, dit Florio en se retirant fort en colère. Il retourna très-embarrassé auprès de Théodore, car il craignait ses reproches. Il ne pouvait plus l'aider, et cela le mettait de si mauvaise humeur, qu'il maudit plus d'une fois l'amour et les femmes.

L'infortunée Ottilia gémissait dans la solitude. Depuis la dernière et fatale matinée, elle n'avait pas entendu parler de l'homme qu'elle adorait, mais en revanche beaucoup de celui qu'elle ne pouvait souffrir. Tous les jours son père la pressait, tantôt par des menaces, tantôt par des prières, de se rendre à ses vœux. Il eut même la perfidie de lui insinuer que Théodore était occupé d'autres amours,

et l'heure décisive s'approchait de plus en plus.

Son cœur rejetait à la vérité les odieuses insinuations de son père, mait elle était fort inquiète. Pourquoi Théodore s'occupait-il si peu d'elle? ou il était inconstant, ou son amour n'était pas très-vif. Une fille aimante croit rarement qu'un homme agisse avec sincérité. Elle résolut d'éclaircir ses doutes à quelque prix que ce fût. Écrire à un homme qui n'avait pour elle que des intentions honorables, ne lui paraissait point un crime, pas même une faute contre la bienséance ; elle fit en conséquence un billet en ces termes :

« Je suis cruellement tourmentée.
» Mes sentiments sont invariables ;
» votre long silence me donne quel-
» doute sur les vôtres; soyez sincère
» avec l'infortunée Ottilia. »

Elle confia ce billet à une femme-de-chambre qui lui était dévouée ; mais le malheur voulut que cette fille eut l'imprudence de tenir la missive dans sa main, et elle rencontra monsieur Klumm dans l'escalier. Ses yeux perçants découvrirent bientôt le corps du délit, et le trouble de la femme-de-chambre l'éclaira. Il lui arracha le billet de la main, rentra sur-le-champ dans la maison, enferma sa fille, et ne lui laissa d'autre passe-temps que son *forte-piano*.

CHAPITRE XII.

Aventure nocturne.

La pauvre femme de chambre était moins fâchée de la perte de sa place que de l'idée qu'elle avait, sans le vouloir, trahi sa bonne maîtresse. Elle voulut du moins réparer un peu sa faute en en faisant l'aveu; et le soir, pendant que M. Klumm faisait sa partie au salon, elle se glissa en tapinois dans la maison, et monta avec la légèreté d'un fantôme à la chambre d'Ottilia; elle frappa doucement à la porte.

Qui frappe, demanda mademoiselle Klumm? — Ouvrez-moi, Mademoiselle. — C'est toi, Marie? — Oui, je ne veux pas sortir de la mai-

son sans que vous m'ayiez pardonné. — Que veux-tu dire? — Ouvrez, je vous dirai tout. — Je ne le puis, mon père m'a enfermée.

Grand dieu! s'écria Marie, c'est moi qui en suis la cause. Alors elle lui raconta en pleurant ce qui était arrivé; qu'elle avait voulu mettre le billet dans son sein, mais qu'elle avait eu peur d'en effacer le cachet; que le vieux Klumm le lui avait arraché des mains, et que dans une furieuse colère il lui avait donné son congé; qu'elle aimerait mieux être réduite à mendier, que de voir sa maîtresse traitée comme une criminelle, et qu'elle ne pouvait le supporter.

La bonne Ottilia chercha à lui donner des consolations dont elle aurait eu besoin elle-même. Va chez Théodore, lui dit-elle; dis-lui tout

ce que tu sais, et rapporte-t'en au ciel pour le reste. Adieu.

Marie obéit. Théodore fut instruit de la fidélité à toute épreuve de son amante; mais il resta dans l'inaction, car il ne voulait pas jouer le rôle d'un amoureux de roman.

Corbleu! s'écria Florio, je ne conçois pas comment je puis demeurer l'ami d'un homme qui a une pareille horreur pour les aventures romanesques! Quiconque dans sa jeunesse ne lit point de romans, ou n'en fait point dont il soit le héros, ne sera dans sa vieillesse qu'un sot personnage, qu'un homme bourru et chagrin. Si tu ne veux pas délivrer ton Andromède, moi je serai son Persée.

Point d'étourderie, dit Théodore.

S'il y en a, répondit Florio, elle t'appartient toute entière; car de

t'être rendu à ce point amoureux fou, c'est une belle et bonne étourderie, la mère de toutes les autres.

Théodore se tut, sentant bien la vérité du reproche. Florio prit son silence pour un consentement à tout ce que l'amitié lui ferait entreprendre pour lui.

Florio commença par reconnaître la maison où demeurait Ottilia. Le jardin sur lequel donnait la fenêtre, n'était pas très-étendu, mais fermé par un grand mur. On ne pouvait voir dans l'intérieur de la maison que par une grille de fer servant de porte; Florio ne désespérait point de se faire entendre de loin par la belle prisonnière; il composa des romances amoureuses dont il fit lui-même la musique; vers minuit il se rendit à la grille avec une guittare,

et se mit à chanter et jouer tout bas de son instrument.

La première nuit, on ne parut pas l'entendre ; il n'apperçut point de lumière à la fenêtre de la chambre qui, suivant ses conjectures, était celle d'Ottilia. La seconde nuit, il apperçut de la lumière ; mais une forte pluie fit plus de bruit que sa guittare.

La troisième fois il eut de l'espérance. La fenêtre s'ouvrit, il vit une coiffure blanche, et se mit à chanter ses romances les plus touchantes ; mais dans un moment où par un tendre *adagio* il assurait Ottilia de la fidélité de son amant, la personne à la coiffure blanche, qui n'était hélas ! autre que M. Klumm en bonnet de nuit, s'écria d'une voix terrible : Si le beau chanteur ne se retire pas, je vais lui envoyer mes gens. Florio

tout stupéfait, prit la fuite en exhalant mille imprécations contre le bon homme.

Cela va mal, dit-il le lendemain matin en s'éveillant, mais cela ira bien. Quand le maudit jardin serait rempli d'Argus, j'y entrerai, morbleu ! J'escaladerai les murailles quand elles seraient dures comme le diamant et hautes comme des montagnes. Il faut au moins que cette pauvre fille sache ce qu'on veut faire pour elle. Il raccommoda une échelle de corde dont il s'était servi en quelques rencontres. Le premier soir, il attendit jusqu'à ce qu'on ne vît plus de lumières dans la maison, puis il escalada intrépidement, et à l'exception de quelques égratignures, il arriva sain et sauf dans le jardin.

Mais ce n'était pas tout. Il se glissa le long de la muraille, et reconnut

bien les lieux. Les fenêtres du rez-de-chaussée étaient grillées, celles du premier étage étaient si basses, que s'il pouvait seulement à l'aide de son échelle monter sur les dernières grilles, il lui serait difficile de frapper à la fenêtre de la jolie prisonnière pour se la faire ouvrir. Il y appliqua en conséquence son échelle de corde; mais à peine en avait-il monté le premier échelon, que les cordes se brisèrent, et il tomba sur le gazon. En effet l'échelle était très-vieille, et il se vit par cet accident frustré de l'espérance de s'en aller par le même chemin d'où il était venu.

Au surplus, comme il avait encore deux ou trois heures à lui, il ne s'épouvanta pas de cet événement. Le vieux coquin, dit-il en lui-même, a fait un pacte avec le diable, mais

je n'abandonnerai pas si facilement la partie. Il laissa là son échelle, et chercha une petite porte qui donait du jardin dans la cour. Il la trouva; à sa grande joie elle n'était point fermée à clef.

Fort bien, dit-il en poussant doucement la porte; voici l'entrée de ce palais enchanté. Cependant à peine en eut-il touché le seuil, qu'il entendit l'aboiement d'un gros chien, lequel était attaché dans une niche près de la porte extérieure. Par bonheur, Florio ne s'était pas avancé à la distance que la longueur de la chaîne permettait à l'animal de parcourir. Il s'enfuit et tira la porte derrière lui. A la vérité il s'était tiré de cette aventure sans malencontre, mais il ne fallait plus penser à prendre la place par surprise; quand même il aurait été homme à

soutenir un combat inégal contre un chien vigoureux, la victoire ne l'eût pas plus avancé; les aboiements auraient réveillé toute la maison. Que n'ai-je apporté des morceaux de pain, dit-il en colère, en rentrant dans le jardin?

Le chien continuait d'aboyer; de tems en temps il glapissait avec une voix de fausset qui mettait à la torture l'oreille musicale du pauvre prisonnier. Il pensa dès-lors à faire prudemment sa retraite. Quelques brouettes qu'il trouva dans un coin lui donnèrent l'idée d'en faire une espèce d'échaffaudage pour gagner le sommet du mur; mais une fois arrivé en haut, comment en descendre sans se casser le cou?

Hé bien! dit-il enfin, s'il n'y a pas d'autre moyen, dormons à la belle étoile. Je ne suis pas ici dans un

cloître ; demain matin on ouvrira les portes. Il se retira sous un berceau où étaient une table et deux siéges ; il s'en fit un lit aussi commode qu'il était possible ; enfin, après que le cerbère de la porte eut fait entendre pendant une bonne heure ses aboiements discordants, Florio goûta un sommeil très-paisible.

Le soleil était déjà levé depuis long-temps, lorsque par bonheur une araignée qui avait pris son nez pour un des points d'appui de sa toile, l'éveilla. Il se frotta les yeux, regarda autour de lui, et fut pendant quelque temps sans concevoir où il était ; mais il se mit à rire, en songeant à son aventure. Il réfléchit en même temps qu'il était dans un endroit trop visible ; si par malheur il venait à tomber entre les mains du vieux Klumm, il ne s'attendait point

à une bonne réception. Il s'éloigna sagement du berceau, et se cacha dans un buisson de jasmin et de troène si touffu, qu'un homme plus corpulent que Florio aurait pu s'y tenir à son aise. Il regardait impatiemment la porte et les fenêtres, attendant l'instant de sa délivrance. Pendant long-temps il ne vit, n'entendit rien. Une fenêtre s'ouvrit; c'était celle d'Ottilia, mais elle disparut aussitôt. Il entendit ensuite jouer une sonate sur le piano; cela lui fit plaisir, car elle jouait très-bien, et c'était par hasard un morceau de sa composition à lui Florio. Peu s'en fallut qu'il ne se trahît, car dans un passage difficile, la musicienne fesant à chaque fois un ton faux, Florio, passionné pour son art, s'écria à plein gosier: *Ut! ut!*

Heureusement on ne l'entendit

pas. Ottilia cessa de jouer ; il régna dans la maison un aussi morne silence que dans une église de Hernoutes. Le pauvre Florio mourait de faim, car il n'était pas loin de midi. Il réfléchissait avec douleur que si son emprisonnement durait une heure encore, il serait obligé de se rendre par famine. Mais un secours inespéré lui arriva comme au prophète Elie dans sa détresse. Un domestique entra sous le berceau, plaça sur la table une bouteille de Malaga et un saucisson de Gottingue, et s'en alla. Florio, sans se donner la peine de chercher quelles pouvaient être les causes de cette apparition, passa le bras à travers le buisson de jasmin, s'empara d'abord du saucisson, puis de la bouteille ; appaisa en un instant sa faim et sa soif, puis se renfonça dans sa cachette.

A peine avait-il fini de déjeuner, que le directeur de la banque arriva pour commencer le sien, qu'il avait coutume de prendre dans le jardin, quand il faisait beau. Il tenait à la main la clef de la porte de derrière, parce que ordinairement après déjeuner il s'en allait à ses affaires par ce chemin, qui était le plus court.

Florio se mordit les lèvres, et se serra les côtes pour ne point éclater de rire en voyant la grimace que fit le vieillard, lorsqu'il s'apperçut que la bouteille était vide, et le saucisson disparu.

Est-ce que le drôle est devenu fou, s'écria Klumm fort en colère contre son domestique? puis il jeta la clef sur la table, et courut tancer vertement son valet. Florio ne jugea

pas à propos d'écouter la conversation : à la vue de la clef, il résolut de s'en servir pour son évasion, et il s'esquiva en effet, fort tranquille sur les suites de son espiéglerie.

CHAPITRE XIII.

Les Romances.

MONSIEUR Klumm n'était pas aussi tranquille; il s'imagina d'abord qu'un polisson avait escaladé la muraille pour voler ses cerises, et qu'il s'était accommodé en même temps de son saucisson de Gottingue; mais lorsqu'il eut trouvé sous la croisée de sa fille les débris d'une échelle de cordes, il ne douta point que ce ne fût une intrigue amoureuse.

Ah mon dieu! s'écria-t-il, Ottilia est enlevée. Il courut bien vite à sa chambre, en ouvrit la porte en tremblant, mais l'ayant trouvée paisible à son piano, ses alarmes se dissipèrent, et comme cela arrive aux hommes

faibles, sa frayeur se changea en une colère épouvantable. Il reprocha à sa fille une faute dont elle n'avait aucune connaissance, et lui dit que quelqu'un était monté pendant la nuit à sa fenêtre par une échelle de cordes. La rougeur que causa à Ottilia une aussi injurieuse accusation, fut prise par lui pour un entier aveu. Cependant le calme avec lequel sa fille l'écoutait, le rassura sur son innocence; mais il jura qu'il tuerait son amant s'il le rencontrait dans le jardin, et qu'il allait dès ce jour faire griller la fenêtre.

Après ces menaces, il quitta l'infortunée Ottilia, qui long-temps ne put rien concevoir à ces reproches non mérités. Enfin il lui parut clair que *quelqu'un* avait cherché à lui parler. Ce *quelqu'un* ne pouvait être que son Théodore : il l'aimait donc toujours; il lui était donc fidèle. Cette

réflexion appaisa ses tourments. Ainsi Florio sans le savoir avait en partie atteint son but : M. Klumm au contraire avait fait une grande maladresse ; car s'il voulait que sa fille oubliât son jeune adorateur, il ne fallait pas qu'il lui laissât voir que pour l'amour d'elle il avait exposé sa vie.

Florio songeait nuit et jour aux moyens d'obtenir plus de succès. Avant tout, il se pourvut d'une échelle de cordes pour faire une nouvelle tentative : il remplit ses poches de pain, afin de se concilier les faveurs du cerbère de la maison. Il choisit pour son expédition une soirée pluvieuse, et grimpa sur le mur avec facilité. Mais hélas ! il ne tarda pas à entendre les aboiements du chien. M. Klumm avait ordonné de le détacher afin qu'il pût se promener li-

brement dans le jardin, et bien recevoir ceux qui se présenteraient. Notre Orphée moderne se trouva fort embarrassé sur le faîte de la muraille, et n'osa pas en descendre. Il espéra d'abord mettre le cerbère de son parti, et lui jeta plusieurs morceaux de pain l'un après l'autre; il en résulta quelques intervalles, mais à peine le chien avait-il avalé un morceau, qu'il n'en aboyait qu'avec plus de force. Dès que Florio passait seulement une jambe par dessus le mur, l'animal redoublait ses cris. Enfin, après avoir épuisé ses munitions, il vit qu'il n'y avait pas autre chose à faire que de se retirer.

Il s'avisa d'un autre expédient. Deux jours après, il alla chez un bijoutier de sa connaissance, à qui il savait qu'Ottilia avait fait demander quelques objets de son état; il lui re-

mit un petit billet enfermé dans un flacon d'odeurs, et lui recommanda de le donner secrètement à Ottilia. Le bijoutier fit voir sa marchandise en présence du père, mais il ne put trouver le débit de son flacon, parce qu'Ottilia l'ayant ouvert, s'apperçut qu'il ne sentait rien, et ne remarqua pas les signes qu'on lui faisait.

Une autre fois, Florio se déguisa en marchande de pain d'épices de Nuremberg, en prenant le costume d'une femme qui avait coutume de venir tous les ans chez mademoiselle Klumm, à l'époque de la foire. Il arriva chez M. Klumm, pendant que celui-ci était absent; mais un vieux domestique, suivant ponctuellement les ordres de son maître, le renvoya disant que mademoiselle était malade, et qu'elle ne mangeait point de friandises. Florio voulut séduire cet homme

par un petit cadeau, mais il réussit encore moins qu'avec Cerbère, car le domestique le prenant pour une entremetteuse d'un mauvais genre, lui donna les plus vilaines épithètes, et le menaça de le faire mettre à la porte à coups de bâtons.

L'ami de Théodore désespérait presque de venir à bout de son entreprise, lorsqu'il entra un jour par hasard, dans la boutique d'un marchand de musique. Il feuilletait machinalement quelques partitions, et vit entrer un domestique qu'il reconnut être le même qui avait apporté si à propos dans le jardin, le saucisson de Gottingue. Ce domestique demanda de la part de M. Klumm quelques airs nouveaux pour sa fille. Nous avons dans ce moment une expédition à faire, répondit le marchand; mais après dîner j'enverrai

mon commis avec tout ce que je crois dans le cas de plaire à mademoiselle Klumm : elle pourra essayer les airs.

Le domestique se retira avec cette réponse, sans avoir apperçu Florio qui voulut profiter de cette occasion. Il était lié avec le marchand à qui il fournissait quelquefois de la musique de sa composition ; il promit de lui faire *gratis* une sonate, s'il voulait l'envoyer, lui Florio, à la place de son garçon, chez mademoiselle Klumm. La seule difficulté était que le père qui l'avait vu de très-près le pourrait reconnaître.

Cependant il se coiffa d'une perruque noire, se peignit les sourcils, et se fit des rides ; il possédait d'ailleurs à merveille l'art de déguiser sa voix. Il prit un gros paquet de musique, il s'exerça chemin faisant à boiter de

la jambe gauche et à tenir une épaule plus élevée que l'autre.

En entrant dans la maison, il se garda bien de demander mademoiselle Klumm; mais il dit au vieux domestique qu'il avait affaire à M. Klumm, et il fut introduit sans examen.

Klumm avait réfléchi que s'il ne voulait laisser aucune liberté à sa fille, il devait au moins lui procurer quelques passe-temps, afin que sa passion ne s'augmentât point à force de penser toujours au même objet. Il lui fournissait en abondance des livres nouveaux, excepté des romans; mais il lui procurait surtout de la musique, car le bonhomme ne se doutait pas que les charmes de la mélodie ne servent qu'à entretenir un tendre sentiment, bien loin de le dissiper.

Il reçut Florio sans défiance, mais

dans son propre cabinet ; il feuilleta les cahiers de musique, finit par avouer qu'il n'y connaissait rien, et pria Florio de choisir les airs qu'il croirait du meilleur goût. Florio protesta de son ignorance, et insinua sans faire semblant de rien, qu'il vaudrait mieux laisser choisir la jeune demoiselle. A cette proposition, Klumm jeta sur son homme des yeux observateurs ; mais il lui trouva une honnête physionomie, se rassura surtout par l'inégalité de sa taille, et lui dit : Hé bien! suivez-moi chez ma fille.

Florio marcha hardiment derrière lui, et eut quelques instants après, le bonheur de pénétrer dans le sanctuaire où respirait la déesse de son ami. Jamais encore il n'avait vu Ottilia de près ; jamais il ne l'avait vue si pâle, si intéressante. Malgré l'aversion qu'il avait jurée au beau sexe, il

en fut touché, et trouva que Théodore n'avait pas si mauvais goût.

Il étala sa musique, Ottilia la feuilleta, et se mit à solfier quelques passages. Plusieurs fois il chercha à lui glisser une lettre, mais ce fut en vain; car le vieillard se tenait entre eux deux. Ses coups-d'œil furent tous aussi inutiles, car elle ne le regardait pas. Il voyait approcher le moment où il allait se retirer sans avoir rien fait; mais pendant que le vieux Klumm regardait avec attention une jolie vignette, il mit sous les yeux d'Ottilia un air de l'ouverture du *roi Théodore* par Paësiello, et lui montra du doigt le nom de *Théodore*. Ottilia, comme si elle eût été frappée du choc électrique, leva aussitôt les yeux sur Florio, et chercha à découvrir ce qui se passait dans son âme. Florio fit un signe de tête, et tous

deux furent bientôt d'intelligence. Ottilia se mit à feuilleter, refeuilleter, choisir des cahiers, puis les rejeter, et Florio vit bien que c'était pour gagner du temps ; mais il remarqua aussi que le vieillard s'impatientait, et que sans un nouveau coup du hasard il n'avancerait à rien. Il chercha promptement deux romances, les présenta à Ottilia, et l'assura, d'un air de bonhomie, que son maître lui avait dit que c'étaient les deux plus nouvelles, et les plus belles ; mais il ajouta qu'on n'en avait qu'un exemplaire, qu'il fallait en porter une à la comtesse Adlesberg, et que mademoiselle Klumm pourrait prendre celle qu'elle voudrait; et pour qu'elle fît son choix en connaissance de cause, il l'engagea à les essayer sur son *piano*.

Ottilia jeta un coup-d'œil sur ces

deux romances, et les joua. L'une avait pour refrain ces deux vers :

Il faut nous fuir, nous quitter pour toujours,
Adieu plaisir, adieu douces amours.

L'autre finissait au contraire par cette ritournelle :

Malgré l'odieuse contrainte,
Jamais ma foi ne recevra d'atteinte.

Choisissez, choisissez ! s'écria Florio. Je n'hésite point, répondit mademoiselle Klumm en s'efforçant de cacher son trouble, je prends la dernière.

Cela fera beaucoup de plaisir à mon maître, répliqua Florio.

Elle est charmante, poursuivit Ottilia, rougissant jusqu'au blanc des yeux, je la répéterai souvent.

Il n'en fallait pas davantage pour éveiller l'attention du vieillard. Il considéra tour-à-tour sa fille, l'étran-

ger et les romances ; il repoussa avec vivacité celle qu'Otilia avait choisie, et lui donnant l'autre, il dit avec ironie, voici celle qui te convient : *Adieu plaisirs, adieu douces amours!* puis il donna ordre à Florio de reprendre bien vite sa marchandise et de déguerpir.

De tout mon cœur, répondit Florio sans se déconcerter : si monsieur ne veut point garder l'autre romance, je sais quelqu'un qui en connaîtra tout le prix. *Jamais ma foi ne recevra d'atteinte ;* voyez, Monsieur, quel sentiment, quel charme dans la musique !

Trève de toutes ces balivernes, reprit le vieillard, et il le poussa derrière la porte. Florio l'entendit encore dire à sa fille : maintenant souviens-toi bien qu'à l'exception de moi et du vieux Tobie, tu ne verras au-

cun homme jusqu'au jour de ton mariage.

Heureusement, pensa Florio en souriant, nous savons tous maintenant à quoi nous en tenir. En deux sauts il retourna à la maison, montra tout triomphant à son ami la romance, chanta le refrain, et dit : cela vaut tout autant qu'un billet de la main d'Ottilia.

Le récit de Florio fut pour Théodore ce qu'est une pluie d'été pour une plante à moitié flétrie ; il l'interrompit plusieurs fois, et dit : tu l'as vue, oh dieu ! tu l'as vue ! et de même que plus d'un grand seigneur, sans donner des ordres précis à ses espions, est bien aise de leurs rapports, Théodore jouit avec ravissement du fruit de la ruse de son ami.

CHAPITRE XIV.

L'Étrangère.

Si un papillon a détaché avec ses pieds délicats la poussière des étamines d'une fleur, et l'a portée sur une autre, il a ainsi marié deux plantes séparées par un long intervalle, et quelquefois par une furieuse tempête; mais les fleurs seules peuvent s'unir ainsi, il faut aux hommes quelque chose de plus. Florio, le papillon, avait bien rapporté du jardin de Klumm de quoi nourrir l'amour de Théodore, mais il avait aussi augmenté les soucis des deux amants, et il n'avait guère fait autre chose que verser de l'huile sur la flamme.

Pour une fille amoureuse qui passe

presque toute la journée à broder, les soucis d'amour ne sont point un passe-temps dangereux. Le pis qu'il puisse lui arriver, c'est de broder une feuille à l'envers, ou d'employer des fils d'or pour désigner la verdure. Mais un médecin amoureux! Juste ciel! Si sa passion est telle, qu'au lieu de pâlir sur Gallien et Hippocrate, il rêve sans cesse à sa maîtresse, que Dieu prène pitié des pauvres malades!

En effet Théodore risquait de perdre son état, et de se faire une très-mauvaise réputation. Il ne visitait plus assidument que ceux de ses malades qui demeuraient dans le voisinage d'Ottilia, et restait plusieurs jours sans penser à ceux qui étaient plus éloignés de ce séjour d'enchantement. Il faillit plus d'une fois commettre de graves méprises. Le seul

qu'il ne négligeât pas, et auprès duquel il ne pouvait oublier Ottilia, le seul qu'animé d'une générosité singulière, il traitait avec une attention et un soin tout particulier, c'était son rival l'assesseur de la chambre. Malgré le peu d'exactitude avec laquelle celui-ci suivait le régime prescrit, il lui déclara que dans trois ou quatre semaines sa guérison serait complette, et qu'il n'y aurait plus d'obstacle à son mariage avec Ottilia. M. de Stolzenbeck enchanté embrassa son rival, et sans se douter combien il le tourmentait, il lui vanta les charmes de son épouse, le bonheur qu'il goûterait auprès d'elle.

Ce terme fatal était presque écoulé, lorsqu'un matin, suivant son habitude, il allait entrer sans se faire annoncer. Un domestique l'arrêta, et lui dit que son maître était en affaires, et que

d'ailleurs sa guérison était complette, qu'il le recevrait dans un autre moment. Théodore allait se retirer, lorsqu'il entendit une femme jeter de grands cris dans la chambre voisine, Qu'est ce que cela, demanda-t-il au valet? Cet homme fit une réponse évasive, mais voyant que le docteur voulait entrer, il lui barra le chemin. Qui est-ce qui appèle, s'écria Théodore? Monsieur a fait défendre sa porte, dit le domestique. Au secours! au secours! cria la voix de femme.

Théodore repoussa le domestique, et s'avança du côté de la porte qu'il trouva fermée. Les cris ayant redoublé, il frappa la porte avec tant de violence qu'il l'enfonça.

Une jeune et jolie fille qui se débattait avec ce libertin n'eut pas plutôt apperçu Théodore, qu'elle fit un dernier effort pour se débarrasser de

l'assesseur, se jeta à ses pieds, embrassa ses genoux, et lui dit d'une voix étouffée : sauvez-moi, Monsieur, délivrez-moi de cet homme infâme.

Vous êtes sauvée, dit Théodore, en jetant un regard terrible sur M. de Stolzenbeck qui resta tout confondu, mais n'en prit pas moins un ton élevé, et dit : comment monsieur le docteur a-t-il osé forcer ma porte ?

Il n'y a rien de caché pour un médecin, répondit ironiquement Théodore. — Mais je n'ai pas besoin de vous aujourd'hui : on a dû vous le dire dans l'antichambre.

— Jamais ma visite ici n'a été plus nécessaire, et vous-même m'en saurez gré. Hé quoi ! Monsieur, dans votre état, vous pouvez attenter à la pudeur d'une femme ! . . . . Ce n'est pas une étourderie, c'est un crime. — Monsieur le docteur, que prétendez-vous

dire? Vous êtes mon médecin, je vous paye, et voilà tout. Je vous souhaite le bon jour; mademoiselle restera ici.

L'infortunée serra plus fortement Théodore, et implora sa protection. Mademoiselle ne restera pas ici, s'écria ce dernier, il est clair qu'on lui fait violence.

Violence! répondit l'assesseur en ricanant, ah! mon cher docteur, vous ne connaissez pas les femmes; mais pour calmer vos scrupules, demandez à cette innocente si on ne me l'a pas envoyée d'un certain lieu, et si je n'ai pas payé d'elle un prix raisonnable?

Théodore tout interdit considéra cette jeune fille qui s'écria avec énergie: c'est une affreuse imposture, je ne suis dans cette ville que depuis peu de jours, j'ignore dans quelle maison

on m'a conduite. La noblesse de son maintien, l'innocence qu'on lisait dans ses regards confirmaient son serment, et Théodore ne balança pas à la croire.

Soyez tranquille, Mademoiselle, dit-il d'un ton résolu, on ne vous fera aucune insulte. Donnez-moi le bras, et il la saisit pour l'emmener.

Je vais appeler mes gens, dit l'assesseur outré de colère ; j'en suis bien fâché, monsieur le chevalier errant, mais vous ne m'enlèverez point mon infante. Allons, Jacob ! Frantz !

Théodore, voyant que l'affaire allait devenir sérieuse, quitta les bras de la demoiselle. Stolzenbeck crut lui avoir imposé, et cessa de crier ; mais Théodore avait remarqué une paire de pistolets accrochés près du lit ; il y sauta, en prit un, l'arma, et dit

froidement à son rival : point de paroles inutiles, je vous jure ma parole d'honneur que je brûle la cervelle au premier qui se présentera sur mon passage.

M. de Stolzenbeck resta tout stupéfait ; Théodore emmena la jeune fille que sa frayeur empêchait presque de marcher ; il la soutenait de son bras gauche, tandis que de la main droite, il présentait le pistolet. Personne ne gêna sa retraite. Au bas de l'escalier, il se défit du pistolet.

Mademoiselle, dit-il, vous êtes maintenant en sûreté ; voilà un échantillon du danger que l'on court dans les grandes villes : évitez désormais un pareil malheur, adieu.

Hélas ! s'écria l'inconnue, que vais-je devenir ? où aller ? — Est-ce que vous n'avez pas d'asyle ? — Aucun, si ce n'est la maison infâme où ce

scélérat a conçu de moi une idée si abominable. Plutôt que d'y retourner, je me précipiterais dans la rivière. — Mon dieu ! vous n'avez donc point de parents, point de connaissances ?

— Je suis une pauvre orpheline, étrangère dans ce pays ; je suis venue ici pour la première fois, il y a quelques semaines. Je cherchais un homme qui n'existe plus, ou qui n'a jamais existé. J'étais assise, toute en larmes, sur un banc dans l'allée près la porte de la ville, lorsque je vis venir une femme âgée qui me fit des questions, et m'offrit de l'argent et un asyle si je voulais travailler. Je crus que cette femme était un ange envoyé du ciel à mon secours : elle me recueillit dans sa maison, me donna de l'occupation, me montra l'hospitalité la plus touchante, et imagina une ruse infernale pour m'en-

voyer ce matin chez ce misérable, des attentats duquel vous m'avez sauvée. Il me paraît clair à présent que cette femme était d'intelligence avec lui : je ne retournera point chez elle, plutôt la mort.

Le ciel vous en préserve, dit Théodore, il faut que je viène à votre secours..... mais comment ? — Homme généreux ! je sais coudre, blanchir, écrire et compter ; je m'entends à conduire un ménage ; je puis élever des enfants, et même être dame de compagnie ; je sais le français, un peu de géographie et d'histoire. Ayez pitié de moi, je servirai pour avoir un morceau de pain.

Les pleurs de cette jolie fille excitaient la pitié de notre jeune médecin, en même temps que les preuves de l'éducation qu'elle avait reçue lui inspiraient de l'intérêt.

Suivez-moi, dit-il, en lui présentant de nouveau son bras. Je suis célibataire, et je ne suis pas riche. Je ne sais pas au juste ce que je peux faire pour vous, mais Dieu nous aidera. La jeune fille se mit sous sa protection avec une joie enfantine, et ils continuèrent de marcher en silence. Théodore rêvait aux moyens de la tirer d'embarras : il fut tiré de ses idées par les éclats de rire d'un passant : c'était le directeur de la banque Klumm, lequel voyant Théodore avec une jeune fille éplorée, soupçonna plutôt le mal que le bien, et rentré chez lui, n'eut rien de plus pressé que de faire part à sa fille de la singulière rencontre qu'il venait de faire. Il ne tarit pas sur les éloges de la beauté de la demoiselle, de ses yeux mouillés de larmes, et exagéra la surprise de Théodore en apper-

cevant le père d'Ottilia. Tu me croiras enfin, continua-t-il, tu as donné ton amour à un homme indigne de toi.

Ottilia prit la défense de Théodore avec feu, et dit qu'il n'y avait sans doute rien que de très-innocent dans cette aventure; mais au fond elle n'était pas tranquille, et son père vit bien qu'il était parvenu à la rendre jalouse. Klumm riait tout bas de son dépit.

Mademoiselle Klumm passa une heure dans un abattement voisin du désespoir. Elle balançait cependant entre ses soupçons et sa confiance en Théodore. Ensuite elle réfléchit que son amant avait été peut-être inculpé injustement, que c'était une fraude pieuse par laquelle son père avait cherché à la surprendre.

Le domestique, qui lui apportait

à déjeûner, était le même qui avait coutume d'accompagner son maître au-dehors. Jamais Ottilia n'avait de conversation avec lui, mais il n'y a point de passion plus portée que la jalousie à oublier les bienséances. Elle s'adressa au laquais avec une agitation qu'elle croyait bien cacher, mais qui ne pouvait échapper aux yeux de l'observateur le plus vulgaire, et lui dit : N'êtes-vous pas sorti ce matin avec mon père ? — Oui, Mademoiselle, répondit le domestique, et la conversation s'arrêta là. — Comment se fait-il donc, reprit Ottilia après quelque intervalle, que mon père soit sorti à pied par un si mauvais temps ? — Il ne pleuvait pas, Mademoiselle, il ne faisait que du vent. — Il me semble qu'il faisait un orage. Je parie que vous n'avez rencontré dans les rues per-

sonne de ceux qui vont ordinairement en voiture. — Pardonnez-moi, Mademoiselle. — Qui donc, par exemple ?

Le domestique nomma plusieurs personnes, mais il ne prononça point le nom qu'Ottilia attendait en tremblant ; cela lui donna quelque espérance ; elle visa plus directement au but. Je croyais, dit-elle, que mon père m'avait dit qu'il avait aussi rencontré mon médecin. — Justement, Mademoiselle. — C'est sans doute qu'il allait chez un malade. — Je l'ignore. — Ah! c'est vrai, j'y pense maintenant, mon père m'a dit qu'il conduisait une personne malade. — Je ne sais pas. — Il était donc seul ? — Pardonnez-moi, Madomoiselle, il donnait le bras à une demoiselle qui paraissait étrangère, et qui n'avait pas l'air du tout malade.

Ottilia pâlit. Une étrangère répéta-t-elle? — Je ne me souviens pas, répondit le valet, de l'avoir vue dans cette ville : au surplus elle est extrêmement jolie. — Je ne vous demandais pas cela, dit en colère mademoiselle Klumm ; cependant, ajouta-t-elle après quelque intervalle, je serais curieuse de savoir quelle est cette étrangère. — Cela n'est pas difficile, M. le docteur la conduisait chez lui. — Oh! Frédéric, fais-moi un plaisir, je serai reconnaissante.

Le domestique promit ce qu'elle voulut, mais n'osa faire aucune démarche, ses instructions lui prescrivaient formellement de ne recevoir aucune espèce de commission de sa jeune maîtresse. Il crut devoir faire part de son embarras au directeur de la banque qui saisit avec joie ce moyen d'attiser la jalousie d'Ottilia, sans

paraître s'en mêler. Frédéric, lui dit-il, viens ce soir dans ma chambre, je te prescrirai quelle réponse tu devras faire à ma fille. Klumm préférait faire prendre les informations par son vieux Tobie. Il se proposait de fabriquer un roman dont, à défaut de meilleure étoffe, son imagination lui fournirait les principaux matériaux.

CHAPITRE XV.

L'heure de Florio est arrivée.

Lorsque Théodore entrait dans la maison avec sa jolie protégée, Florio l'apperçut du haut de l'escalier, ouvrit de grands yeux, et dit : Comment diable ! Esculape t'a donc envoyé une Hébé ?

L'inconnue ne pouvait devenir plus rouge qu'elle ne l'était déjà, mais elle leva sur Florio des yeux languissants, et le punit sans le savoir de la légéreté de ses conjectures. Rentre, mon ami, dit Théodore. De tout mon cœur, répondit Florio avec une curiosité et un trouble qu'il n'avait pas sentis depuis plusieurs années. Tous trois entrèrent dans la chambre

de Théodore. Celui-ci invita l'étranger à se placer sur un canapé, et à se remettre de son effroi, ensuite il fit signe à Florio de le suivre dans un cabinet voisin. Florio hésitait entre le regret de quitter cette jolie personne, et la curiosité de savoir qui elle était. Théodore le prit par le bras, et l'entraîna avec lui.

Mon ami, dit Théodore, il faut respecter cette jeune personne, c'est une infortunée.

Raillerie à part, répartit Florio, qui est-elle ? Comment l'as-tu rencontrée ? Quels projets as-tu sur elle ?

Théodore ne pouvait répondre disertement à la première, ni à la dernière de ces trois questions. Il raconta la scène qui s'était passée chez l'assesseur de la chambre. Florio l'interrompit souvent par ses imprécations contre ce libertin.

Ne nous occupons pas de lui, reprit Théodore, ce misérable est assez puni par la honte de n'avoir pu venir à bout de son entreprise ; délibérons plutôt sur ce que nous avons à faire.

Il ne faut pas tant de délibérations, dit Florio, tu es médecin, moi musicien ; la providence nous envoye, à toi une malade, à moi une écolière : mais trève de plaisanterie, cette demoiselle pourra nous être fort utile pour tenir notre ménage.

Théodore n'approuva pas ce dessein ; par exemple, où la logerons-nous ? — Eh ! parbleu ! ici ; je lui donne ma chambre, et je couche dans la tienne. — Tout cela ne se peut pas ; elle ne pourrait passer une seule nuit dans notre logement. Ce n'est pas assez de l'avoir tirée d'un grand danger, il faut ménager aussi son honneur, non moins précieux aux

regards du monde que l'innocence elle-même.

Après de longues discussions, Théodore proposa de loger l'inconnue chez une veuve qui demeurait un étage au-dessus, et tenait une petite école de filles. Elle passait pour une femme très-honnête; Théodore voulait lui confier sa protégée, et payer sa dépense jusqu'à ce qu'on eût trouvé à la placer d'une manière honorable.

Florio approuva ce plan, il fut aussitôt mis à exécution. Pendant que Théodore était à conférer avec la veuve, il alla auprès de l'étrangère, et éprouva, pour la première fois de sa vie, qu'il était tout confondu, qu'il ne disait que des choses inutiles, et rien de ce qu'il avait voulu exprimer. Que n'ai-je été à la place de Théodore, dit Florio dans la suite de la

conversation ? j'aurais traité ce coquin d'assesseur comme il le méritait.

Dans ce moment arriva un domestique dont Florio ne connaissait pas la livrée ; il remit un billet pour Théodore, et dit que son maître demandait sur-le-champ réponse. Comme en l'absence de Théodore, des malades l'envoyaient souvent chercher, il avait été convenu, entre lui et son ami, que Florio ouvrirait toutes ses lettres, et qu'en cas d'urgence, il l'enverrait chercher. Florio, croyant qu'il s'agissait d'une affaire de son état, ouvrit le billet, et trouva que c'était un cartel de M. de Stolzenbeck. Fort bien, dit-il au domestique, dites à votre maître qu'on sera exact au rendez-vous.

La présence de la belle inconnue irrita encore son courage, et il prit la ferme résolution de se trouver, au

lieu de son ami, sur le champ de bataille. Il espérait, par ce petit service, se mettre dans les bonnes grâces de l'inconnue.

Théodore revint avec une réponse favorable de la veuve. Florio en fut joyeux, et demanda à l'étrangère quel était son nom. Elle rougit. Je m'appèle Emma, dit-elle ensuite toute confuse. Emma! répéta Florio avec allégresse, car ce nom lui paraissait très-favorable à la musique.

Mais vous avez un nom de famille, dit Théodore? Emma parut fort embarrassée : je n'ai point connu mon père, répondit-elle, mon grand-père s'appellait Thomasius. Miséricorde! dit Florio en lui-même, peut-on donner à une telle beauté le nom de Thomasius? Cependant il se réconcilia avec ce nom, et l'entretien fut interrompu par l'arrivée de la veuve

Madame Salfeld, c'était son nom, reçut sa nouvelle pensionnaire avec la tendresse d'une mère, mais elle témoigna ses regrets de ce que la petitesse de son logement ne permettait pas de lui donner d'autre chambre qu'une petite mansarde à laquelle on montait par un escalier assez semblable à une échelle. Emma en fut cependant enchantée ; Théodore en fut satisfait ; Florio seul fut mécontent, et dit que madame Salfeld pouvait bien la loger dans sa propre chambre. Il avait depuis quelque temps économisé une petite somme, il crut ne pouvoir l'employer plus à propos que dans cette occasion. Il tira la veuve à part, lui remit la bourse, et la pria de procurer à cette jolie étrangère toutes les commodités qui dépendraient d'elle. Madame Salfeld fit quelque résistance, mais il la força d'accepter.

Pendant toute la nuit, il rêva au cartel de l'assesseur, et s'applaudit d'avoir décacheté le billet. Mais cependant, dit-il en y réfléchissant, qui est-ce donc qui connaît cette fille ? qui sait si elle n'est pas de la classe ordinaire des servantes ?

Florio effaça de son esprit cette sinistre pensée ; bientôt il songea que l'heure du rendez-vous s'approchait, il prit son épée, et se rendit au petit bois que l'assesseur avait fixé comme champ de bataille. Il apperçut de loin son ennemi, et redoubla le pas. Me voici, s'écria-t-il avec une voix de basse taille ; je pense que nous serons bien ici. A ces mots il ôta sa redingotte, déboutonna sa veste, et se mit en garde.

Qu'est-ce que cela signifie, demanda Stolzenbeck étonné ?

Me voici prêt, répondit Florio, à

venger l'amitié et l'amour. — Mais avec qui prétendez-vous vous battre? — Vous avez envoyé un cartel à mon ami, il a des affaires ; comme nous n'avons qu'un cœur, et qu'une âme, peu importe qui de nous deux sera tué. Votre ami, répondit Stolzenbeck d'un air railleur, a oublié que j'ai dérogé à ma qualité, en appelant sur le pré un petit médecin bourgeois ; si vous croyez que je veuille aussi tirer l'épée contre un musicien, vous vous êtes trompé.

— Hé bien, Monsieur, si vous ne vous mettez pas en garde, je battrai la mesure sur votre dos avec le plat de mon épée.

Florio était homme à le faire comme il le disait ; mais l'assesseur n'avait pas dessein de se battre, ni contre Théodore, ni contre son substitut ; il avait placé derrière un buisson deux

valets robustes armés de bâtons, lesquels, sous le charitable prétexte de séparer les combattants, devaient assommer Théodore. Stolzenbeck crut que c'était le moment de faire agir son armée de réserve : il donna le signal convenu, et feignit de se préparer au combat. Les valets sortirent de leur retraite, pas assez promptement, il est vrai, pour empêcher leur maître de recevoir un coup d'épée qui lui fit tomber la sienne des mains, mais pas assez tard non plus pour le laisser sans vengeance. En effet ils tombèrent sur le pauvre Florio. Un coup de bâton asséné sur son bras droit le désarma; alors ils firent pleuvoir les coups sur sa tête et sur son dos, le laissèrent pour mort, pansèrent les blessures de leur maître, et l'emmenèrent chez lui.

CHAPITRE XVI.

Histoire d'Emma.

FLORIO resta plusieurs heures sans revenir à lui, et serait peut-être mort faute de secours, si une petite pluie ne l'eût rafraîchi. Il se releva, n'eut pas la force de remettre son habit; mais il le prit sur ses épaules, et retourna à la maison. Beaucoup de gens croiront qu'il était d'assez mauvaise humeur : cependant il éprouvait une joie secrète. Il se souvenait qu'il avait porté au scélérat de Stolzenbeck, un coup d'épée qui le tiendrait au lit pendant un bon mois, et ferait en conséquence différer son mariage avec la maîtresse de son ami. S'il avait été bâtonné, c'était pour l'amour d'Em-

ma ; et s'il n'avait pas reçu au bras droit une blessure qui l'empêcherait de long-temps de tenir un archet, ou de jouer du *piano*, il aurait regardé, somme totale, cette aventure comme très-heureuse.

Il se fit traiter par son ami ; mais il ne jugea pas à propos de l'informer de la vérité de cette aventure ; et Théodore l'eût ignorée, si l'assesseur ne se fût vanté dans le monde de son bel exploit. Il voulut en témoigner sa gratitude à Florio, qui lui dit en souriant : Mon ami, ne prends pas en mauvaise part ce que je vais te dire ; ce n'est pas seulement pour toi que je me suis battu ; le démon de la jalousie m'a dirigé. Je dois t'avouer qu'Emma a fait sur moi la même impression que lorsque j'ai entendu, pour la première fois, l'*Iphigénie de Gluck*. Il faut que je fasse avec

elle une plus ample connaissance, pour me délivrer du sentiment indéfinissable qu'elle a excité en moi; ou. . . . . — Ou pour lui faire quitter le nom de Thomasius, interrompit Théodore en souriant. — Tu te trompes, poursuivit Florio; qui te parle d'épouser ? Je parie qu'en la voyant de près quelques semaines, je reviendrai à mes premières idées sur les femmes.

Il offrait de parier, mais il ne disait pas qu'il était à-peu-près sûr de perdre; et en effet il aurait perdu. Pour s'en convaincre le plus tôt possible, il ne laissa pas le second soir, de repos à Théodore, qu'il ne l'eût conduit dans la petite chambre où Emma travaillait toute seule à un ouvrage que madame Salfeld lui avait donné. Elle reçut son protecteur avec beaucoup d'amitié; mais ses

yeux portaient des traces de larmes, et, à cette vue, le pauvre Florio éprouva un serrement de cœur. Théodore s'en apperçut aussi, et lui demanda avec bonté si elle était mécontente de sa situation, ou s'il lui manquait quelque chose.

Non certes, répondit-elle, et ses pleurs recommencèrent à couler; je suis satisfaite; Dieu a eu pitié de moi; il m'a envoyé un de ses Anges; déjà mille fois je l en ai remercié à genoux. Pardonnez-moi s'il m'en coûte plus pour épancher mes sentiments devant les hommes que devant Dieu; pardonnez-moi si vous me trouvez plus émue que votre générosité ne semblerait le comporter. Vous sentez bien que, malgré le malheur auquel vous m'avez soustraite, je ne suis qu'une pauvre orpheline sans ressources. Abandonnée dans le monde,

sans parents, sans connaissances, faut-il que je doive ma vie à la bienfaisance d'un jeune homme? (Elle rougit en prononçant ces mots). Oh! procurez-moi une condition; si petite, si misérable que soit la place, j'aime mieux être une pauvre servante que d'abuser de vos bienfaits; mon honheur est le seul bien qui me reste dans le monde.

Théodore comprit ce qu'elle voulait dire, et s'efforça de la rassurer par la promesse qu'il ferait tout son possible pour lui procurer une place. Mais, ajouta-t-il, pour y parvenir avec plus de succès, veuillez me dire qui vous êtes, et quelles aventures vous ont réduite à cet état?

« Très-volontiers, répondit Emma; mon histoire est courte et fort sim-

ple. A trente milles d'ici (1) est un petit village où je suis née, et où j'ai été élevée. Ma mère était la fille du pasteur; elle mourut en me donnant le jour. Jamais je n'ai connu mon père. Hélas! tout me porte à croire que ce n'était pas un honnête homme; car toutes les fois que je faisais sur lui des questions à mon grand-père, il me regardait d'un air triste, et ne me répondait rien; enfin, quand je fus plus grande, il me dit un jour: Ton père n'était pas digne de ta mère; et si tu m'aimes, ne me parle plus de lui.

» Il n'est pas possible d'aimer quelqu'un comme j'aimais mon bon papa; je ne lui fis plus de ces questions; il en est résulté que je n'ai jamais su si

(1) Trente milles d'Allemagne, d'environ une lieue et demie chacun.

mon père vivait encore; vraisemblablement des querelles de famille auront brouillé mes parents; car, puisque je porte aussi le nom de Thomasius, mon père devait être un proche parent de ma mère. »

Théodore sourit de cette ingénuité; mais Florio, qui autrefois en aurait encore ri davantage, ne soupçonna aucun mal; car tout ce qui sortait des lèvres de cette jolie fille, lui paraissait aussi vrai que l'évangile. Emma continua :

« Je n'oublierai jamais les soins et la tendresse qu'eut pour moi mon bon papa. Malgré son âge avancé, il m'instruisit, avec une patience incroyable, dans toutes les sciences qu'il possédait lui-même; malgré son extrême faiblesse, il m'accompagnait dans toutes mes promenades; il m'apprenait à connaître la nature, à en admi-

rer le Créateur, à craindre Dieu. Il partageait même volontiers mes jeux enfantins, et quelquefois je parvenais à dissiper ses noirs soucis par mon innocente gaîté.

» Il y a deux ans, vers l'automne, il se sentit très-affaibli. Un jour il écrivit, je crois, cinq ou six lettres; et après les avoir envoyées à la poste, il passa dans sa chambre une heure à faire des prières. Au bout de quelques semaines, toutes ces lettres lui furent renvoyées l'une après l'autre; lorsque la dernière arriva, il témoigna une vive affliction. J'en fus émue, j'osai lui demander quelle en était la cause. Il me regarda sans pouvoir d'abord dire un mot; enfin il se recueillit, et me dit d'une voix entrecoupée : Je suis charmé, mon enfant, que tu me fasses cette question, car un jour viendra où il faudra que je te

révèle ce mystère ; il vaut mieux que ce soit à présent que j'en ai la force. Ce qui me cause tant de chagrins, c'est l'incertitude de ce que tu deviendras après moi.

» Je tressaillis, car jamais encore il ne m'était venu à l'idée que mon bon papa pût mourir. Je me jetai à son cou, et l'inondai de larmes amères. Il crut que je pleurais sur ma propre infortune, hélas ! en ce moment, je ne pensais qu'à lui. Rassure-toi, me dit-il ; Dieu n'abandonne pas l'innocence. Je sens que je m'approche de la fin de ma carrière ; c'est pour cela que je te chercherai un asyle où tu puisses te retirer après ma mort ; mais depuis plus de quarante ans que j'habite ce village isolé, je ne connais personne : tous mes parents sont morts. Il y a quelque temps que je feulletai mon *memorandum* où sont

inscrits les noms de tous mes anciens camarades d'université. J'en ai remarqué plusieurs qui doivent jouir d'une grande fortune, avec qui je me suis lié dans mon enfance par une promesse réciproque de fidélité jusqu'à la mort. Je leur ai écrit à tous, espérant que quelqu'un d'eux voudrait te servir de père. Hélas! ils sont morts. Dieu m'a réservé tout seul pour souffrir; je n'en murmure point; que son saint nom soit loué. Tu sais, ma fille, que mes revenus sont médiocres; il m'est impossible de faire des économies; aussi suis-je cruellement poursuivi par cette pensée: que deviendra-t-elle quand j'aurai fermé les yeux?

» Je le suppliai, en l'embrassant tendrement, de ne jamais me parler d'un sujet aussi triste. Je cherchai à le récompenser de sa sollicitude, en

redoublant de tendresse. J'aime à me flatter de l'idée que j'ai peut-être prolongé sa carrière de quelques mois. Mais enfin la nature usa de ses droits sur ce vieillard plus qu'octogénaire ; il ne quitta plus son lit, et sentit que sa dernière heure approchait. La veille de sa mort, il se fit apporter une écritoire, traça quelques lignes d'une main tremblante, me pria de cacheter la lettre devant lui, y mit l'adresse, et m'ordonna de la garder soigneusement, ainsi que mon acte de baptême qu'il me donna.

« J'espérais que cette crise se terminerait heureusement. Vain espoir ! Le dernier matin qu'il vécut, il m'appela auprès de son lit, et me dit, en articulant à peine, ces mots : Tu trouveras dans mon pupitre un rouleau de ducats. Cet argent t'appartient ;

prends-le dès que je ne serai plus, et retiens une place à la diligence pour la ville qui est indiquée sur l'adresse de la lettre que je t'ai donnée ; tu chercheras l'homme à qui je l'ai écrite ; Dieu touchera son cœur et aura pitié de toi.

» Il parut lui en coûter beaucoup pour me donner ce conseil ; je crois aussi qu'il voulut me déclarer quelque chose ; mais la parole lui manqua. Une heure après il m'appela par mon nom ; je m'approchai. Il demanda ma main et la serra dans les siennes qui étaient déjà froides. Promets-moi, me dit-il, de rester fidèle à la vertu, quand même il plairait à Dieu de te soumettre aux plus dures épreuves. Je ne pouvais parler ; ma main levée vers le ciel exprima seule mon serment. Il me donna sa bénédiction, et

la mort le surprit, adressant encore à Dieu des prières pour moi. »

Ici Emma fut interrompue par ses larmes. Théodore en versa aussi. Florio, qui ne pleurait jamais, éprouva une émotion qui lui était inconnue. Enfin Emma reprit courage, et continua en ces termes :

« Je suivis ponctuellement les ordres du défunt. Je partis par la diligence sous la protection d'un vieux et respectable conducteur ; arrivée dans cette ville, je m'informai du marchand Schneider, à qui mon papa avait adressé sa dernière lettre ; mais dans toute la ville, il n'y avait pas un homme de ce nom, et personne ne se souvint d'y avoir connu un marchand qui s'appelât ainsi. Je retournai, la mort dans le cœur, à mon auberge ; je me fis annoncer dans

toutes les gazettes pour offrir mes services : ce fut inutilement. Personne ne voulut prendre chez soi une étrangère qui n'avait pas de recommandation à présenter.

Pas de recommandation, interrompit Florio ! en faut-il d'autre qu'une pareille figure ? Il allait continuer ; mais Théodore lui lança un coup-d'œil et il se tut.

« J'avais presque épuisé mon argent, poursuivit Emma ; déjà ma confiance en Dieu s'ébranlait ; je ne le priais plus que de me sauver du désespoir. Vous savez, Messieurs, que ce fut dans cette situation que je fis la rencontre d'une vieille femme. Elle fut la première qui me dit avoir une idée confuse d'un marchand nommé Schneider ; elle me donna l'espérance de le découvrir. Hier

matin, elle entra dans ma chambre d'un air de triomphe, et m'annonça que j'étais au moment de trouver l'homme que je cherchais. A la vérité, il demeurait dans une autre ville à quelques milles de distance ; mais elle me dit que son fils était ici ; qu'il n'y avait pas de moment à perdre pour prendre auprès de lui des informations plus positives ; qu'elle avait découvert sa demeure, et se ferait un plaisir de m'y conduire.

« Vous pensez si j'hésitai à la suivre ! mon cœur palpitait en entrant chez ce libertin, dont j'ignore le nom. Ma conductrice dit dans l'antichambre quelque chose à l'oreille d'un domestique. La porte s'ouvrit ; je cherchai à me rassurer, pris la lettre dans ma main, et implorai les mânes de mon père. Hélas ! l'illusion

fut bientôt détruite ; la porte se referma, et ce malhonnête homme ne me laissa pas un instant de doute sur ses coupables intentions ; mes cris vous ont averti, M. Théodore, et vous fûtes mon libérateur.

CHAPITRE XVII.

L'Écolière dangereuse.

Un long silence suivit le récit d'Emma. Elle continua de travailler. Florio avait les yeux constamment fixés sur elle. Théodore repassait dans sa tête mille projets pour donner une existence honorable à cette aimable personne. Avez-vous ouvert la lettre de votre grand-père, dit-il enfin ? — Non, Monsieur. — Est-ce que vous ne voulez pas l'ouvrir ? — Je ne sais pas si cela serait bien. — Il me semble que le contenu de la lettre pourrait vous donner des indications utiles sur celui à qui elle est adressée.

Emma tira la lettre de son sein. Vous méritez toute ma confiance,

dit-elle à Théodore ; lisez-la. Il ouvrit la lettre et y lut ces mots :

« Celle qui vous remettra cette » lettre, est l'unique enfant de la » fille unique que j'ai perdue. Je ne » puis vous en dire davantage, et » toutes mes paroles seraient superflues, si en ce moment votre cœur » ne vous dit rien pour elle. Ayez » pitié de cette innocente délaissée, » et accomplissez les vœux d'un » mourant.

Ernest THOMASIUS,
« Pasteur de Seligheim. »

Ce billet n'apprenait rien ; l'acte de baptême ne donnait pas d'autre explication, si ce n'est le jour précis de la naissance d'Emma ; le nom du père n'y était pas énoncé.

Au surplus, qu'importe, dit Théodore ? que trouveriez-vous dans ce

marchand Schneider ? un parent ? un ami ? Vous avez l'un et l'autre en moi. Peut-être est-il plus riche ; mais je le défierais d'avoir plus de bonne volonté ; soyez tranquille ; regardez-moi comme un frère.

Et moi aussi, dit Florio, tout pensif. Il était fort tard lorsqu'ils se retirèrent d'auprès d'Emma. Les deux amis restèrent long-temps sans pouvoir s'endormir. Théodore lutinait l'amoureux Florio, qui ne répondait que par monosyllabes et avec distraction. Florio dit qu'il s'intéresserait en faveur d'Emma auprès de ses plus riches écolières ; mais quoique partout où il se trouvait il ne cessât de penser à Emma, il n'osait jamais prononcer son nom. Il rougissait, balbutiait, et ne pouvait achever ; il cherchait d'ailleurs à se per-

suader que la maison ne convenait pas à Emma.

Le fait est qu'il lui répugnait de la laisser éloigner de lui, pour habiter une maison où elle serait avec des étrangers, où il ne pourrait lui parler que de loin en loin, et jamais tête à tête. Quelquefois il se disait à lui-même : Pourquoi ne l'épouses-tu pas? Cependant sa répugnance contre le mariage était encore trop forte, et il avait présentes à son souvenir toutes les plaisanteries qu'il faisait jadis contre l'hyménée. Mécontent de lui-même, comme tous ceux qui combattent avec leurs propres sentiments, il devint bourru, négligea ses affaires, et resta même plusieurs jours sans toucher à son piano. Ce n'était que lorsque Théodore se plaignait de n'avoir pu réussir encore dans ses démarches en faveur d'Emma, qu'il

retrouvait sa gaîté ; et les soirs, lorsqu'avec son ami il passait une heure auprès d'elle, il goûtait une joie pure dont les libertins ne se font pas d'idée.

Souvent il arrivait que Théodore était tout d'un coup appelé chez un malade ; Florio se trouvait alors seul avec Emma. D'abord ces tête-à-tête furent pour lui très-doux et en même temps fort pénibles, car il ne pouvait prononcer un mot ; mais Emma, qui ne se doutait point de ses sentiments, lui faisait d'innocentes agaceries, et il recouvrait la parole. Il était au surplus si réservé et si sage, que lui-même était étonné de sa conduite.

Un soir qu'Emma était plus triste que de coutume, et que Théodore était absent, Florio lui proposa de monter son *piano* dans sa chambre.

Elle y consentit, et dès-lors de nouveaux sentiments de plaisir s'élevèrent dans son cœur. Emma n'avait jamais entendu dans son petit village d'autre musique que le plain-chant du maître d'école pendant l'office; elle éprouva des sensations qui lui étaient inconnues. Les charmes de l'harmonie lui firent la plus douce impression. Florio, plein d'enthousiasme, joua devant elle avec plus de perfection qu'il ne l'eût fait devant la cour d'un prince.

Emma, sans le savoir, conçut de l'attachement pour ce jeune artiste, qui savait produire tant de merveilles, dont l'exécution savante portait dans son âme un trouble indéfinissable.

Depuis long-temps elle attendait avec impatience l'heure à laquelle les deux amis avaient coutume de mon-

ter dans sa chambre. Elle n'était plus aussi inquiète qu'autrefois, en voyant partir Théodore ; car Florio ne faisait jamais de musique en sa présence, quoique son ami l'en priât.

On eût dit qu'il réservait toute entière pour Emma la puissance de son art, que la présence d'un autre témoin l'importunait.

Combien on doit être heureux, dit un jour Emma, après avoir écouté avec ravissement une tendre sonate! combien on doit être heureux de pouvoir tirer ainsi d'un instrument inanimé des sons correspondants à ce qui se passe dans les âmes, d'adoucir la douleur par des tons plaintifs, et de porter dans le cœur de salutaires consolations!

Il ne tient qu'à vous, répondit avec empressement Florio, de vous procurer un bonheur dont vous vous

faites une si juste idée ; j'aurai le plus grand plaisir à vous servir de maître.

Emma rougit de ce qu'il avait deviné son désir secret ; mais l'affectation lui était étrangère : Florio ayant répété sa proposition avec instances, elle l'accepta. Aucun d'eux ne pensait aux dangers de ces leçons.

Emma se livra avec ardeur à la musique, comme si, pour y exceller, c'eût été l'affaire de peu de jours.

Il est toujours très-dangereux qu'un beau jeune homme soit l'instituteur d'une jeune fille ; mais le péril est encore plus grand, lorsque c'est la musique qui est l'objet de leurs études. Non seulement les charmes de la mélodie sont dans le cas d'attendrir des cœurs de marbre ; mais il est de petites familiarités qui excitent les sens, tandis que l'âme est doucement émue, et ne se tient pas sur ses

gardes. Emma et Florio en firent l'expérience dès la première leçon, lorsqu'il fut question d'apprendre à l'écolière à placer ses doigts sur les touches. Tout commençant s'y prend d'ordinaire avec maladresse, il faut que le maître place lui-même les doigts, et en dirige les mouvements. A tout instant, Florio était obligé d'interrompre sa jolie élève, de lui saisir la main qu'il oubliait même de quitter pendant ses démonstrations verbales.

Le contact des doigts et des mains manque rarement de produire son effet sur les cœurs, surtout lorsque l'œil est animé, lorsque la bouche est toujours prête à articuler les paroles les plus tendres. Le pauvre Florio s'enivrait d'amour..... et Emma, quoique les premiers jours elle ne comprît rien à ce langage muet, finit

par l'entendre à merveille. Florio eût vu clairement qu'il était payé de retour, s'il n'eût pas été amoureux et par conséquent aveugle.

A son grand regret, Emma fit des progrès rapides, et sut bientôt placer ses doigts d'elle-même, et si bien qu'elle n'avait plus besoin de son secours. Chaque jour, au contraire, Florio se sentait plus hardi; il était, pour ainsi dire, collé auprès d'elle. Sous prétexte de lire pardessus son épaule, il plaçait sa chaise si près, que son menton touchait quelquefois un cou blanc comme la neige, que ses joues recontraient les siennes et touchaient ses cheveux. Un jour, touché par cette voluptueuse attitude, il osa lui donner un baiser; son dessein avait été, il est vrai, de ne faire qu'effleurer avec la légéreté du zéphir les roses de son teint; mais il est diffi-

cile, en pareil cas, de garder une juste mesure : ses lèvres s'arrêtèrent un peu plus long-temps, et il ne fut plus possible à Emma de paraître ignorer ses desseins. Elle se retourna, puis le considéra avec un mêlange de colère et de chagrin. Florio ne put supporter ce regard ; il baissa les yeux, et n'osa pour cette fois faire une déclaration plus étendue.

Le triple airain avec lequel Florio avait cuirassé son cœur contre les femmes s'affaiblissait de jour en jour. Il fut enfin percé de part en part, lorsqu'Emma chanta par hasard cette ariette : *Que l'amour est chose jolie!* Florio, ou plutôt le malin Cupidon, avait glissé cet air parmi les morceaux sur lesquels la charmante écolière s'exerçait : elle le chanta avec tant d'expression, qu'il était

impossible de méconnaître la vérité des paroles.

Bravo ! dit Florio tout agité lorsqu'elle eut fini, il ne vous manque que de rendre avec plus d'expression certains passages ; d'ailleurs il faut prononcer avec plus de langueur ce mot *amour*, il ne fera que plus d'effet. Répétez encore cet air, je vous prie. Emma obéit ; elle suivit si bien la leçon de Florio, qu'il se leva brusquement, et dit, d'une manière fort originale : En vérité, je ne sais pas pourquoi je ne vous ai pas déjà dit depuis long-temps que je vous aime.

Emma rougit, devint toute tremblante, attacha une fleur, chercha une aiguille par terre, et fit tout ce qu'elle put pour éviter de faire une réponse. Vous ne me dites rien, s'écria Florio après un long silence.

Emma fondit en larmes. Je ne suis, répliqua-t-elle, qu'une pauvre fille. Que dois-je, que puis-je vous répondre ?

Un instant après elle sortit, et se rendit chez madame Salfeld, pour lui demander du fil, car elle ne put trouver de meilleur prétexte. Florio resta interdit au milieu de la chambre, frappa du pied, et s'écria : C'en est fait, je ne t'aimerai plus. Il descendit dans la rue pour se distraire, et noyer son souci dans quelques verres de vin.

CHAPITRE XVIII.

L'Incendie.

Le pauvre Florio ne put trouver cette fois dans Bacchus un protecteur contre Cupidon.

Il dit à Théodore, lorsqu'il fut rentré : Il m'est arrivé un grand malheur, on m'aime tout de bon.

Hé bien ! épouse, répondit en souriant Théodore. — Tu as raison, répartit Florio, le meilleur moyen de se débarrasser de l'amour, c'est d'épouser l'objet qui l'inspire. Certainement dans quelques mois je serais tranquille ; mais ce calme est celui de la tombe.

— Fou que tu es ! si tu as fait un bon choix, dès que l'effervescence

des sens sera appaisée, le véritable amour commencera. Cet amour consiste dans une douce habitude, dans ce tendre sentiment qui fait qu'on ne peut plus se passer l'un de l'autre; que tous les plaisirs sont insipides si on en jouit seul; dans cette facilité à s'entendre, à se communiquer ses idées, presque sans parler; dans cette réflexion délicieuse : il existe un être pour qui je suis tout; mon âme est doublée.

As-tu bientôt fini, interrompit Florio en colère? Je pourrais bien répondre à toutes tes descriptions poétiques; mais en ce moment je n'y suis pas disposé. Il aurait pu dire : Je n'ai pas assez d'esprit pour cela. Mais, continua-t-il, je veux donner un exemple au monde, et prouver qu'on peut vivre sans femmes.

Mais veux-tu prouver aussi que

l'on peut être heureux sans elles, demanda Théodore? Sans répondre un mot, Florio se plaça à son secrétaire et écrivit une longue lettre à un ami de collége, à un noble très-riche qui depuis était devenu maréchal de la cour dans un État voisin.

« Vraisemblablement, mon cher » camarade, disait-il en conservant » le ton de leur ancienne familiarité, » parmi les objets que tu es chargé » de surveiller, se trouve aussi la » musique de ton souverain. Peux-tu » me procurer un emploi? Réponds-» moi vite; je ne serai pas difficile » sur les honoraires, car il faut que » je parte d'ici. »

Il reçut par le courrier suivant une réponse ainsi conçue :

« Son excellence a reçu en son » temps la lettre dont vous l'avez

» honorée, et en a été fort tou-
» chée..... »

Florio n'en voulut pas lire davantage, et jeta de fureur la lettre dans le feu. Le misérable, s'écria-t-il, je lui ai sauvé la vie au bain !

La démarche qu'il avait faite était bien inutile, car s'il voulait changer de ville, il n'avait qu'à voyager, donner partout des concerts, et il était sûr de se tirer d'affaire. Il ne manquait pas de confiance dans son mérite; mais ce qu'il n'avait pas, c'était une ferme volonté. Il n'avait écrit au maréchal de la Cour que pour se tromper lui-même; quand la réponse eût été favorable, il n'eût pas manqué de prétexte pour se dégager. La compassion de son excellence vint fort à propos pour lui.

Je n'ai plus besoin des hommes, dit-il, je ne veux plus m'adresser à

personne; je continuerai à la voir, à lui donner des leçons; le souvenir des serments que j'ai faits, me préservera d'une nouvelle folie.

Avec cette résolution héroïque dans la tête, mais non dans le cœur, il continua de faire des visites à Emma. La retenue qu'il éprouvait auprès d'elle lui semblait un grand triomphe. Cette fille, dit-il, n'avait d'autre but que de faire de moi une victime de sa coquetterie, mais il n'en sera rien. Elle sera bien habile si elle me fait dire un mot d'amour.

Emma ne désirait pas sans doute une nouvelle déclaration, mais elle fut piquée des procédés de Florio, parce qu'elle crut qu'il avait voulu se moquer d'elle. Tous deux s'observant avec soin, il régna entr'eux une espèce de froideur qu'ils cachaient sous les dehors de la poli-

tesse. Les leçons de musique commencèrent à devenir fatiguantes pour tous deux. On les abrégea insensiblement; on devint encore plus réservé; on se trompa de part et d'autre par une brouillerie enfantine.

Pauvre Emma, les traits de l'amour avaient aussi percé ton cœur sans expérience. Ce n'était plus l'incertitude de l'avenir qui causait ta douleur. Combien de fois ne pleurais-tu pas dans la solitude, et ne rougissais-tu pas de tes larmes, en songeant que ce n'était pas la mort de ton aïeul qui te les faisait couler !

Dans un de ces moments dangereux, où l'amour prenait leurs yeux pour ses fidèles interprètes, Florio ne put se contenir, et abjura tous ses serments. Il se jeta aux pieds d'Emma, la pressa dans ses bras, et la couvrit de baisers. Elle voulut se dégager,

prendre la fuite, les forces lui manquèrent, elle perdit sa présence d'esprit; et sans savoir ce qu'elle faisait, elle répondit ces mots : mon Dieu ! aux baisers ardents de Florio.

Au feu ! au feu ! s'écria-t-on en ce moment dans la rue ; on battit le tambour, on sonna le tocsin ; une grande clarté se répandit dans la chambre; la maison vis-à-vis était en flammes. Les deux amants sortirent de leur ivresse. Au secours ! au secours ! s'écria Emma ; Florio descendit d'un pas précipité, et pénétra dans la maison incendiée. Emma l'apperçut de la fenêtre, et cria : secourez-le ! secourez-le !

Elle était dans la terreur la plus grande, lorsqu'elle vit Florio s'ouvrir un passage à travers les chevrons embrâsés, tenant dans ses bras le fils unique du voisin. Emma l'apperçut,

prononça ces mots : Dieu soit loué ! et tomba évanouie.

Pendant ce temps-là, à force de soins, on avait arrêté les progrès des flammes. Lorsqu'Emma revint à elle-même, tout était tranquille, la foule qui était dans la rue s'était dissipée, et elle eût cru que tout cela était un rêve, si la maison à moitié consumée n'en eût attesté la réalité.

Mais qu'est devenu Florio ? Je l'ai vu sortir des flammes avec un enfant dans ses bras. Pourquoi ne revient-il pas ? Il n'y avait auprès d'Emma personne qui pût satisfaire à ces questions. Ses angoisses augmentaient à chaque minute, elle ne put rester seule plus long-temps, elle alla chez madame Salfeld, où elle trouva tout dans la plus grande agitation. Son premier mot aurait été de demander des nouvelles de Florio, si la pudeur

ne l'eût retenue. En prononçant son nom elle eût trahi son secret.

Heureusement la bonne veuve était elle-même toute enthousiasmée de la belle action de Florio. Savez-vous, dit-elle à sa pensionnaire, que notre ami Florio a sauvé au péril de sa vie le fils du voisin? — Que Dieu l'en récompense, dit Emma. — Oh! oui, il l'en récompensera, répondit madame Salfeld, quoique ce bon jeune homme ait refusé la récompense qu'on lui offrait. — Laquelle? — Le riche voisin, dans le premier transport de sa joie, de voir sauvé un enfant qu'il croyait perdu, a offert à son libérateur la moitié de ses biens; mais Florio l'a refusé. « Vous ne m'avez aucune espèce » d'obligation, a dit cet honnête » garçon, j'étais si heureux au mo- » ment où l'incendie a éclaté, que

» mon bonheur a triplé mon courage.
» Ce n'est pas à moi que vous devez
» la conservation de votre enfant. »
Puis, sans autre explication, il a disparu.

Emma fut singulièrement troublée en entendant ce discours. Elle ne put dès ce moment effacer de son cœur l'image de Florio : elle le voyait toujours noirci par la fumée, tenant dans ses bras l'enfant qu'elle lui avait donné, par ses baisers, la force de secourir. Hélas ! que ne pouvait-elle dire : c'est moi qui l'ai porté à cette action généreuse ? Madame Salfeld ne tarissait point sur les éloges de ce brave homme, lorsqu'enfin il échappa à madame Salfeld de dire : pourvu seulement qu'il en reviène !

A ces mots Emma sentit tout son sang se glacer dans ses veines : Hé quoi, s'écria-t-elle, serait-il blessé !

Il a été, répondit la veuve, atteint par les flammes, et j'ai entendu dire qu'une poutre lui avait froissé l'épaule.

Emma serait tombée dans un second évanouissement, si par bonheur elle n'eût vu au même instant arriver Florio, qui dit : maintenant il n'y a pas tant de mal. Elle ne fut pas assez maîtresse de ses sentiments, pour retenir un grand cri. Sans la présence de madame Salfeld, elle se fût jetée à son cou. Il fallut que Florio racontât la manière dont il s'y était pris : il le fit avec beaucoup de trouble, et termina par cette remarque : Au suplus, je ne devrais pas trop me vanter de mon action, car hier je ne l'eusse pas faite, pas même il y a quelques heures. Un coup-d'œil qu'Emma pouvait seule remarquer, lui expliqua ce qu'il en-

tendait par là. Quel est l'homme, continua-t-il, qui étant sain de corps et d'esprit, se détermine à une entreprise aussi hasardeuse? On appèle cela courage, ce n'est qu'une force momentanée que donne le délire. Aujourd'hui j'aurais exposé ma vie pour le dernier des mendiants; peut-être en ferais-je autant demain, poursuivit-il, en jetant de tendres regards sur Emma. Elle le comprit et baissa les yeux. Il se faisait tard, et Florio, tout en continuant ses plaisanteries, ne s'en allait pas. Il ne se plaignait point de son épaule. Le bonheur d'être aimé, qu'il lisait clairement dans les yeux d'Emma, éloignait de lui toute autre idée.

Emma sentait bien qu'ils gênaient madame Salfeld; plus d'une fois elle voulut rompre l'entretien; mais elle se disait à elle-même : il te recon-

duira dans ta chambre, tu seras seule avec lui, et aujourd'hui tu n'aurais pas la force de lui résister.

Elle avait parfaitement raison. Florio, cet amant naguère noble et timide, ne sortait pas de place, il était résolu à poursuivre sa victoire, quelque affreux qu'en fût le résultat pour la vertu et l'innocence.

L'ange tutélaire d'Emma veillait toujours sur elle. Elle allait demander à la veuve la permission de passer cette nuit avec elle, alléguant que l'aventure qui venait d'avoir lieu l'avait effrayée, lorsque Théodore entra après avoir inutilement cherché son ami de tous cotés. Il courut à lui, ne le loua pas, mais le pressa tendrement sur son cœur, en versant des larmes. Ensuite il lui demanda comment il se trouvait de sa blessure. Voilà bien mon docteur, dit Florio

en souriant ; il vient me relancer au milieu de la meilleure compagnie pour m'offrir ses services. Vas, mon ami, je n'ai besoin de rien, je me sens en très-bonne santé.

Quelquefois on ne sent pas son mal, reprit Théodore, c'est un effet de la tension des nerfs. J'ai parlé au chirurgien qui t'a pansé, il n'était pas sans inquiétude. Voyons ton pouls.

En parlant ainsi, il lui prit le bras que Florio fit d'inutiles efforts pour retenir. En vérité, continua Théodore, tu as une fièvre assez forte. Je t'en conjure, viens vite dans notre chambre, et mets-toi au lit.

Toutes les protestations du malade, toutes les assurances que jamais de sa vie il ne s'était mieux porté, ne servirent de rien. Théo-

dore ordonna, madame Salfeld pressa, Emma fit des instances, Florio jura; mais Théodore protesta qu'il l'emmènerait de gré ou de force. Florio fut obligé de le suivre.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

OTTILIA.

CHAPITRE Ier. — *La fête champêtre*, page 6
CHAP. II. — *L'attaque d'apoplexie*, 9
CHAP. III. — *Les pierres de la lune*, 16
CHAP. IV. — *L'Égoïste*, 27
CHAP. V. — *L'Éducation perfectionnée par les voyages. — Faute et Innocence*, 36
CHAP. VI. — *La Victime*, 53

CHAP. VII. — *L'honnête Homme*, 72
CHAP. VIII. — *Les deux Amis*, 85
CHAP. IX. — *Le Portefeuille*, 95
CHAP. X. — *La petite vérole*, 112
CHAP. XI. — *Le Rival*, 128
CHAP. XII. — *Aventure nocturne*, 145
CHAP. XIII. — *Les Romances*, 159
CHAP. XIV. — *L'Étrangère*, 173
CHAP. XV. — *L'heure de Florio est arrivée*, 189
CHAP. XVI. — *Histoire d'Emma*, 199
CHAP. XVII. — *L'Écolière dangereuse*, 215
CHAP. XVIII. — *L'Incendie*. 228

FIN DE LA TABLE.

ROMANS,

CONTES, ANECDOTES

ET MÉLANGES.

ROMANS,

CONTES, ANECDOTES

ET MÉLANGES,

Contenant, entr'autres morceaux intéressants, un Journal du dernier Roi de Pologne, STANISLAS-AUGUSTE, et des Anecdotes sur la Cour de PAUL Ier.

PAR AUGUSTE DE KOTZEBÜE;

Traduits de l'allemand par M. BRETON.

TOME DEUXIÈME.

PARIS,

JOSEPH CHAUMEROT, Libraire,
Palais-Royal, galeries de bois, n° 188.

MDCCCX.

ROMANS,

CONTES,

ANECDOTES ET MÉLANGES.

SUITE D'OTTILIA.

CHAPITRE XIX.

La Prison.

Emma, de son côté, s'était retirée dans sa chambre. Les événements de cette journée avaient donné à cette fille de seize ans deux années de plus. Son cœur s'était développé; elle aimait et savait qu'elle était aimée. Son aïeul lui avait souvent parlé de ce dangereux moment, et

s'exprimait sur ce sujet avec une onction qui lui arrachait les larmes des yeux.

Elle l'écoutait avec étonnement sans le comprendre ; elle ne pouvait concevoir pourquoi ce bon vieillard paraissait si en colère contre l'amour, lorsque l'amour du prochain est recommandé dans l'évangile ; mais enfin l'énigme était expliquée. Lorsque minuit eut sonné, il lui sembla que l'ombre de son père apparaissait devant elle, et lui disait comme autrefois : mon enfant, sitôt que tu n'auras pu refuser les baisers d'un homme, ne te trouve plus seul avec lui ; promets-le au nom des mânes de ta mère infortunée, au nom de ma propre tombe prête à s'ouvrir.

Quand son père lui tenait ce langage, elle faisait en pleurant la promesse qu'il sollicitait, mais ne se

formait aucune idée du danger dont il la menaçait. Mais son grand-père était singulièrement ému ; il donnait à sa mère l'épithète d'infortunée, ce qu'il ne faisait point dans d'autres circonstances. Un sinistre pressentiment lui annonçait que l'amour traînait toujours après soi des suites fâcheuses, et elle se promettait bien de ne jamais y livrer son cœur.

Cette ancienne impression se renouvela dans son esprit ; elle ne trouva de préservatif contre ces idées affligeantes que dans la prière. Elle s'endormit enfin, et se réveilla plus calme. Dès que la servante, qui venait lui donner le thé, fut arrivée, elle envoya chercher Théodore, et le pria de lui accorder quelques minutes d'entretien.

Théodore monta, il vit sa pâleur : seriez-vous malade, dit-il avec viva-

cité ? Emma, accablée de honte, fit de vains efforts pour reprendre courage. Mais vous êtes réellement malade, poursuivit Théodore ! il voulut prendre sa main, elle la retira. Pas encore, dit-elle, je me porte bien ; mais ce que j'ai à vous dire, mon ami, mon frère, est ce qui cause mon agitation. Depuis quelques semaines que je suis ici, je vous dois ma subsistance, cela ne peut durer plus long-temps. Vous avez trop de délicatesse pour qu'il soit besoin de vous en dire la cause. Je vous en conjure pour la dernière fois, trouvez-moi une place de servante, quand ce serait chez un artisan. Vous me voyez résolue à me livrer aux travaux les plus vils, plutôt que d'abuser plus long-temps de vos bienfaits.

Je vous assure, répondit Théo-

dore, que je ne cesse de faire des recherches. Ayez patience, peut-être que bientôt.....

Hélas ! s'écria-t-elle, au risque de vous offenser et de vous paraître capricieuse, je vous déclare que je quitterai aujourd'hui la maison, si vous ne pouvez me placer ailleurs. Je m'en irai sous la protection de Dieu. J'ai encore trois ducats, avec lesquels je puis partir dans une voiture publique. J'irai de village en village demander du pain aux fermiers. Je travaillerai s'il le faut à la terre.

Théodore, étonné, chercha en vain quelles pouvaient être les causes d'une résolution précipitée, dont Emma ne paraissait la veille avoir aucune envie. Tout ce qu'il put tirer d'elle, à force de questions pressantes, ce furent ces paroles : vous

m'avez délivré d'une scélérat, je vous en supplie, sauvez-moi contre moi-même.

Ce demi-aveu éclaira le jeune docteur. A la vérité, Florio ne lui avait rien dit; car malgré ses principes relâchés, il avait honte de trahir la confiance de son ami; mais la résistance qu'il avait faite la veille lorsqu'il avait été question de s'aller coucher, et enfin quelques mots interrompus qui lui étaient échappés la nuit dans le délire de la fièvre, tout cela réuni et rapproché ne laissait aucun doute. Les instances d'Emma fortifièrent encore ses conjectures. Il eut pour cette jeune personne une pitié mêlée d'admiration, et lui dit: soyez tranquille, depuis quelques jours j'ai l'espoir de vous procurer incessamment une place que je crois vous convenir.

Peu m'importe quelle place, interrompit Emma, mais que ce ne soit pas incessamment, que ce soit aujourd'hui, aujourd'hui même, sans quoi il serait trop tard.

Théodore la comprit, et lui aurait donné sur-le-champ cette promesse, s'il n'avait craint de la flatter d'un vain espoir. Il se contenta de dire : ce sera peut-être aujourd'hui, et il changea la conversation qu'il amena tout naturellement sur ce qui s'était passé le jour d'auparavant. J'ai, dit-il, visité l'enfant du voisin, il n'a pas eu d'autre mal que la peur. Quant à mon ami, il en sera quitte pour rester trois ou quatre jours au lit, car il a une fièvre très-forte, mais il ne court point de danger.

L'effet de cette nouvelle n'échappa point aux yeux de Théodore. La double certitude qu'il n'y avait rien à

craindre pour la vie de Florio, et que cependant il ne pourrait venir chez elle, rassura tout-à-fait Emma. Cependant elle pressa encore Théodore de la faire sortir au plutôt de la maison. Vous n'aurez que deux jours à attendre, reprit Théodore, c'est une chose à peu près décidée, et il se retira.

Il avait en effet depuis assez longtemps trouvé pour Emma une place avantageuse, et il n'avait attendu que le temps de prendre des informations sur l'homme avec qui Emma devait vivre. C'était un nommé Robert, inspecteur de la prison de la ville, où l'on enfermait les débiteurs de mauvaise volonté et les malfaiteurs. Depuis plus de trente ans il remplissait sa charge avec probité et humanité, sans aggraver le sort des méchants, et cherchant à adoucir celui des prisonniers qui n'étaient que mal-

heureux. Il était fort avancé en âge ; il avait perdu sa femme, et il ne lui restait qu'une fille qu'il aimait avec idolâtrie. Cette demoiselle venait de se marier. Quelque temps après, Théodore avait été appelé auprès de l'inspecteur, pour le traiter d'une maladie à laquelle lui-même ne pouvait donner aucun nom.

Théodore ne fut pas long-temps à s'appercevoir que le bon vieillard était miné par un fond de chagrin, et il le lui dit. Vous avez bien raison, répondit Robert, je suis en proie à une tristesse dont je ne suis pas maître. J'ai marié ma fille unique à un honnête homme qui demeure à cinq milles d'ici. Je devrais me réjouir du bonheur de ma fille, mais moi, monsieur le docteur, j'ai tout perdu. On porte ordinairement envie à un père qui a établi avantageusement sa fille ;

j'ai eu ce bonheur, mais je ne suis qu'un homme ; toute la joie de ma vie est passée. Le jour des noces de ma fille m'a été plus pénible que ne le sera, avec l'aide de Dieu, celui de ma mort. Je ne lui ai pas laissé voir mon affliction, le ciel m'en préserve ! Je ne veux point troubler sa félicité. J'ai même souri lorsque je l'ai vue monter en voiture ; mais lorsque la voiture s'est éloignée, et que je suis retourné seul dans ma demeure, un poids terrible s'est appesanti sur mon cœur.

Bon vieillard, dit Théodore fort ému, puisque votre fille est si près, elle viendra souvent vous voir.

Oh ! oui, interrompit l'inspecteur, elle viendra une ou deux fois par an ; ce seront des jours d'allégresse pour moi. Mais ensuite ! je me suis accoutumé à elle, ce qu'elle avait coutume

de faire, d'autres ne le font pas comme elle. Et puis, M. le docteur, j'étais tout pour cet enfant; elle n'aimait que moi dans le monde; aujourd'hui son mari, ses enfants, s'empareront de toute son affection; son père restera seul comme un arbre mort. Je sais bien que cela doit être ainsi, que c'est dans l'ordre de la nature, et je n'en murmure point; mais est-ce donc ma faute si je ne puis effacer de mon esprit un pareil sentiment? Cela me rend peut-être plus misérable qu'aucun des prisonniers qui gémissent entre ces tristes murailles.

Depuis que Théodore exerçait son état, il s'était toujours fait une loi de devenir l'ami de ses malades. Plus d'une fois il avait ainsi opéré des cures merveilleuses, sans employer les recettes indiquées dans le dispen-

saire. Il vit bien qu'avec l'inspecteur les moyens ordinaires ne suffiraient pas ; il jeta les yeux sur Emma. Cependant il était plus facile de la mettre à la place de la fille que de faire croire au père qu'elle lui était en effet rendue. Il lui proposa de prendre une jeune personne auprès de lui ; mais le vieillard témoigna une répugnance invincible à faire une nouvelle connaissance. Je crois bien, répondit-il, qu'elle aurait soin de moi ; mais quand ce serait un ange du ciel, ce ne serait pas encore ma Christine. Théodore ne s'avança pas plus loin ; mais toutes les fois qu'il revenait auprès du veillard, il lui parlait de sa fille, et s'informait des circonstances les plus minutieuses de la manière dont ils vivaient ensemble.

Sans éprouver une maladie carac-

térisée, le vieillard perdit tellement ses forces, qu'il fut obligé de rester au lit. Non seulement il lui fallut renoncer à toutes ses petites habitudes, mais son état se trouva empiré par le chagrin d'être obligé de livrer à des mercenaires, en qui il n'avait pas une entière confiance, le soin des prisonniers. Cependant il ne pouvait se déterminer à suivre les conseils du jeune médecin, pas même lorsque celui-ci lui eut raconté l'histoire d'Emma.

Bientôt le pauvre vieillard ne put rien faire par lui-même; il avait à peine la force de porter les morceaux à sa bouche, et de soutenir sa tasse de thé. Un matin Théodore le surprit à déjeûner, à peu près dans la position de Tantale, et attendant en vain depuis une demi-heure la sale cuisinière qui devait lui servir son

thé. Lorsqu'il vit Théodore le regarder avec pitié, il dit : je sais bien ce que vous allez me dire, qu'il est permis à un vieillard d'être un peu capricieux, mais que je le suis par trop. Hé bien ! amenez-moi votre orpheline, je tâcherai de m'y accoutumer.

Théodore saisit avec empressement l'occasion, car c'était le matin même du jour où Emma lui avait ouvert son cœur. Il alla sur-le-champ la trouver, lui indiqua quelle espèce d'asyle il avait découvert pour elle, la pria de ne pas s'effrayer du mot de prison, et lui fit du vieillard une peinture si frappante, qu'elle s'écria : Ah ! Monsieur, il me semble que vous me parlez de mon bon papa; conduisez-moi vers lui, que ce soit plutôt à présent que dans une heure. Tous les lieux me sont indifférents,

à combien plus forte raison me réjouirai-je d'une place où j'aurai à remplir des devoirs si chers à mon cœur! Théodore lui promit de venir la prendre dans l'après-dînée, mais il se garda bien de dire un mot à son ami, qui ne cessait de jurer contre la maladie qui le retenait au lit.

CHAPITRE XX.

La seconde fille.

Théodore avait eu soin, dans ses conversations avec le vieil inspecteur, de s'informer de tout ce qui concernait cette Christine, qu'il aimait tant. Aussi Théodore la connaissait-il sans l'avoir jamais vue. Il savait quels habillements elle portait à la maison, de quelle manière elle se coiffait; il connaissait sa démarche, ses manières; il savait qu'Emma avait avec elle une grande ressemblance, et qu'elle avait comme elle un léger grassèyement. Il dicta à Emma son rôle, et cette aimable personne retint toutes ses instructions. Lorsque Théodore vint la

prendre, elle était à peu près vêtue et coiffée comme Christine.

Emma fut d'abord effrayée du sinistre aspect des portes de la prison, des chaînes, des verroux qu'elle vit de tous côtés; mais elle se reprocha cet enfantillage, et rappela toutes les forces de son âme. Théodore avait choisi exprès l'heure où le vieillard avait coutume de prendre son thé. Sa fille le lui servait ponctuellement et à la minute.

Depuis qu'elle l'avait quitté, le père avait été obligé de suivre un autre régime, qui n'avait pas peu contribué à le contrarier. Théodore ne conduisit pas Emma devant le vieillard, mais dans la cuisine, où il lui montra tous les ustensiles, lui dit ce qu'il fallait faire, et alla auprès de Robert.

Pardonnez-moi, lui dit-il, si je ne viens pas à mon heure ordinaire : si vous le permettez, je prendrai avec vous une tasse de thé.

Le vieillard répondit tristement : que parlez-vous de pardon et de permission ? Vous ne pouvez pas me faire un plus grand plaisir. Veuillez prendre la peine de tirer le cordon, pour avertir la cuisinière que l'heure de prendre mon thé va sonner ; je vous avouerai que sa paresse me révolte. Il n'en était pas ainsi du temps de ma pauvre fille ; je vous en conjure, sonnez-la.

Il faut voir, dit Théodore, si elle ne viendra pas une fois elle-même, puis il fit rouler la conversation sur des choses indifférentes. Le vieillard l'écoutait à peine, car il avait les yeux fixés sur sa pendule. Lorsque l'aiguille marqua l'heure accoutumée,

il leva tristement la tête, regarda du côté de la porte, et dit : où est le temps où à cette même minute je voyais entrer ma fille ?

Il eut à peine le temps d'achever, la porte s'ouvrit, il vit entrer une jeune et jolie fille de la même taille que sa Christine, et vêtue de la même manière. Elle posa la théière, la tasse, la soucoupe dans les endroits accoutumés, versa la même quantité d'eau bouillante sur les feuilles, prit le paquet de clefs qui était aux côtés de l'inspecteur, et sortit pour aller chercher du sucre ; le tout sans prononcer un mot.

Pendant cette scène muette, Théodore n'avait pas perdu le vieillard de vue. L'apparition d'Emma avait étonné celui-ci ; il l'avait considérée de la tête aux pieds, et avait suivi tous ses mouvements avec plus de

tristesse que de curiosité. Lorsqu'il lui vit préparer le thé de la manière qu'il l'aimait, il sourit, et une sorte de joie fit place à sa douleur. Lorsqu'elle fut partie, des larmes s'échappèrent de ses yeux, et il dit : Oui, c'est bien ce qu'elle faisait, mais ce n'est pourtant pas ma Christine.

Elle le deviendra, dit Théodore, dans peu elle sera votre fille chérie. Le vieillard secoua la tête d'un air incrédule, mais il parut plus tranquille; il témoigna au docteur sa reconnaissance de cette agréable surprise, et dit que cette fille avait quelque chose qui inspirait la confiance, qu'avec le temps il pourrait s'accoutumer à elle.

Emma rentra et continua son rôle avec autant de précision; elle remplit une tasse, et le vieillard remarqua avec joie qu'elle y mettait juste-

ment le même nombre de morceaux de sucre que sa fille avait coutume d'y mettre. Ensuite elle plaça la tasse dans ses mains, et la soutint pendant qu'il buvait, car c'était ainsi que faisait Christine. C'était la première fois que le vieillard voyait une autre que sa fille avoir pour lui cette tendre sollicitude; il en versa des larmes de joie. Emma reprit la tasse, mais sans la remplir, car elle n'avait pas oublié qu'il devait s'écouler un intervalle de dix minutes entre la première tasse et la seconde. Un coup-d'œil qu'elle jetait de temps en temps sur la pendule avertit le vieillard de son intention : il regarda Théodore avec affection, et lui serra la main.

La nouvelle ménagère n'avait pas encore prononcé un mot. Elle s'assit auprès du vieillard qui lui fit enfin

cette question : Comment t'appèles-tu, mon aimable enfant?

Je m'appèle Christine, répondit Emma. Cette conformité de noms prétendue, et encore plus le grassèyement naturel d'Emma achevèrent d'émouvoir le vieillard; il eut un moment d'illusion, mais enfin il dit avec tendresse : Tu portes son nom, tu as sa voix, et sans doute aussi son cœur; sois la bien-venue, ma seconde fille. A ces mots il lui tendit les bras, et Emma se jeta sur son sein.

Théodore se retira avec la certitude d'avoir fait une bonne action. Dès qu'il fut parti, Emma demanda à son père adoptif s'il ne voulait pas qu'elle lui fît une lecture? Car elle savait que c'était l'heure où il se donnait ce passe-temps, qui avait été interrompu par le départ de sa

fille. Cette demande surprit d'abord le vieillard, et renouvela ses douleurs, en lui faisant voir que cette fille étrangère voulait être pour lui tout ce que sa Christine avait été. Cependant il acquiesça à son désir, et ne put se dissimuler qu'elle lisait mieux que sa fille.

C'est ainsi qu'en peu de temps Emma réalisa les promesses de Théodore. Elle devint nécessaire au vieillard, et lui montra une tendresse à toute épreuve.

Florio était-il donc devenu indifférent sur le sort d'Emma? Non, certes; son ami ne lui avait pas encore permis de quitter la chambre, lorsqu'un matin, dans un mouvement de dépit, il s'habilla et monta à la chambre d'Emma aussi vite que pouvaient le permettre ses forces épuisées. Il trouva la porte fermée,

frappa, dit son nom : point de réponse. Il ne sut qu'en penser ; il entra chez madame Salfeld, et, sans préliminaires, lui demanda des nouvelles d'Emma. — Eh quoi ! vous ne savez donc pas? .... — Est-ce qu'elle serait morte ? — Non, grâce à Dieu, il y a déjà quelque jours que votre ami l'a placée auprès de l'inspecteur Robert. Je m'étonne qu'il ne vous en ait rien dit.

Est-il possible, s'écria Florio tout ébahi? Quel est cet inspecteur Robert? A-t-il une femme ? — Il est veuf depuis long-temps, répondit madame Salfeld. — Veuf ! grand Dieu ! une fille comme Emma ? Mon ami est-il fou de l'avoir livrée à un libertin ? — Un libertin ! M. Florio ; cet homme a au moins soixante-dix ans.

L'explication vint à propos pour

calmer la fureur du jeune artiste ; mais il garda rancune à Théodore, et retourna dans sa chambre. Lorsque Théodore rentra, Théodore fit semblant de ne pas l'appercevoir. Le docteur vit bien qu'il s'était passé quelque chose d'extraordinaire, et lui demanda ce qu'il avait.

Il faut nous séparer, répondit Florio en fureur. — Eh ! pourquoi ? — Où as-tu mené Emma ? — Chez l'inspecteur Robert. — Pourquoi ne m'en as-tu pas dit un mot? — Tu ne m'as pas non plus parlé d'elle ? — Mais tu savais que je l'aimais. — Je croyais que ton caprice s'était passé, car tu ne m'en as plus parlé.

J'avais mes raisons, répliqua Florio. — Apparemment elles n'étaient pas très-bonnes. — Cette fille m'aime. — Tant pis. — Pourquoi ? — Parce que vraisemblablement tu l'aurais

séduite, et n'aurais pas voulu l'épouser. — Que t'importe ?

—Avec ta permission, il m'importe beaucoup. Cette jeune fille était ici sous ma protection ; j'avais juré d'être son frère. Mon devoir m'ordonnait de la soustraire à un danger plus grand que celui qu'elle a déjà couru, celui de l'agitation de son propre cœur.

— Est-ce à un ami que l'on fait un pareil trait ? — Oui, Florio, cet ami reviendra à lui-même, ou je ne le reconnaîtrai plus pour tel. Si j'avais eu le malheur de me tromper, c'est alors qu'il faudrait nous séparer.

Théodore prononça ces dernières paroles avec un accent qui toucha Florio. Il garda quelques instants de silence. Très-bien, dit-il ensuite, courtois chevalier, vante-toi de ta vertu, tiens-toi prêt à apporter des

secours qu'on ne te demande pas, car malgré toi je verrai la fille, je l'aimerai, et.....

Et tu l'épouseras, interrompit Théodore. — Non, de par tous les diables. — Hélas, reprit Théodore les larmes aux yeux, il faut donc que je cesse d'aimer un homme pour qui, jusqu'à ce moment, j'aurais donné ma vie !

Florio n'y put tenir, et sauta à son cou. Non, barbare, s'écria-t-il, tu m'aimeras toujours. Aurais-je donc oublié qu'un ami vaut mieux qu'une maîtresse ?

Théodore l'embrassa avec enthousiasme, et dit : maintenant je t'ai retrouvé.

Florio tint parole autant qu'il était en lui, c'est-à-dire qu'il ne chercha pas à s'introduire chez l'inspecteur ; il évita même de passer devant la

maison où il demeurait, de peur d'appercevoir Emma à sa croisée, et de céder à la tentation. Mais en même temps il chercha à l'oublier. Il ne s'occupa plus que de sa musique, cherchant à dissiper une idée fâcheuse, qui s'était offerte à son esprit, que Théodore ne l'avait privé de la présence d'Emma, que parce que lui-même en était amoureux. Il ne le croyait pas; il ne voulait pas le croire, cependant cette idée le poursuivait sans relâche.

CHAPITRE XXI.

La Calomnie.

Théodore se torturait en vain l'imagination pour deviner le motif de la réserve de Florio à son égard. Il ne pouvait lui entrer dans la tête que quelqu'un dans le monde pût soupçonner sa fidelité pour Ottilia. Il en croyait Florio moins capable que tout autre, parce qu'il oubliait qu'un amant jaloux est à la fois le plus crédule et le plus incrédule des hommes. Si Florio lui eût ouvert son cœur, il l'eût bientôt rassuré ; mais Florio persistait dans son silence.

L'amour de Théodore était semblable à un rocher couvert de nuages ; on ne le voyait pas, mais il restait

inébranlable. Il vaquait aux fonctions de son état ; il ne négligeait pas les devoirs de l'amitié ; comme homme, il était compatissant et secourable. Florio ne concevait rien à une pareille conduite.

Florio n'était pas au surplus le seul qui fût dupe des apparences ; Ottilia croyait aussi que Théodore lui était infidèle ; car l'enfer avait suggéré à son père des artifices tels que cette amante infortunée n'y pouvait résister.

On se rappèle que M. Klumm avait chargé son vieux Tobie de s'informer quelle était cette jolie fille qu'il avait rencontrée, appuyée sur le bras de Théodore ; il avait conçu l'espoir de découvrir quelque chose dont il pourrait tirer parti. Il savait que Théodore était un petit bourgeois ; il crut que la demoiselle étrangère était

une de ses parentes, peut-être la fille de son cousin le tisserand, et il se promettait bien de faire sur leur liaison des commentaires dont sa fille serait complétement dupe. Quelle fut sa joie de recevoir de son espion des renseignements qui n'avaient guère besoin d'ornements étrangers, et dont le récit tout simple suffisait pour produire sur Ottilia l'effet désiré !

Le docteur et le musicien (car c'est ainsi qu'on appelait nos deux jeunes gens dans la ville), avaient, disait-on, pris une maîtresse en commun dans leur propre domicile. Ils passaient toutes les soirées chez elle, et se partageaient les nuits. Elle était fille d'un gros fermier de M. l'assesseur de Stolzenbeck. Celui-ci l'avait séduite, et l'avait amenée à la ville; mais le libertin Florio la lui

avait soufflée ; il y avait même eu un duel entre eux à ce sujet. L'honnête madame Salfeld ayant découvert ce manège, n'avait pas voulu la souffrir plus long-temps chez elle, et avait menacé ses deux locataires de leur donner congé s'ils ne renvoyaient pas sur-le-champ une telle fille. Le docteur l'avait placée alors comme garde-malade auprès d'un homme vieux et infirme, l'inspecteur Robert; et comme le bonhomme ne voyait ni n'entendait, les libertins faisaient à leur aise ce qu'ils voulaient dans sa maison.

Ce venin distillé par les cent bouches de la calomnie, était tous les jours rapporté à Ottilia. Pendant long-temps elle repoussa les soupcons qui s'élevaient dans son cœur. Cela n'est pas vrai, disait-elle aux domestiques. Je ne le crois pas, disait-elle à son

père ; on invente toutes ces méchancetés pour que je consente à épouser l'assesseur de la chambre. Elle conjura son père de s'épargner la peine inutile de lui débiter de telles fables.

M. Klumm vit bien que sa fille ne voulait point s'en rapporter à sa parole, mais qu'elle ne serait pas incrédule si elle tenait ces particularités de personnes étrangères. En conséquence, il résolut de lui laisser, au moins pendant quelque temps, la liberté, et de redoubler en même-temps de surveillance, afin que ni le docteur ni son ami ne pussent lui dire un mot.

Cette précaution était superflue ; car les principes sévères de Théodore ne lui permettaient de faire aucune démarche secrète ; et Florio, trompé par d'injurieux soupçons contre son ami, ne songeait nulle-

ment à favoriser une passion qu'il croyait éteinte.

Les portes de la prison d'Ottilia s'ouvrirent. Que le passé soit oublié, lui dit M. Klumm; je pardonne à la passion, qui t'a fait mépriser les avertissements d'un père si jaloux de ton bonheur; je te pardonne même le peu de confiance que tu as eu dans mes assertions. Tu es libre; vois par toi-même.

Ottilia fut presque effrayée de recevoir tout-à-coup son indépendance. N'était-ce, en effet, que par-là qu'elle pouvait acquérir les preuves terribles de l'infidélité de son amant? Oh! combien elle eût préféré demeurer enfermée!

Le directeur de la banque donna un grand bal dans sa maison; il y invita toutes les cousines et les amies de sa fille, assez curieuses et babil-

lardes de leur naturel, persuadé que le hasard, quand même Ottilia ne leur adresserait pas de questions, lui ferait connaître le bruit public.

Il n'y a point dans le monde d'espérance moins susceptible d'être déçue que celle fondée sur l'inclination maligne des hommes à publier tout ce qui peut noircir la réputation de quelqu'un.

M. Klumm avait très-bien calculé. On épargna à Ottilia la peine de demander, et avant que la troisième contre-danse fût en train, elle avait déjà entendu répéter trois fois tout ce que son père et le vieux Tobie lui avaient dit : Comment lui était-il désormais possible de douter de la vérité ? Il s'éleva dans son sein une violente tempête. Le premier effet du dépit qu'elle en ressentait, fut une joie folle ; elle rit de tout, et ne

manqua aucune contre-danse. Si M. de Stolzenbeck eût été présent, elle eût dès le même soir, contracté l'engagement fatal.

Mais cette impression s'effaça, lorsque le lendemain elle se retrouva seule dans sa chambre, lorsqu'elle ne fut plus étourdie par le fracas de la musique, et les caquets de ses cousines médisantes. Elle versa alors des larmes amères, et en inonda son oreiller.

Théodore, dit-elle en sanglotant, étais-tu digne que je versasse si souvent pour toi dans ce même lieu des larmes que m'arrachait un sentiment plus doux ?

Bientôt sa vanité fut piquée ; elle réfléchit à sa beauté, aux sacrifices qu'elle avait faits à Théodore ; elle recherchée par les principaux et les

plus riches jeunes gens de la ville! Elle se reprocha sa folie.

Klumm trouva sa fille précisément dans l'état qu'il désirait. Ottilia d'elle-même lui demanda des nouvelles de Stolzenbeck ; mais avec une tristesse qui eût aisément démontré à des yeux plus clairvoyants, qu'elle ne cherchait qu'à venger sa fierté offensée.

Au surplus, il importait fort peu à l'honnête Klumm quels étaient les sentiments qui dirigeaient sa fille. La prompte conclusion du mariage était plus que nécessaire à l'arrangement de ses affaires. Combien il maudissait le traitre musicien qui avait forcé son gendre futur à passer encore quelques semaines hors de la ville!

Pour fortifier sa chère fille dans ses nouveaux sentiments, il l'embrassa avec tendresse, versa des larmes de joie, et flatta son amour pour

la parure, en lui permettant de se procurer, non seulement les modes les plus nouvelles, mais encore autant de bijoux et de dentelles qu'elle désirerait, afin d'éclipser toutes les jeunes personnes de qualité. Il avait sans doute trouvé le moyen de prolonger l'illusion de sa fille ; car les chagrins des femmes trouvent d'ordinaire de l'adoucissement dans la petite satisfaction de leur goût pour la parure.

Ottilia mit sur-le-champ à profit la permission, et la dépassa même, étant toujours persuadée de l'opulence de son père. Elle courut de boutique en boutique, et en quelques heures, elle eut une multitude de magnifiques et de somptueuses bagatelles, et se proposa bien d'aller dans toutes les sociétés où elle espérait rencontrer son infidèle. Elle sa-

vait qu'il n'aimait pas l'ostentation ; c'était une manière de lui prouver qu'elle ne cherchait plus à lui plaire, qu'il lui était indifférent ; et que..... Hélas ! elle ne savait ce qu'elle voulait : les passions ne s'accordent jamais avec elles-mêmes.

Il ne lui fut pas difficile de le rencontrer ; car Théodore n'eut pas plutôt appris que la captivité d'Ottilia avait cessé, qu'il alla dans tous les lieux publics où il espérait pouvoir jouir de sa présence. Le première fois, il la vit au théâtre ; mais elle était dans une loge, lui au parterre ; elle ne jeta sur lui que des regards de mépris. Théodore, dans une affliction inexprimable, avait les yeux attachés sur elle. Ottilia était parée de superbes bijoux ; elle avait auprès d'elle une cour de jeunes agréables,

et lui dans la mise la plus simple était enfoncé dans un coin.

Théodore ne sut que penser de la conduite de son amante. Il était certain qu'elle l'avait reconnu ; que son père était absent, et néanmoins elle lui montrait plus que de la froideur. Elle riait ; elle conversait avec les personnes qui l'entouraient ; elle ne prenait pas même garde à la pièce. Le pauvre docteur tomba dans une mélancolie profonde et détourna les yeux.

Ottilia apperçut son émotion ; elle en eut pitié, et se dit à elle-même : Comme il est affligé ! Certainement il n'est pas coupable. Encore quelques minutes de réflexion, et sa fierté cédait ; mais par malheur, dans un moment où elle était obligée de tourner la tête d'un autre côté,

Théodore, craignant de s'évanouir, sortit de la salle; elle ne le revit plus et conçut cette pensée : Il est allé retrouver son indigne amante pour se consoler. Alors elle devint calme, la mauvaise humeur fit place à son enjouement folâtre, et elle revint chez elle le cœur navré.

Quelques jours après, ils se retrouvèrent ensemble à un concert. Théodore y était venu avant Ottilia, il était près de la porte, et s'occupait à présenter des siéges aux dames: mademoiselle Klumm entra, donnant le bras à son père; elle avait une robe de fine mousseline des Indes, brochée en argent, ses cheveux étaient garnis d'un riche diadême. Elle passa près de Théodore, et lança sur lui ce regard dédaigneux qui lui avait fait tant de mal le jour de la comédie. Comme elle était venue tard,

elle ne trouva de place que près de la porte, non loin de Théodore; elle s'assit, le vieux Klumm s'approcha de l'orchestre, de façon cependant à ne pas perdre sa fille de vue. Je ne puis, dit Téodore en lui-même, supporter plus long-temps cette affreuse incertitude : il faut que je lui parle. Deux mots suffiront pour m'apprendre si j'ai été calomnié, ou si mon amour ne lui est plus agréable.

Dans cette intention, il se glissa tout doucement parmi les auditeurs, et se trouva enfin auprès de la chaise d'Ottilia. Elle s'en apperçut, son cœur battit avec force, et elle rougit. M. Klumm s'en apperçut aussi, et chercha, en dépit de son énorme ventre, à se frayer un passage jusqu'à sa fille. Théodore vit qu'il n'y avait point de temps à perdre.

Il se pencha sur le dos de la chaise

d'Ottilia, et lui dit bas à l'oreille, mais avec sentiment : Ottilia, m'aurait-on calomnié auprès de vous?

Je vous méprise, répondit-elle brusquement. C'est trop fort ! s'écria Théodore, et il sortit de sa place que prit aussitôt le directeur de la banque. Ottilia, l'infortunée Ottilia, aurait volontiers donné toute sa riche parure pour racheter une parole indiscrète, échappée dans un premier mouvement. L'agitation de Théodore, la tendresse de ses accents, lui causèrent une émotion dont elle ne fut pas maîtresse. Ses yeux se remplirent de larmes. Son père lui demanda si elle n'était pas indisposée ; elle répondit qu'elle avait été incommodée par les sons trop langoureux de l'harmonica dont on jouait en ce moment ; mais son état resta le même lorsque l'instrument eut cessé de se

faire entendre. Hélas! si ce n'étaient que de fausses apparences, disait-elle en soupirant! et elle était déjà à moitié convaincue que Théodore n'était pas coupable. Elle ne le voyait plus, il était parti; cette fois elle ne put se calmer par la pensée injurieuse que Théodore était auprès de sa rivale. Elle le voyait en idée, triste, abattu, lui reprochant son jugement précipité, peut-être son inconstance. Toutes ces sensations firent sur elle un tel effet, qu'elle devint de plus en plus mal. A peine eut-elle la force de demander à son père qu'il la conduisît hors de la foule. On leur fit place, Klumm sortit avec Ottilia.

Théodore était resté dans l'antichambre, et dans un état voisin du désespoir. Ottilia pensa tomber sans sentiment lorsqu'elle l'apperçut.

Théodore la vit, et voulut la secourir. Ne vous donnez pas cette peine, dit sèchement le vieux Klumm, et il ordonna à ses gens de faire avancer sa voiture. Ottilia recueillit tout son courage, et sans prendre garde à la foule qui l'entourait, elle dit tout haut à son amant: justifiez-vous donc, si vous le pouvez.

Théodore eut à peine le temps d'entendre ces paroles, Ottilia était déjà disparue. Cependant il se remit de son trouble, et, après quelques réflexions, il repassa dans son esprit ces paroles mystérieuses : *Justifiez-vous, si vous le pouvez.* Alors il éprouva une douce consolation. Je le vois, dit-il, j'ai été noirci dans son esprit; Dieu soit loué, ce n'était qu'un caprice passager! Elle m'a cru coupable; je me justifierai..... Fort bien!.... mais comment, et de quoi?

CHAPITRE XXII.

Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se brise.

DEPUIS plusieurs semaines les deux amis ne s'étaient pas dit un mot des sentiments de leur cœur. Florio gardait le silence, parce qu'un nuage s'était élevé dans son esprit contre son ami ; Théodore ne s'expliquait pas davantage, parce que Florio éludait la conversation, et ne répondait que par monosyllabes. Mais après cette rencontre importante, où Théodore sentit la nécessité de se justifier auprès de son amante d'un crime inconnu et imaginaire, il n'eut d'autre ressource que de se jeter dans les bras de son ami, de

lui demander des avis, des consolations et des secours. Il suivit cette première idée, courut dans la chambre de Florio, lui sauta au cou, et lui raconta avec empressement ce qui lui était arrivé. Maintenant, continua-t-il, que dois-je faire pour détruire son erreur, sans attenter cependant aux droits sacrés d'un père? Conseille-moi, tu es si fin ! Il s'agit de mon bonheur, de ma vie, et plus que tout cela, de l'estime de mon amante.

Eh ! quoi ? dit Florio tout étonné, tu l'aimes donc encore? — Belle demande ! — Mais tu vas tous les jours chez l'inspecteur Robert ! — Qu'a de commun l'inspecteur Robert avec ceci ? — Mais sa fille adoptive? Théodore ! Théodore !

Le jeune docteur entrevit pour la première fois ses soupçons, et en

fut affligé. Quel langage, dit-il avec amertume ! Je ne m'attendais pas à cela. Tu penses de moi comme si tu n'avais jamais été mon ami.

Il voulut sortir, mais Florio le saisit dans ses bras, et dit, avec l'accent de la joie : grâce au ciel ! j'ai été bien sot. Ah ! mon ami, pardonne-moi, mais j'ai le malheur d'être amoureux comme un Céladon, et tu sais combien l'amour nous rend aveugles et insensés.

Hé bien ! reprit Théodore, que tout soit oublié. Ils passèrent une heure délicieuse après cette explication ; il y avait long-temps qu'ils ne s'étaient senti la même cordialité, la même franchise. Allons, dit Florio, il faut boire, il faut renouveler notre amitié, et ce sera au fond d'un verre que nous trouverons des conseils pour toi et pour moi.

Sans attendre la réponse de Théodore, il appela la servante, l'envoya au cabaret, et lui ordonna d'apporter deux bouteilles.

La servante revint; mais Florio n'avait pas encore débouché la première bouteille, lorsqu'un événement imprévu détruisit sa bonne humeur. Le secrétaire du gouvernement entra, et annonça qu'il régnait sur les frontières de la province une épidémie très-dangereuse; que M. le gouverneur avait résolu d'y envoyer un médecin pour observer et arrêter les progrès de la contagion; qu'il n'avait pas oublié le service essentiel que M. Théodore avait rendu à son épouse quelque temps auparavant. On se rappèle que dans le premier chapitre nous avons parlé de la guérison d'une vieille chatte de madame la gouvernante. Le secrétaire

ajouta que son excellence avait depuis long-temps attendu l'occasion de reconnaître un tel bienfait, qu'elle était enchantée de l'avoir trouvée, et qu'elle confiait au jeune docteur la tâche honorable de se transporter sur les lieux, afin de préserver sa patrie de cette maladie funeste; qu'il devait partir dans une heure, et que si, comme son excellence n'en doutait pas, M. Théodore s'acquittait de sa commission d'une manière satisfaisante, elle solliciterait pour lui à la Cour une récompense distinguée, qu'elle était sûre d'obtenir.

En finissant son discours, le secrétaire remit à Théodore une somme d'argent assez mince, et l'invita à faire sur-le-champ ses préparatifs, parce que le temps pressait.

Malheureux! s'écria Florio en colère, pourquoi n'as-tu pas laissé pé-

rir cette maudite chatte ! Mais Théodore avait une autre idée de ses devoirs. M. le gouverneur a raison, répondit-il ; l'emploi qu'il veut bien me confier est le plus important que puisse ambitionner un homme de mon état. C'est une confiance qui m'honore ; mes travaux trouveront leur salaire en eux-mêmes, sans qu'il soit besoin d'une récompense du prince. Je pars à l'instant.

Il envoya aussitôt retenir une chaise de poste, fit ses paquets, et pria Florio, dont il connaissait et craignait l'étourderie, de ne rien entreprendre jusqu'à son retour, pour détruire l'erreur d'Ottilia. Elle saura demain, dit-il, par le bruit public, le motif de mon voyage, et son cœur n'en concevra aucun soupçon.

La voiture arriva, le postillon donna du cor, et Théodore partit au

milieu des adieux et des jurements de Florio.

Il avait eu raison de croire qu'Ottilia ne manquerait pas d'être bientôt instruite des causes de son voyage. Il eût encore mis plus d'empressement, s'il était possible, à faire son devoir, s'il eût su quelle part sincère y prenait Ottilia. Sa jalousie était dissipée ; elle ne voyait que le danger auquel il s'exposait avec tant de noblesse ; elle tremblait pour ses jours, et sentait de plus en plus combien il lui était cher.

Faut-il qu'il soit malheureux, disait cette pauvre fille, qui ne savait pas qu'un autre nuage menaçant s'avançait sur elle ?

Le directeur de la banque avait bien raison de maudire Florio ; car, sans ce maudit coup d'épée, sa fille eût été déjà peut-être femme de M. de

Stolzenbeck ; il eût été honoré de l'alliance du ministre ; son crédit eût été relevé, et il se fût trouvé à l'abri de fâcheuses recherches.

Cependant la renommée aux cent voix avait porté la nouvelle du prochain mariage du fils du ministre avec une petite bourgeoise, à l'oreille de ce père orgueilleux.

Dans sa colère, il ne se contenta point d'envoyer par écrit une forte mercuriale à l'assesseur de la chambre, et de le rappeler à son poste; mais il ne voulut point se refuser la satisfaction de punir l'insolence du directeur de la banque. Il lui envoya un commissaire du prince, pour vérifier l'état de la banque. Le luxe du vieux Klumm , qui passait encore pour un homme riche et noble, lui donnait de l'ombrage. Il ne voulait que l'humilier , abaisser son orgueil

et lui rappeler qu'il était sous la férule d'un ministre. C'était dans cet esprit que les instructions étaient conçues.

Le bruit de l'arrivée d'un commissaire se répandit dans la ville. Cette nouvelle consterna le directeur de la banque. Sa conscience lui faisait tant de reproches, qu'il désespérait presque de son salut. Cependant il ne perdit pas la tête ; il résolut d'employer tous les expédients qui lui étaient familiers, et dont il connaissait la puissance. Il invita d'abord M. le commissaire à un dîner splendide, mais celui-ci s'excusa sur son âge et sur sa maladie, au moins jusqu'à ce que les opérations fussent terminées. Voyant, à son grand étonnement, que ce moyen lui manquait, car il avait toujours éprouvé qu'un riche prévaricateur, pourvu qu'il

attire son juge à sa table, se lave de toutes ses taches dans les flots d'un bon vin, il eut recours à un autre encore plus puissant, et qui, à moins d'un miracle, ne manque jamais son effet.

Il rassembla tous les bijoux qu'il avait donnés à Ottilia, et qu'elle avait eu à peine le temps de porter, et il les envoya au redoutable commissaire, avec un billet fort poli, dans lequel il le supplia humblement de vouloir bien faire accepter ces bagatelles à madame son épouse, comme une faible marque de son respect.

Quel fut son effroi, lorsqu'il vit revenir ces précieux effets, avec un billet conçu en ces termes, et dans le style laconique de la chancellerie!

« Mille remerciements pour votre » bonne volonté; cependant je vous » dirai; 1° qu'il ne convient pas d'ac-

» cepter des présents tels que ceux
» qu'il vous plaît d'appeler baga-
» telles ; 2° que je ne suis point ma-
» rié. Demain matin, vers neuf heu-
» res, j'espère, avec l'aide de Dieu,
» m'acquitter de ma commission, et
» vous invite à tenir en conséquence
» vos livres en état. »

Le conseiller de la régence,

SELTEN.

Oh désespoir, s'écria Klumm en grinçant des dents! le ministre aura choisi pour mon malheur le seul original capable d'être insensible à la valeur des diamants. Tout est perdu! je n'ai plus de ressource!

Klumm découvrit alors l'abîme qui était ouvert sous ses pas ; il se voyait accablé de honte, méprisé, exécré de ses concitoyens, jeté dans une prison, et peut-être destiné à un

châtiment plus terrible. Entouré de ces horribles images, il résolut d'attenter à sa propre vie. Il chargea un pistolet, écrivit une lettre, dans laquelle il se peignait comme un malheureux qui avait été entraîné dans cette catastrophe par la friponnerie des autres. Il voulait encore en mourant conserver l'estime du monde, et peut-être cela lui aurait-il réussi, s'il avait eu le courage d'exécuter sa résolution; mais toutes les fois qu'il saisissait le pistolet, sa main se refusait à le tenir, et une vie déshonorée lui paraissait moins effrayante qu'un moment de désespoir. Il passa toute la nuit dans des angoisses inexprimables; au point du jour il brûla sa lettre, et remit le pistolet à sa place.

Un nouveau moyen de salut s'était offert à sa pensée. Malgré son âge et

malgré ses infirmités, il voulut prendre la fuite. Il lui restait encore de l'argent comptant et les diamants de sa fille. Les frontières n'étaient pas loin ; il pouvait, sous un nom emprunté, se retirer dans la ville voisine, et tenter de nouveau la fortune. A la vérité, il ne pouvait faire venir des chevaux de poste sans éveiller des soupçons ; mais il avait deux bons chevaux dans son écurie. Il était quatre heures du matin, il fit atteler la voiture, et pendant ce temps-là, il rassembla tout ce qui lui appartenait et ne lui appartenait pas, et remplit ses poches d'effets précieux. Il n'oublia pas le pistolet tout chargé, afin d'imposer à son cocher, si celui-ci refusait de marcher. Il monta enfin dans sa voiture et ordonna d'ouvrir la grande porte.

Comment peindre l'effroi qu'il

épreuva, lorsqu'il apperçut un officier de police qui guettait auprès de la porte, et lui dit poliment : J'ai ordre de ne pas vous laisser passer ! En effet, le commissaire, éclairé par la richesse du présent qu'on lui avait destiné, prévoyait que son homme tenterait de s'évader, et il avait pris ses mesures. Le directeur de la banque ne demanda pas le motif d'un tel ordre ; car sa conscience lui en donnait trop bien l'explication ; il prit le bon parti de rentrer tranquillement chez lui.

Il essaya encore une fois de commettre un suicide, mais n'en eut pas la force.

Vers huit heures, le commissaire se présenta, il se fit ouvrir les portes qui étaient fermées ; on l'introduisit dans le cabinet du directeur. Klumm se jeta à genoux, convint qu'il y avait

un déficit dans sa caisse, pleura, chercha à appitoyer le commissaire en lui montrant ses cheveux blancs, en lui peignant les malheurs qui accableraient sa fille innocente.

Ses lamentations pathétiques avaient touché dans le cœur du commissaire la corde sensible; il se laissait presque fléchir, lorque pour son malheur, Klumm, croyant frapper un coup décisif, déclara ouvertement que ces bénéfices qu'il faisait dans son emploi étaient autorisés par l'usage; que M. le commissaire pourrait partager avec lui une grosse somme tous les ans, s'il consentait à fermer les yeux.

Vous êtes un fripon, répondit l'honnête conseiller; relevez-vous, et conduisez-moi dans vos bureaux.

Monsieur, s'écria Klumm en armant son pistolet, si vous me pous-

sez au désespoir, je m'arrache la vie devant vos yeux, et vous aurez mon sang sur votre conscience.

Damnez-vous, si vous voulez, répondit froidement M. Selten; quant à moi, je ferai mon devoir. Cependant il sonna et appela du monde pour désarmer le vieillard. Cette précaution n'était pas nécessaire; car le directeur n'avait pas assez de courage pour tenir parole.

La vérification fut très-longue, et le résultat se trouva tel que Klumm l'avait annoncé. Le commissaire le fit conduire en prison.

La nouvelle de cet événement s'était rapidement propagée; Ottilia était la seule qui n'en fût pas instruite. Au bruit qu'elle entendit dans la rue, elle se mit à la fenêtre, demanda ce qui se passait, et après l'avoir appris,

elle tomba sur le carreau sans connaissance.

Quant à M. Klumm, il suivit en silence le magistrat de police, et fut écroué dans la maison d'arrêt de l'inspecteur Robert.

CHAPITRE XXIII.

Piété filiale et dévouement.

Lorsqu'Ottilia eut repris ses sens, elle courut hors de la maison, et demanda à tous ceux qu'elle rencontrait : où a-t-on conduit mon père ? Ceux qui ne la connaissaient pas, ou qui n'avaient pas entendu parler de l'événement, la croyaient folle, et passaient leur chemin sans lui répondre. Un marchand qui la voyait courir çà et là, eut pitié d'elle ; il l'appela et lui déclara la vérité.

Ottilia s'achemina aussitôt vers cet affreux séjour, que jusque là elle ne connaissait que de nom ; elle frémit en voyant ses hautes murailles

toutes noircies. Elle tira le cordon d'une sonnette ; la porte du guichet s'ouvrit, et la voix rauque d'un geolier lui dit : Que voulez-vous?

Je veux voir mon père, répondit Ottilia toute tremblante. — Qui est votre père? — Klumm, le directeur de la banque. — Ah ! ah ! ce coquin qui a volé notre bon prince. Allons, entrez jeune fille, et adressez-vous à M. l'inspecteur ; s'il le permet, vous pourrez venir tous les jours.

Ottilia avait peine à se tenir sur ses pieds. La respiration lui manqua lorsqu'elle se vit dans la première cour de la prison. Tout était propre à inspirer la terreur. Où trouverai-je M. l'inspecteur, demanda-t-elle à un soldat qui était placé le sabre nu auprès d'une porte? La sentinelle lui montra plusieurs croisées, les seules

qui ne fussent pas grillées ; des fleurs croissaient sur les balcons, c'étaient les seuls indices qui prouvassent qu'en ce lieu il existait des hommes ; mais, aux yeux de l'infortunée Ottilia, ces fleurs paraissaient venir sur un tombeau. Elle arriva devant l'inspecteur Robert qui l'accueillit, il est vrai, avec bienveillance, mais lui dit qu'il regrettait de ne pouvoir accorder sa demande, attendu qu'il n'avait pas encore reçu d'ordres concernant le prisonnier. Je les attends incessamment, continua-t-il, revenez dans l'après-midi, j'espère qu'on ne m'imposera pas le terrible devoir d'interdire à une fille l'accès auprès de son père.

Ottilia, gémissante, quitta cette habitation de l'infortune, et retourna chez son père, où elle trouva une autre scène de désolation. On avait

mis les scellés partout, les domestiques ne savaient que faire. Ceux d'entre eux, qui étaient de bonnes gens, pleuraient sur le sort de leur bonne demoiselle; les mauvais sujets avaient pris ce qui leur était tombé sous la main, et s'étaient en allés sans demander congé. Ottilia qui, une heure auparavant, se croyait assez riche pour pouvoir donner asyle à une foule de pauvres, ne trouva dans la maison où elle était née, aucune chambre où elle pût pleurer. Elle alla chez une parente qui, depuis nombre d'années, était admise à la table de son père, et qui lui avait prodigué toutes sortes de caresses. La belle dame la vit venir de loin; elle se retira de sa fenêtre; une servante, meilleure que sa maîtresse, alla au-devant d'Ottilia, et lui dit d'un ton pénétré : Madame

n'est pas chez elle. Ottilia revint encore deux fois, même réponse.

Ottilia erra de rue en rue, ne sachant ce qu'elle ferait pendant le reste de la journée, et encore moins où elle passerait la nuit, si on lui refusait la faveur de rester sous les verroux avec son père. Tout-à-coup quelqu'un lui prit la main, et la porta à ses lèvres; c'était Marie, la femme-de-chambre qui avait été renvoyée pour s'être chargée du billet adressé à Théodore. C'est toi, Marie, dit Ottilia! tu me reconnais donc encore?

Hélas! répondit cette domestique fidèle, il y a une demi-heure que j'ai appris votre malheur. J'accourais chez vous au moment où vous en sortiez; je n'osai pas vous adresser la parole de peur de vous importuner, et vous suivis de loin. Je vis

qu'on vous fermait impitoyablement la porte de votre parente ; je m'approchai assez pour entendre vos soupirs ; résolue à vous parler, je me présentai devant vous ; j'espérais que vous m'appercevriez, et m'adresseriez la première la parole ; mais, juste ciel ! vous aviez les yeux tout égarés ; je ne pus me retenir plus long-temps ; je saisis votre main. Oh ! Mademoiselle, si, en ce moment, vous ne savez où porter vos pas, ne dédaignez point mon modestelogement. J'ai épousé un homme veuf, un tisserand ; il n'est plus jeune ; mais c'est un brave homme ; il est à son aise, et se fera un plaisir de recevoir chez lui une bonne maîtresse, dont je lui ai parlé si souvent.

L'affection, la reconnaissance de cette bonne femme touchèrent Ot-

tilia ; de douces larmes soulagèrent son cœur. Oui, ma bonne Marie, reprit-elle, je suis très-malheureuse ; accorde-moi un asyle chez toi, seulement jusqu'à ce soir.

— Oh ! tant que vous voudrez ; tout ce que nous possédons vous appartient.

La maison du tisserand n'était pas fort éloignée ; Ottilia y fut accueillie avec amour et respect ; on la conduisit dans une petite chambre ; on mit des draps blancs dans le lit ; ces honnêtes artisans servirent à dîner tout ce qu'ils avaient de meilleur dans leur maison, et s'affligèrent de voir que leur chère convive ne voulait rien prendre.

Ottilia attendit avec impatience l'heure fixée. Marie voulut absolument l'accompagner. Il pourrait vous arriver quelque chose, dit-elle ; per-

sonne ne serait là pour vous secourir. Au surplus, je ne vous gênerai pas, j'attendrai devant la porte jusqu'à ce que vous sortiez.

Cette fois Ottilia fut reçue par une demoiselle belle et gracieuse, c'était Emma; elle vint au-devant d'elle avec des regards célestes. Mon papa (c'est ainsi qu'elle nommait son père adoptif) m'a chargé, dit-elle, de vous conduire chez monsieur votre père; vous avez la permission de le voir tous les jours.

Puis-je rester tout-à-fait avec lui, demanda Ottilia avec vivacité?

— Je ne sais pas; est-ce que vous voudriez rester enfermée ici, dit Emma toute émue?

Oui, sans doute, repartit Ottilia, et elle courut en traversant la cour à la chambre du vieux Klumm. C'est ici, lui dit Emma, en lui montrant un

petit guichet, et en prenant une clef dans le paquet qu'elle tenait à la main. Ottilia frémit en entendant le bruit des verroux; elle trembla encore plus en paraissant devant son père.

Klumm était assis sur une banquette qui était, ainsi qu'une vieille table toute couverte des noms des prisonniers qui l'avaient précédé, le seul ameublement de sa chambre enfumée.

Ottilia se précipita sur son père en jetant un cri de douleur; Emma se retira discrètement derrière la porte pour ne point gêner par sa présence cette pénible entrevue.

Que viens-tu faire ici, dit Klumm en la repoussant?

— Ce que je viens faire! Mon père peut-il me le demander? Parta-

ger votre affliction, adoucir, autant qu'il sera en moi, votre infortune.

Ne te donne pas cette peine, reprit-il froidement; je n'ai pas besoin de toi, ou bien veux-tu jouir du spectacle d'un père que ton entêtement et ta dissipation ont plongé dans cet excès de maux ?

Ottilia frémit. Moi, dit-elle en balbutiant !

— Oui, toi, toi seule ; si tu avais donné il y a plusieurs mois ta main à l'assesseur de la chambre, je serais riche, je jouirais de mon crédit, de la considération générale. Si ta vanité ne m'avait pas entraîné dans des dépenses excessives, tout cela ne serait pas arrivé.

Eh quoi ! dit Ottilia toute confuse, ce serait moi qui serais la cause ?..... Savais-je donc ?... Oh ! mon Dieu !... Elle ne put achever, et s'appuya

contre la muraille; son père ne fut aucunement touché de son état.

Ne t'ai-je pas cent fois suppliée, continua-t-il? Ne t'ai-je pas dit que ton refus ferait mon malheur? Tu n'as pas voulu m'entendre; tu as sacrifié l'honneur, la vie de ton vieux père à un amour romanesque. Réjouis-toi, bientôt tu seras délivrée de la présence importune de ton père; va trouver ton infâme séducteur, apporte-lui en dot ma malédiction!

A ces mots Ottilia se jeta à ses pieds, elle embrassa ses genoux, et implora son pardon. Jamais, s'écria-t-elle, je ne formerai un nœud que réprouve mon père; jamais je ne sortirai de votre prison. Si mes folles dépenses ont occasionné votre pauvreté, c'est parce que vous m'y encouragiez vous-même; je n'avais aucun soupçon de votre situation.

Hélas ! ce reproche ne s'effacera pas de mon souvenir. Permettez-moi du moins de réparer mes torts le plus qu'il sera possible. Recevez-moi ici; je coucherai sur la dure; je mangerai du pain noir; je travaillerai jour et nuit pour vous procurer quelque aisance.....

Retire-toi, interrompit le barbare; il ne faut pas que tes criailleries remplissent d'amertume mes derniers moments. Je veux être seul, tu serais la dernière personne que je souffrirais auprès de moi. Veux-tu accomplir ma dernière volonté, et ne pas me faire la honte de vivre d'aumônes dans ma patrie? retire-toi chez une parente que j'ai à Grafenrode. Elle m'a souvent prié de t'envoyer chez elle, peut-être consentira-t-elle à te recevoir. Allons, poursuivit ce monstre insensible aux prières, aux lar-

mes, au désespoir de sa fille ; pars, et que ce soit pour la dernière fois que je t'aurai vue.

Ottilia sortit plus morte que vive ; elle se jeta dans les bras d'Emma, qui la conduisit dans sa chambre, et fit tout ce qui était possible pour l'appaiser et la consoler.

Ottilia était trop émue pour pouvoir répondre à ces procédés généreux ; elle restait pâle et muette, sans même verser de larmes ; il lui semblait qu'elle eût fait un rêve ; oui, je lui obéirai, dit-elle enfin, en rompant un morne silence ; je fuirai vers un lieu où chaque jour tout renouvèlera ma douleur ; mais que deviendra cet infortuné qui repousse la main de sa fille ?

Ne vous inquiétez point, dit Emma ; c'est mon devoir de secourir les malheureux qui gémissent derrière

ces murailles. Mon père adoptif est animé des mêmes sentiments de bienveillance, et si nos efforts réunis ne suffisaient, il vient ici un ange du ciel, un jeune médecin, qui ne guérit pas seulement les maladies du corps, mais qui traite aussi les plaies de l'âme. Malheureusement il est absent; mais aussitôt qu'il reviendra, je le prierai de prendre soin de votre père; je lui dirai seulement qu'il est malheureux; il ne faut pas d'autre recommandation à Théodore.

Ottilia rougit, voulut parler, mais garda le silence; elle considéra la jeune fille, et quelque chose dans son cœur lui dit : c'est elle! c'est cette jolie étrangère..... Oh! Dieu! ce malheur m'était donc encore réservé.

Vous connaissez M. Théodore, dit Ottilia après s'être un peu remise?

Si je le connais, répondit Emma! il fut mon libérateur, il est mon frère; je ne saurais vous exprimer combien je l'aime. Ottilia se leva de son siége, et dit : Hé bien ! Mademoiselle, dites-lui, s'il pense encore quelquefois à moi, que je m'appèle Ottilia; que si l'infortunée qui porte ce nom peut réclamer quelques droits à son amitié, il doit veiller sur mon malheureux père, le secourir dans son état d'abandon; à cette condition je lui pardonnerai tout. Adieu, Mademoiselle, soyez heureuse, goûtez le bonheur dont je me flattai vainement.

Cette exaltation d'idées fit renaître ses forces physiques; elle s'enfuit plutôt qu'elle ne s'en alla, n'écouta plus Emma qui cherchait à la retenir, arriva hors d'haleine dans la rue, prit le bras de son ancienne

femme-de-chambre, et marcha avec tant de vitesse, que cette dernière avait peine à la suivre.

Au surplus, cette énergie ne dura pas long-temps, elle tomba dans une agitation pénible, dans des rèveries inquiètes; elle ne soupirait point, ne pleurait pas, parlait peu; enfin, sortant de cette espèce de torpeur, elle s'écria : il faut que je parte ! elle ôta de son doigt une bague, et chargea la femme du tisserand de l'aller vendre chez un bijoutier voisin. Son projet était d'employer une partie du prix aux frais de son voyage jusqu'à Grafenrode, et de laisser le surplus à sa chère Marie, pour qu'elle le fît remettre à son père. Malgré toutes les représentations de Marie, elle voulut absolument partir dès la même nuit; elle eut un nouveau motif de partir promptement, lorsque sa gé-

néreuse hôtesse croyant la retenir, lui avoua en confidence que Théodore était le cousin de son mari, et qu'il venait souvent les voir, parce qu'il n'était pas fier. Malheureusement, continua-t-elle, ce brave garçon est à présent en voyage; mais qui sait s'il ne reviendra pas bientôt, peut-être aujourd'hui même?

Ottilia trembla à cette idée; elle redoubla d'ardeur pour ses préparatifs, et ne sentit de repos que lorsqu'elle se trouva sur le grand chemin, éclairé par les seules étoiles.

Si, pendant que toute la ville était occupée de l'emprisonnement du vieux Klumm, Florio ne fût pas resté toute la journée à son clavecin, il se fût opposé au départ d'Ottilia; ou s'il n'eût pu l'empêcher, il l'eût au moins accompagnée dans son voyage. Mais il n'apprit cette nouvelle que le len-

demain matin. Il voulut savoir quel était le lieu où s'était rendue Ottilia, et prit en conséquence des informations au bureau des voitures; mais on ne put lui apprendre rien de satisfaisant. Misérable que je suis, s'écria-t-il en se frappant le front! que dira Théodore lorsqu'il reviendra?

CHAPITRE XXIV.

Vengeance céleste.

Cependant l'absence de Théodore se prolongeait ; son départ était différé de semaine en semaine, de mois en mois. L'épidémie avait pris un caractère si grave, qu'elle menaçait de s'étendre au loin. Théodore ne ménageait ni ses soins, ni sa propre sûreté ; il écrivit à son ami dans une longue lettre les dangers qu'il courait tous les jours, les occupations qui absorbaient tout son temps, et le supplia de lui donner quelques nouvelles d'Ottilia. Que lui annoncer, dit Florio ? les mauvaises nouvelles viènent toujours trop tôt.

Il lui répondit qu'une indisposi-

tion le retenait chez lui depuis plusieurs semaines, qu'il n'avait rien pu découvrir au sujet d'Ottilia. Une autre fois il écrivit qu'il était survenu au vieux Klumm une fâcheuse affaire, et qu'il pourrait bien perdre sa fortune. Florio savait bien que cet événement ne pouvait être désagréable à Théodore, qu'il devait ressusciter toutes ses espérances ; mais il se garda bien de lui dire qu'Ottilia avait disparu de la ville. Les femmes, pensait-il, ne fuient que pour qu'on les suive, et ne se cachent que pour qu'on les trouve.

Quant au vieux Klumm, le malheur n'avait fait qu'augmenter sa lâcheté ; en effet, le courage ne s'accorde guère qu'avec la santé du corps et de l'âme ! Comment ce misérable, bourrelé par les remords, accablé d'inquiétudes sur les suites

de son affaire, aurait-il été capable d'une noble fermeté? Une seule chose pouvait le soutenir dans sa disgrâce. C'étaient les soins d'Emma, c'était sa figure charmante, ses manières tendres et compatissantes. De temps en temps elle lui portait quelque nourriture qu'elle avait ménagé sur son propre repas.

Une fois (c'était le jour où son père adoptif complettait sa soixante-dixième année) elle détourna une bouteille de vin et une assiette d'étain, sur laquelle elle mit des viandes. Elle porta le tout au père d'Ottilia, pendant que l'inspecteur faisait la sieste; elle lui laissa la bouteille et l'assiette, afin de retourner faire les préparatifs d'un dîner auquel le vieux Robert avait invité plusieurs amis. Emma ne revint que le soir desservir le repas du prison-

nier. Remontée dans sa cuisine, elle se mit à essuyer l'assiette, et en y jetant un coup-d'œil fugitif, elle fit une découverte qui lui causa un mouvement de surprise ; peu s'en fallut qu'elle ne laissât tomber l'assiette, en y lisant le propre nom de sa mère, Amélie Thomasius. En effet, Emma ressemblait tellement à cette femme infortunée, que cette observation n'avait point échappé à M. Klumm. Dans un moment de désœuvrement, et préoccupé de cette idée, il avait gravé sur l'assiette, avec la pointe de son couteau, le nom de la victime de sa séduction.

L'étonnement, l'effroi, la curiosité, l'espérance, se partageaient le cœur d'Emma. Cet homme, dit-elle en elle-même, a connu ma mère, rien n'est plus certain ; il a connu aussi mon père, c'est vraisemblable ; il

pourra du moins m'apprendre où je pourrai trouver Schneider, ce marchand que personne ne connaît.

Elle ne put trouver dans la soirée d'occasion pour se faire expliquer cet événement étrange; elle ne ferma pas les yeux de la nuit. Dès le matin, elle porta au prisonnier son déjeûner sur la même assiette. Klumm fut surpris de la voir paraître plutôt qu'à l'ordinaire. Jamais il ne l'avait vue si agitée, ayant un air si amical et en même-temps si sérieux.

Après avoir mis le déjeûner sur la table, Emma lui dit : Vous êtes étonné, sans doute, de me voir venir si tôt, et vous ne vous doutez guère de ce qui me donne tant d'inquiétude. Si je ne me trompe, c'est vous qui avez écrit ce nom sur l'assiette que je vous ai apportée hier.

Klumm singulièrement troublé à

son tour, s'écria : Grand Dieu ! serait-il possible ? — Est-ce que vous auriez connu ma mère ? — Votre mère ? — Oui, elle se nommait Amélie Thomasius. — La fille du pasteur de Seligheim ? — Elle-même !

A ce trait de lumière, Klumm sentit son cœur inflexible s'attendir. Emma, pâle, immobile, contempla les traits décomposés du vieillard, ses yeux égarés, les efforts qu'il faisait en vain pour parler. Cependant, avant qu'il eût la force de s'expliquer, Emma lui porta un second coup encore plus sensible.

Oh ! certainement, s'écria Emma, certainement vous avez connu ma mère : c'est de vous que je pourrai apprendre quel est mon père, et dans quels lieux il resp re.

Votre père, répéta Klumm, d'une voix mal articulée !

— Du moins vous pourrez m'indiquer celui à qui mon grand-père, dans ses derniers instants, a écrit la lettre que voici. Lisez-la ; elle s'adresse à un marchand nommé Schneider, dont je n'ai pu découvrir aucune trace. Ah ! si vous ne pouviez me donner aucun renseignement, j'en deviendrais encore plus malheureuse.

Je ne connais pas cet homme, répondit Klumm tout interdit ; cependant lorsqu'il vit ces mots tracés d'une main débile par le vieux Thomasius : « Celle qui vous remettra » cette lettre, est l'unique enfant de » ma fille unique. » Il lui sembla que ces paroles fussent écrites en caractères de feu. Les remords déchirèrent sa conscience ; il n'osa plus lever les yeux sur cette jeune fille qu'il avait abandonnée, dont il avait fait

périr la mère, et qui était maintenant sa bienfaitrice dans la prison.

Emma, uniquement occupée d'un éclaircissement si précieux pour elle, ne s'était pas encore apperçue combien chaque mot de sa jolie bouche faisait saigner le cœur du prisonnier. Hélas ! dit-elle, vous ne pourrez donc pas non plus me découvrir le mystère de ma naissance ? parlez-moi du moins de ma mère. Vous l'avez connue ; elle devait être bien bonne, et bien malheureuse ! Ah ! pourquoi n'a-t-elle pas joui du bonheur qui était si bien fait pour elle ? C'est un secret fatal que jamais mon bonpa pa n'a voulu me découvrir. Je tremble que ce ne soit mon père qui l'ait rendue malheureuse.

Ces paroles, prononcées par l'innocence, excitèrent dans le cœur endurci de Klumm, des sensations

salutaires. Il éprouva un saisissement universel, et enfin ne pouvant plus se contenir, il s'écria : C'est moi qui l'ai perdue; c'est moi qui suis ton père!

Emma se précipita à ses genoux. Malheureux que je suis, dit Klumm! il existe donc un Dieu ! et, pour la première fois depuis son enfance, il versa des larmes. La situation d'Emma ne peut s'exprimer ; elle arrosait le vieillard de ses pleurs.

Le père criminel ne put soutenir ces caresses ; il se leva, détourna les yeux, et dit d'un ton suppliant : Ta mère est vengée ; tu es l'instrument de la divinité. Oh ! je souffre mille morts ; je ne puis supporter un pareil moment. Donne-moi ta bénédiction, ô ange ! ministre des vengeances célestes; mais retire-toi.

A ces mots, il se couvrit le visage de ses deux mains.

Je vous consolerai, dit Emma dont les pleurs et les sanglots étouffaient les paroles.

Maintenant c'est impossible, reprit-il ; au nom du ciel, laissez-moi seul.

Emma se retira ; quand elle eut passé le seuil de la porte, elle se mit à genoux, et pria Dieu avec ferveur pour qu'il touchât l'âme de son père, et lui rendît le repos. Elle se livra pendant une heure aux occupations du ménage ; mais n'y pouvant plus tenir, elle retourna auprès de son père. Elle le trouva dans un sombre désespoir. Klumm frissonna quand il la vit entrer ; mais Emma avait séché ses pleurs ; elle l'aborda avec le sourire amical qui lui était ordinaire. L'égoïsme glacial de Klumm céda à des manières aussi aimables. Hélas! dit-il, que ne puis-je prier Dieu !

Emma se mit à genoux, implora les mânes de sa mère, et la conjura de pardonner.

Klumm attendri ne put de longtemps lever les yeux sur sa fille, comme s'il craignait de lire sur sa physionomie les reproches qu'il sentait au fond de sa conscience.

Cependant il s'accoutuma à contempler ce joli visage où rayonnait l'amour filial ; il considéra Emma comme une âme du purgatoire considère l'ange qui lui tend la main pour la délivrer. Emma aurait bien voulu parler encore de sa mère ; mais elle sentait désormais combien un tel entretien était pénible pour le vieillard ; il lui suffit de saisir avec inquiétude toutes les circonstances qui pouvaient l'éclairer sur ces mystérieuses aventures.

Les soins de cette jeune personne

avaient été salutaires à Klumm; jamais, depuis longues années, il ne s'était si bien porté; mais les sensations douloureuses qu'elle réveilla dans son âme, l'idée terrible et accablante qu'il recevait des soins bienveillants de cet enfant même qu'il avait délaissé, dont la mère avait péri sa victime, portèrent un coup funeste à son esprit. Emma reconnut avec effroi que chaque jour ses facultés intellectuelles s'affaiblissaient, que le désordre se mettait dans ses idées. Par fois il ne la reconnaissait pas, d'autres fois il la prenait pour sa mère; enfin il tomba tout à fait dans la démence.

Hélas! dit Emma, la main de Dieu s'appésantit sévèrement sur lui; il est de mon devoir de le soulager d'une partie de ce châtiment terrible.

CHAPITRE XXV.

Les Congés.

Tels étaient les étranges incidents qui étaient survenus lorsque Théodore revint à la ville. Le prince avait récompensé ses services par le titre de médecin de la Cour ; mais il était fort peu occupé de ces honneurs. Où est Ottilia ? Ce fut sa première idée. Sera-t-elle à moi ? Ce fut la seconde. Le désastre arrivé à son père l'affligeait ; car il sentait bien ce que cette excellente fille en avait dû souffrir ; mais son état actuel d'indigence lui causait un plaisir secret ; il pouvait désormais lui prouver que ce n'était que pour elle-même, et non pour ses richesses, qu'il l'a-

vait toujours aimée. A peine conservait-il quelque souvenir de ces soupçons qu'on lui avait montrés, de cette justification qu'on lui avait demandée. Il attribuait la conduite d'Ottilia à un dépit amoureux dont il ne serait plus désormais question; et si, contre toute attente, sa bien-aimée avait encore de mauvaises impressions contre lui, il était résolu à faire tout son possible pour les dissiper.

Lorsque Théodore n'eut pu apprendre, ni au bureau de la poste, ni chez son cousin, le lieu de la retraite d'Ottilia, il n'en fut que très-peu inquiet, car le père devait le savoir; il était décidé à s'adresser au père, espérant que le détenu, courbé sous le poids de l'infortune, lui serait plus favorable que l'orgueilleux directeur de la banque. Il demanda la permission d'entrer dans la prison de

Klumm pour lui donner les secours de son art ; Emma, toute joyeuse, le conduisit devant son père. Mais par malheur les esprits du vieillard étaient tellement égarés, que ce ne fut qu'après plusieurs semaines qu'il y eut un intervalle lucide, où Klumm reconnut son ancien médecin.

Cette rencontre fit sur l'ex-directeur un effet très-fâcheux ; il rougit d'avoir des obligations à un homme qu'il avait refusé pour gendre, ne lui cacha pas que sa visite lui était très-désagréable, et lui fit entendre qu'il aurait été plus noble de la part de Théodore de ne point se donner la satisfaction d'un pareil triomphe.

Oh ! combien peu il connaissait ce charmant jeune homme ! quelle fut sa surprise, lorsque Théodore lui demanda où était Ottilia ! Il lui nomma presque sans le vouloir Grafen-

rode, la ville où elle s'était retirée : ce fut aussi presque, sans le vouloir, qu'il déclara qu'il ne prétendait plus exercer aucun pouvoir sur sa fille ; que sa main dépendait uniquement du choix de son cœur.

Théodore ne chercha point à dissimuler les transports de joie que lui causait une telle déclaration. De retour auprès d'Emma, il lui promit d'employer tous ses soins pour guérir le malade, et partit fort content, car il savait où demeurait Ottilia : son bonheur dépendait uniquement de celle dont il ne révoquait point l'amour en doute.

Il écrivit à Ottilia une lettre fort tendre, où il dit que son père ne s'opposait plus aux vœux de son cœur, et la supplia d'accomplir les siens. Il lut sa lettre à Florio qui, contre son ordinaire, l'écouta en silence et en

ouvrant de grands yeux. Est-ce bien comme cela, dit Théodore? As-tu quelque conseil à me donner? — Aucun, répondit Florio. La lettre fut envoyée à la poste. Théodore voulut quitter son ami, qui continuait à ne pas dire un mot; Florio le retint. Écoute, dit-il, tu vas te marier; tu fais une grande sottise; mais il ne sera pas dit que tu la fasses tout seul, car moi aussi je me marie.

Théodore le considéra fort étonné, ne sachant s'il riait ou parlait sérieusement.

Entre nous, mon cher, reprit Florio, ne va pas dire cela à personne, car j'en rougirais; pendant ton absence, j'ai mené la vie la plus ennuyeuse; Dieu sait que j'ai combattu de tout mon pouvoir contre ce maudit amour; mais ç'a été inutile. Quand je suis à mon piano, je crois la voir

auprès de moi ; quand j'exécute un air, je crois lui entendre chanter les paroles ; je contemple en idée ses traits divins, ses yeux si pleins d'expression. J'oublie mon état, je ne suis plus bon à rien, cela ne peut pas durer long-temps ; je rendrai peut-être ma condition pire : quoi qu'il en soit j'épouse ; le reste à la volonté de Dieu.

Le reste fera ton bonheur, répartit Théodore. C'est sans doute d'Emma que tu veux parler ? — Belle demande ! — Hé bien ! va sur-le-champ lui faire ta proposition ?

Est-ce que je le puis, répliqua Florio ? Je me suis plusieurs fois présenté à sa porte, et toujours je me suis trouvé dans la situation d'un écolier qui ne sait pas bien sa leçon, et tremble de venir devant son maître. Si je paraissais devant elle, je ne saurais

comment lui tourner mon compliment. — Hé bien ! écris. — Crois-tu ? Sans doute, mon cher ; qu'as-tu à craindre? je suis sûr qu'Emma a de l'amour pour toi.

— Hélas ! insensible que tu es, répartit Florio, tu ne connais point l'amour. Tu t'occupes de tes affaires, tu soignes tes malades, tu reçois une commission du prince, et restes toujours amoureux. Mais moi, pauvre diable, je ne saurais composer une phrase de musique ; au dernier concert, j'ai plusieurs fois faussé la mesure. Voilà ce que c'est que l'amour.

Chacun a sa manière, répondit Théodore, et Florio écrivit. Théodore ne put s'empêcher de rire de sa lettre : car il dépeignait en termes très-bizarres l'agitation de son cœur. Il y disait bien qu'il était éperduement amoureux ; qu'il brûlait du dé-

sir d'épouser Emma ; mais le surplus était une espèce de chaos presque inintelligible où il accumulait tous les faits qui s'étaient passés depuis qu'ils se connaissaient. Il y régnait, en un mot, un tel désordre, qu'on lui pouvait croire le cerveau un peu timbré.

Florio attendit avec impatience le retour de la servante qu'il avait chargée de son amoureux message. Enfin elle arriva, Florio courut au-devant d'elle ; il revint auprès de Théodore, triste, pensif, les bras croisés ; car Emma, à qui la lettre avait été directement remise, avait dit qu'elle enverrait le lendemain la réponse. Elle ne m'aime pas, s'écria Florio désespéré ! si elle m'aimait, elle eût répondu sur-le-champ.

Quelle idée, répliqua Théodore ! N'as-tu pas fait de longues réflexions avant de lui proposer ta main ? Veux-

tu qu'elle accepte sans examen ? La pudeur naturelle à son sexe n'exige-t-elle pas un délai de quelques heures ? Sois tranquille, demain elle sera à toi.

Mais demain existerai-je, s'écria Florio, pleurant presque comme un enfant ?

Théodore ne vit pas de meilleur moyen de le tirer de sa mélancolie, que de lui rappeler qu'il avait reçu en présent deux bouteilles d'excellent vin de Bourgogne. Florio saisit cette idée, et remplit les vœux de Théodore, au-delà même de son attente.

Cependant cette légère ivresse se dissipa, et Florio passa une très-mauvaise nuit. La matinée était déjà presque écoulée, lorsqu'il arriva un enfant porteur d'une lettre de mademoiselle Thomasius. Florio s'en em-

para avec avidité, déchira l'enveloppe en vingt morceaux; mais à peine eut-il jeté les yeux sur le contenu, qu'il s'assit sur un canapé, et laissa tomber la lettre. Théodore la ramassa, et lut ce qui suit:

« Je suis, Monsieur, infiniment » sensible à votre amour, et je ne » saurais dire qu'il n'est point par- » tagé. Cependant un devoir sacré » me retient, et m'ordonne de vous » déclarer qu'il ne faut plus penser » à moi. Cette résolution m'a coûté » bien des larmes; mais j'ai dû la » prendre, et je ne m'en départirai » pas. Oubliez l'infortunée

EMMA. »

Cela est inexplicable, dit entre ses dents Théodore. Je le conçois, répliqua Florio; c'est une femme; ce seul mot dévoile toute l'énigme.

Florio exhala ensuite son dépit en mille imprécations contre l'amour et le beau sexe.

Ne précipite pas ton jugement, reprit Théodore ; ne dit-elle pas expressément qu'elle t'aime, qu'elle a beaucoup combattu pour te refuser? Qui sait si ce n'est pas quelque vain scrupule ? Je vais la voir et lui parler.

Florio l'en détourna fortement. Il ne voulait point devoir le consentement de son épouse à l'intercession d'un ami. C'en est assez, dit-il, j'ai fait une folie, j'en porte la peine ; je n'irai point me jeter aux pieds de mon inhumaine pour fléchir ses rigueurs ; un tel rôle ne me convient point. Je te jure, mon cher, que je ne l'aime plus, que j'ai honte de cette fantaisie.

Il croyait parler sincèrement, mais

Théodore appercevait bien qu'il souffrait. Il résolut, malgré les instances de Florio, d'aller ce matin même trouver Emma, afin de connaître les motifs de cet étrange refus. Il ne put rien découvrir; Emma ne répondit d'abord que par ses larmes.

Hélas ! dit-elle, pressée par les questions souvent insidieuses de Théodore, si mon généreux bienfaiteur allait me mépriser, je serais doublement infortunée. Qu'il me permette cependant d'avoir pour lui cet unique secret. Assurez Florio que je l'aime, que jamais je n'en aimerai un autre ; mais puis-je..... dois-je.....

Elle s'interrompit, et le reste de la phrase « dois-je abandonner un » père qui a eu le malheur de perdre » l'esprit ? » expira sur ses lèvres. Ces mots eussent fait connaître son

secret. Théodore abandonna toute espérance de découvrir le mystère, et retourna chez lui, craignant le moment où il reverrait Florio. Comment aurait-il pu rester spectateur indifférent de ces effets des passions, lorsqu'il attendait chaque soir une lettre d'Ottilia, une lettre où elle accorderait son consentement? Le temps calculé pour le retour du courrier était déjà expiré, et il ne savait comment interpréter ce silence, lorsqu'un soir il reçut ce billet :

« Je vous ai beaucoup aimé, peut-
» être que je vous aime encore pour
» mon malheur; je suis réduite à l'in-
» digence, mon père est déshonoré.
» Le cœur me saigne en vous expri-
» mant mes intentions irrévocables.
» Je veux croire qu'une union avec
» moi interromprait vos intrigues

» amoureuses; mais tôt ou tard vous
» vous en repentiriez. J'ai du penchant à la jalousie, et j'exigerais
» un amour sans partage.

» Au surplus, quand les choses
» seraient autres qu'elles ne sont,
» quand vous pourriez me prouver
» que vous prenez à la fille de Robert un intérêt différent que celui
» que suppose le monde, et que celui que cette fille elle-même m'a
» avoué, il s'éléverait encore une
» barrière éternelle entre nous; car,
» lors de ma dernière entrevue avec
» mon père, il m'a menacée de sa
» malédiction si nous devenions
» époux; il nous a ainsi séparés pour
» toujours. Adieu, et soyez plus heureux que moi. »

OTTILIA.

Théodore ne fut pas moins étonné de ce congé formel, qu'il ne l'avait

été de celui donné par Emma à son ami ; la douleur le rendit muet et presque inanimé. Florio lut la lettre à son tour, et dit en serrant Théodore dans ses bras : étourdis que nous sommes ! convenons que nous sommes tous deux de grands fous, et moi le plus insensé, car tu ne connaissais pas les femmes, et moi je les connaissais. Sera bien fine celle qui m'y reprendra. Souviens-toi de ce proverbe : les plus courtes folies sont les meilleures ; bannissons une frivole espérance qui n'avait d'autre base que le cœur dissimulé et artificieux d'une femme ; calme-toi, et écoute ma proposition.

CHAPITRE XXVI.

Les voyageurs par amour.

Tous les animaux, continua Florio, sont doués de la faculté de changer de place, excepté ceux de la classe des polypes. L'huître elle-même n'est pas tellement adhérente à son rocher, qu'elle ne puisse ouvrir son écaille, et faire une espèce de mouvement. L'homme est le mieux partagé, puisqu'indépendamment de ses propres jambes, il a encore à son service celles des chevaux, des chameaux et même des chiens, en Europe, en Asie et au Kamtschatka. Et pourquoi la nature a-t-elle fait ces sages dispositions ? Les autres animaux n'avaient besoin que de chercher une compagne.

L'homme a de plus celui de se guérir de l'amour en voyant du pays. Il y a des hommes qui, maltraités de la fortune, ne s'en entêtent pas moins à rester au lieu où le hasard les a placés ; mais de tels êtres devraient réfléchir que le monde est, Dieu merci, passablement grand, et que, si dans tel lieu, il croît des ronces et des épines, les roses sont dans un autre.

Quiconque, poursuivit-il, se flatte de résister à l'amour, lorsque l'objet qui l'inspire est près de lui, est un fou. Ce n'est qu'en fuyant comme les Parthes que l'on peut combattre cette passion ; pourquoi, mon cher docteur, puisqu'on n'a pas encore trouvé contre l'amour un préservatif de la nature de celui qu'on emploie contre la petite vérole, ne prenons-nous pas tous deux la fuite ? Tu as

amassé un peud'argent, et moi aussi ; voyageons afin de nous consoler de nos disgrâces.

Théodore trouva la proposition de son ami fort raisonnable ; oui, dit-il, il faut voyager, il faut visiter la France, ce centre des lettres et des lumières.

Ah ! mon ami, reprit Théodore, les femmes de ce pays-là sont, dit-on, encore plus séduisantes que partout ailleurs ; il faut sortir de l'Europe, parcourir les belles contrées de l'Orient, où les habitants ont assez de bon sens et de raison pour enfermer les femmes entre quatre bonnes murailles. Si tu m'en crois, nous irons en Turquie.

Tout m'est égal, répondit Théodore, pourvu que nous partions au plus vite. Une diligence partait le même soir pour Vienne, Florio con-

seilla d'y retenir deux places. Ce départ sembla trop précipité à Théodore. Ottilia lui avait avoué qu'elle l'aimait encore; à la vérité, elle y avait ajouté un peut-être; elle avait expliqué les causes de sa jalousie, et il n'était pas difficile de les détruire; mais elle lui interdisait tout espoir, en lui annonçant la malédiction de son père, et le vœu qu'elle avait fait.

Toutes ces réflexions lui roulèrent dans la tête lorsqu'il reprit la lettre d'Ottilia, et la relut plus de vingt fois.

Il faut que je parle encore une fois à son père, dit-il à Florio. Celui-ci répondit brusquement : tu es incorrigible; si tu ne veux pas venir avec moi, je pars tout seul.

Ce fut avec bien de la peine que Théodore le persuada d'attendre en-

core quelques jours. Ces jours devinrent des semaines, car il espérait trouver quelque moment propice où son prisonnier aurait l'usage de sa raison, où il le déterminerait à écrire de sa main à sa fille l'autorisation de faire un choix; mais, hélas! un nouvel événement acheva d'ébranler le cerveau du vieux Klumm.

Un soir, Emma fit prévenir Théodore que le prisonnier avait des idées plus saines et plus raisonnables qu'à l'ordinaire; en conséquence, elle le conduisit dans une cour où les détenus avaient de temps en temps la faculté de prendre l'air. Klumm apperçut tout-à-coup un homme chargé de fers, la barbe longue et mal-propre, les joues pâles, les yeux hagards. C'est le plus méchant de tous ceux qui habitent cette maison, dit-elle à son père,

et elle voulut l'éviter ; mais cet homme leur barra le chemin, et dit en ricanant : ah ! ah ! M. le directeur de la banque, soyez le bien venu, mon cher camarade ! Est-ce que vous ne me reconnaissez pas ? En vérité nous sommes bien changés l'un et l'autre ; il n'est plus ce bon temps où le baron de Sonnenstern courait le monde pour faire des dupes, où le marchand Schneider séduisait une pauvre innocente. Hé bien ! vous vouliez me tuer quand je reparaîtrais devant vos yeux !..... Rien n'est plus plaisant, nous sommes tous deux devenus vrai gibier de potence ; mais le vieux pécheur, si je ne me trompe, n'a pas encore renoncé aux jolies filles.

Klumm ne fut pas long-temps sans reconnaître son ancien domestique, l'instrument de toutes ses débauches.

L'image fidèle que cet homme infâme lui présentait en peu de mots, la fierté, la honte, et plus que tout cela peut-être, la circonstance qu'il était en présence de l'enfant infortuné, fruit d'une horrible séduction, produisirent sur lui un tel effet, qu'il tomba presque sans connaissance sur le gazon, malgré les efforts d'Emma qui ne put le soutenir. Elle appela des guichetiers au secours, et on ramena Klumm dans sa chambre.

Dans la nuit suivante, la démence de Klumm se changea en une folie dangereuse. Dès ce moment on désespéra tout-à-fait de sa guérison. Théodore ne pouvant obtenir ce dont il s'était flatté, prit le parti de céder à l'impatience de son ami.

Le sort va me séparer de vous, dit-il à Emma ; nous ne nous rever-

rons pas de long-temps, peut-être jamais. Il eût été en votre pouvoir de faire le bonheur de mon ami, et de me rendre par-là supportable le séjour dans ma patrie. Oh! vous qui montrez une affection presque filiale à un vieillard étranger qui n'a que trop mérité son sort, pouvez-vous réduire au désespoir un jeune homme si digne de votre amour? Cependant, loin de vous faire des reproches, quelque inconcevable que soit votre conduite, le caprice sera l'unique motif que je lui supposerai. Mon estime pour vous est inébranlable; mais je tremble pour l'avenir. Le bon inspecteur est très-âgé; vous pouvez bientôt le perdre, et vous trouver, pendant mon absence, privée de votre unique appui. Permettez-moi de partager avec vous quelque argent que je possède.

Emma refusa avec une vive émotion la bourse qu'il lui offrait. Je vous en conjure, lui dit-elle, ne me faites pas cette honte. Rien n'est plus affreux pour moi que l'idée de vous paraître ingrate ; mais je dois emporter mon secret dans la tombe. Cependant pourrais-je, dans une telle situation, recevoir encore quelque présent de mon bienfaiteur? Non, Dieu aura soin de moi, car je resterai fidèle à mes devoirs tant que je respirerai. Adieu, soyez heureux, bon jeune homme, et ne pensez pas mal de moi. Priez aussi Florio qu'il n'ait point à mon égard d'idée injurieuse ; hélas ! je l'aimais si tendrement !.... Adieu.

Elle se retira en pleurant. Théodore imagina de remettre son présent au vieux Robert, afin qu'il le donnât à Emma après son départ ; mais ce

généreux vieillard ne voulut pas le recevoir. Ma chère Emma, dit-il, ne manquera jamais de rien. Au premier jour je ferai mon testament, et lui assurerai une honnête existence.

Florio fut charmé de la résolution de son ami ; il fit un paquet de ses effets, qui consistaient en une couple d'habits, du linge et une guitarre. Quant à Théodore, il était comme indécis, et ne faisait aucun préparatif. Florio eut soin de lui à sa place ; il mit dans un coffre ses instruments de chirurgie, et n'oublia pas d'emporter entre des plaques de verre de la matière de la vaccine que son ami avait recueillie quelques jours auparavant. Quelle fortune, dit-il avec enthousiasme ! Personne à Constantinople n'a vraisemblablement encore entendu parler de l'admirable découverte du

docteur Jenner. Il est possible que la pétite-vérole se déclare dans le serrail du grand-seigneur ; on t'appèle, tu fais des merveilles, on te décore de l'ordre du croissant. L'or, l'argent, et le café moka arrivent de tous côtés dans ta maison. Ensuite tu me procures la permission de divertir les sultanes avec ma guitare. A la vérité ce sont des femmes, mais elles auront pour moi l'attrait de la nouveauté.

Théodore n'entendit pas un mot de ces saillies, car au fond il n'avait pas plus de courage que son ami, et ne pouvait se dissimuler combien il était cruel de quitter le pays où vivaient leurs cruelles amantes.

CHAPITRE XXVII.

Les Turcs.

Nos deux amis arrivèrent sans accident à Constantinople. Ils apperçurent de loin avec enthousiasme les minarets dorés, entremêlés, d'une maniére pittoresque, avec de hauts bosquets de cyprès. Que tout cela est beau ! qu'on est heureux dans ce pays ! dit Florio en considérant de l'autre côté la côte d'Asie. C'est ici, mon cher, que nous établirons nos pénates. Leur enchantement ne tarda pas à se dissiper lorsqu'ils virent l'intérieur de cette ville immense, lorsque, passant par des rues sales, exhalant les plus mauvaises odeurs, ils virent de chaque côté de misérables

maisons de bois. Passant ensuite par le marché aux esclaves, ils apperçurent de tristes troupes de captifs que des Juifs exposaient en vente. Il fut heureux pour Florio que les Turcs ne comprîssent pas l'allemand, car ses imprécations l'eussent rendu infailliblement martyr de la philantropie.

Nos voyageurs se présentèrent chez l'ambassadeur de leur nation; ils eurent l'agréable surprise de rencontrer dans l'anti-chambre une ancienne connaissance, c'était M. l'assesseur de Stolzenbeck en personne. Ce dernier ne fut pas moins étonné en les reconnaissant, mais il parut éprouver une sorte de confusion. Cependant il se remit de son trouble, aborda les voyageurs avec un air de protection, et en sa qualité de gentilhomme de la légation, il entra le premier chez l'ambassadeur.

Ami, dit Théodore à Florio, que penses-tu de cette aventure?

Je crois, répartit Florio, que Dieu a résolu d'envoyer partout sur notre chemin cet homme maudit. Il est capable de nous rendre de mauvais services auprès de son excellence.

Florio ne se trompait point. Stolzenbeck le père, informé des équipées de son fils, avait jugé à propos de le faire partir à la suite de l'ambassadeur à Constantinople; et cet envoyé, jaloux de se concilier les bonnes grâces du ministre, le traitait comme son propre fils. Aussi le jeune Stolzenberg menait-il une vie agréable, et il se livrait sans obstacles à toutes sortes de débauches. Il n'eut rien de plus pressé que d'annoncer à l'ambassadeur quels étrangers venaient d'arriver à Constanti-

nople ; il en résulta que les deux amis furent très-froidement reçus, et son excellence leur demanda, à la vérité en plaisantant, s'ils n'étaient pas des aventuriers ?

Pourquoi pas, répliqua Florio ? cela vaut mieux que si l'on nous avait exilés ici pour nos bonnes vies et mœurs. A ces mots, il lança sur le gentilhomme d'ambassade un coup-d'œil foudroyant. Son excellence, qui n'y prit pas garde, avertit les voyageurs de se bien comporter pendant leur séjour en cette ville, disant qu'il ne fallait presque rien pour se mettre très-mal avec les Turcs, et qu'en pareil cas ils ne devaient pas beaucoup compter sur sa protection. Les deux amis se retirèrent avec la résolution de ne plus remettre, s'il était possible, les pieds chez son excellence.

Ils n'avaient cependant pas besoin de cet incident pour ne pas reconnaître bientôt que Constantinople n'est pas un lieu où l'on puisse oublier si facilement sa patrie ou sa maîtresse.

En vérité, disait Florio, ces Turcs ne peuvent être de bonnes gens. J'accorde qu'ils sont bienfaisants, car ils ont des fondations pieuses en faveur des chiens et des chats infirmes ou abandonnés ; mais comment peut-on vivre avec des gens qui font précisément le contraire de ce que nous faisons ? Nous nous découvrons la tête pour saluer, ce serait chez eux une impolitesse ; nous ôtons nos chapeaux en entrant dans une maison étrangère, ils ôtent leurs pantoufles ; nous avons des vêtements étroits, ils en ont de larges ; notre coiffure est noire, la leur est blanche, rouge

ou verte ; nous avons des cravates, ils se tiènent le cou découvert ; nous retirons le pied pour faire une révérence, ils font un mouvement de la tête et de la main ; nous traînons après nous une longue épée, ils ont un poignard à la ceinture. Leurs soldats, au lieu de drapeaux, ont des queues de cheval. En un mot, ils semblent une espèce toute différente. Leur musique est un effroyable charivari.

Un petit accident augmenta le désir qu'avait Florio de quitter au plutôt cette ville. Il avait loué, pour faire une promenade sur l'eau, une caïque, sorte de bateau à six rames.

Au moment où il allait partir, un brutal officier de police s'approcha, et lui demanda qui il était. Je suis, répondit-il, un *Franc*, un voyageur. L'officier observa qu'en ce cas il

n'avait pas le droit de se servir de six rames, que tout au plus il pouvait manœuvrer avec un seul aviron. Hé bien ! qu'importe, répondit Florio, pourvu que je puisse quitter le rivage ?

Le temps était beau, le soleil d'une chaleur extrême ; la voile n'était presque pas enflée par le vent. Florio s'était muni d'un parasol pour se mettre à l'abri des rayons du soleil. Bientôt un bateau s'avança à toutes rames ; celui qui le commandait lui demanda d'un ton menaçant comment il osait manquer de respect à sa hautesse.

Le ciel me préserve d'une si criminelle intention, repartit Florio !

Hé bien ! chien de Franc, reprit le Turc, quelle est ton audace de mettre un parasol sur ta tête devant le sérail de notre empereur !

Je vous assure, répliqua Florio, que je ne croyais pas manquer ainsi de vénération pour sa hautesse.

Cette allégation de son ignorance ne l'eût guère préservé d'une visite au château des Sept-Tours, s'il n'eût glissé à propos quelques sequins dans la main du Turc qui s'appaisa, et continua son chemin.

Sa mauvaise humeur ne fit que s'accroître, en voyant que ni son ami Théodore, ni lui, ne pouvaient gagner leur pain dans cette ville exécrable. Les Turcs lui rendaient bien le mépris qu'il avait pour sa musique, et levaient les épaules en entendant les accords savants de sa guitare. Ces gens-là sont des barbares, disait-il, mais du moins ces barbares sont comme les autres, sujets à des maladies, et il faudra bien qu'ils ayent recours à l'ami Théodore; la

petite vérole fait parmi eux toutes les années des ravages effrayants; nous allons naturaliser chez eux la vaccine. Par malheur la confiance aveugle des Turcs en la prédestination rendit inutiles toutes ces intentions bienfaisantes.

Une fois seulement il eut l'espérance de voir un rayon de lumière pénétrer jusqu'aux rives des Dardanelles, lorsqu'un pacha qui avait appris par hasard l'arrivée d'un médecin étranger, fit demander Théodore. Florio accompagna son ami; ils trouvèrent un homme honnête, aimable, qui avait été autrefois envoyé comme ambassadeur auprès d'une cour étrangère, et qui y avait perdu une partie des préjugés de son pays. Il pria le docteur, en lui recommandant le plus grand secret, de vaccimer ses enfants, assurant que si

la chose venait à être connue, cette opposition aux décrets de la destinée lui feraitle plus grand tort.

Mais vous êtes, dit Florio, un homme élevé en dignité ; chez nous le peuple fait tout ce qu'il voit faire aux grands.

Hélas ! répondit le pacha, autrefois mon exemple aurait été de quelque influence. Mais depuis que j'ai eu le malheur de devenir gendre du grand seigneur..... — Le malheur ? — Oui, sans doute. — Chez nous une telle alliance procurerait le plus grand honneur. — Hélas ! ce n'est pour moi qu'une pénible contrainte. Il a plu à mon maître de me marier avec sa fille, qui n'a que deux ans.

Deux ans ! s'écria Florio, que peut-on faire d'un pareil bambin ? — Je ne l'ai pas encore même entrevue,

répondit le pacha; mais il faut que je lui envoie sans cesse des présents qui ne font que remplir les coffres de mon futur beau-père. En peu d'années toutes mes richesses se sont dissipées. Hélas ! avec quel plaisir je les aurais toutes sacrifiées ! Mais il a fallu aussi répudier une épouse chérie. — Et pourquoi ? — Parce que le gendre du grand seigneur ne doit pas avoir d'autre femme, ni même de concubine. — Hé quoi ! lorsque son épouse est encore à la mammelle ?

— Certainement, continua la pacha, la loi et l'usage nous permettent d'avoir plusieurs femmes, mais l'amour m'avait engagé à une seule, à Fatime ; elle m'avait donné des enfants qui resserraient encore notre union. Nous étions heureux, lorsque tout d'un coup la fille du sultan est

venue interrompre le cours de notre félicité.

De plus en plus dégoûtés de tout ce qu'ils voyaient, Florio et Théodore se rendirent chez l'ambassadeur pour demander des passe-ports : ils y trouvèrent tout dans le plus grand tumulte. M. de Stolzenbeck avait, par l'entremise d'une vieille juive, entretenu un commerce de galanterie avec une fille turque ; il s'était fait introduire chez elle déguisé en femme.

Il fut surpris par le père, qui lui déclara franchement, qu'à moins qu'il ne consentît à se faire turc et à épouser sa fille, il allait le faire étrangler par ses gens. M. de Stolzenbeck entre deux maux choisit le moindre ; un iman fut appelé, et l'on pratiqua la cérémonie qui le rendit mahométan.

Cette nouvelle mit l'ambassadeur fort en colère ; il fit des démarches auprès de la sublime Porte ; mais on lui répondit qu'il ferait mieux de se taire, parce que, s'il faisait enlever un homme qui s'était fait musulman, la populace s'ameuterait, et qu'il serait impossible de le soustraire à sa rage.

Florio ne put s'empêcher de rire de l'aventure de Stolzenbeck. Cela, dit-il, me réconcilie un peu avec les Turcs. Voilà les hommes, dit Théodore en le réprimandant avec douceur ; ils aiment mieux voir le vice une fois puni que la vertu récompensée dix fois.

Et ils ont raison, répartit Florio, car il n'y a point de vertu sans récompense ; il n'y a point de puissance humaine qui puisse ôter

une bonne conscience; mais que de mauvaises actions restent impunies!

Florio aurait bien voulu ne point sortir de la ville avant de voir *mustapha Stolzenbeck*; mais comme celui-ci n'osait point de sitôt se montrer en public, les deux amis partirent pour Smyrne sans attendre davantage.

CHAPITRE XXVIII.

Le Sourd.

Pourquoi ce voyage à Smyrne? Parce qu'ils comptaient y trouver avec plus de facilité un vaisseau pour Marseille; de là Florio projettait de se rendre par Nice en Italie; car il savait que les Italiens sont grands amateurs de musique; il espérait gagner beaucoup d'argent, et ne comptait pas sur de moindres succès en faveur de Théodore. Je connais les Italiens, dit-il à ce dernier; ce ne sont pas des gens à ménager leur santé, et ils ont sans cesse besoin des secours d'Esculape.

Ils furent obligés de séjourner quelque temps à Smyrne, et ils en

examinèrent les curiosités. Enfin, il se trouva un vaisseau en chargement pour Marseille. La veille du jour fixé pour leur embarquement, ils allèrent visiter le consul de leur pays; c'était un excellent homme; il accueillait tous les étrangers de quelque nation qu'ils fussent; mais il avait une incommodité qui lui nuisait beaucoup dans la société; il était extrêmement sourd. Il revenait d'un voyage dans sa patrie, et il avait été voir un vieil oncle à Grafenrode. Il invita les deux amis à sa table; et dans le cours du repas, il parla de Grafenrode, sans soupçonner de quel intérêt le nom de cette petite ville était pour un des convives. Théodore pâlit; il voulut demander des nouvelles d'Ottilia, mais n'eut point la force de prononcer ce nom adoré. Florio comprit son dessein,

et cria à l'oreille du sourd : N'avez-vous pas vu, notre jolie compatriote, mademoiselle Klumm ?

Certainement, répondit le consul, j'étais à son mariage, la veille de mon départ.

Florio ne put retenir un gros juron, qu'heureusement le consul n'entendit point, à cause de sa surdité ; il ne s'apperçut pas non plus de l'effet que cette nouvelle inattendue opérait sur Théodore.

Oui, continua le consul, c'était un singulier mariage ; la jolie épouse paraissait fort agitée ; elle se trouva mal après avoir prononcé le *oui* fatal. Cet événement rendit la noce fort triste ; je fus très-heureux de trouver dans mon prochain départ un prétexte pour m'éloigner, immédiatement après la cérémonie. Je pense que cet évanouissement n'était qu'une

minauderie. On dit que la demoiselle a eu un amant à qui elle a donné son congé. Elle l'a nécessairement oublié, car on dit que son mari a dû la conduire en Italie..... A propos vous allez dans ce pays, peut-être que vous la rencontrerez.

L'infortuné Théodore eut bien de la peine à cacher son trouble. Florio détourna habilement la conversation, et Théodore ne songea point à demander le nom du mari d'Ottilia. Lorque la table fut desservie, ils prirent brusquement congé, et se retirèrent chez eux.

Théodore, seul avec son ami, se jeta dans ses bras, et pleura amèrement. Pourquoi regréter cette infidèle, reprit Florio? elle n'était pas digne de ton amour. Existe-t-il sur la terre une femme qui mérite de fixer les sentiments d'un honnête

homme? Ce sexe est né pour notre tourment, et tu viens de voir qu'en Turquie les femmes, dès l'âge de deux ans, commencent déjà à faire le malheur des hommes. Allons en Italie, nous visiterons le tombeau de Métella, et nous maudirons sa mémoire, parce qu'elle fut aussi une femme.

Au nom du ciel, dit Théodore, n'allons pas en Italie; tu viens d'apprendre que nous pourrions l'y trouver. Il n'en faudrait pas davantage pour me réduire au désespoir, que de la voir à côté d'un autre homme.

Hé bien! comme tu voudras, repartit Florio, je ne te quitte pas.

Après quelque délibération, ils résolurent d'aller en Perse. Pourquoi? Ils ne le savaient pas bien eux-mêmes. Tous les pays étaient indifférents à ces amants infortunés, pourvu

qu'ils fussent loin du lieu qui les avait vus naître. L'idée d'un voyage dans l'empire persan souriait à Florio, parce que ce fut sur le mont Ararat que Noé planta la première vigne ; il était d'ailleurs curieux de vérifier sur les lieux si le vin de Schiras jouissait d'une réputation méritée.

Avant de partir, Florio crut devoir retourner chez le consul, afin de le faire expliquer, et de lui demander le nom de l'époux d'Ottilia. Le consul l'avait malheureusement oublié ; tout ce qu'il put dire, c'est que c'était un étranger et un homme fort riche.

Mais, en récompense, Florio apprit une chose dont il ne s'informait pas. Dans la conversation on parla tout naturellement du père d'Ottilia. Pour celui-là, dit le consul, je

viens d'en recevoir des nouvelles ; un de mes amis m'écrit que le vieux fripon a recouvré sa liberté, et qu'il demeure avec une très-jolie fille qui le servait dans la prison, et qui est aujourd'hui sa maîtresse.

Le diable te confonde, porteur de mauvaises nouvelles ! s'écria Florio.

Je vous remercie, répondit le consul, bon voyage !

Florio revint chez lui tout déconcerté. Réjouis-toi, mon cher, dit-il, je t'apporte un *solatium miserorum*. Ce diable de sourd m'a aussi annoncé ma condamnation. Je sais maintenant pourquoi l'innocente Emma a refusé ma main : le vieux Klumm l'a séduite.

C'est une imposture, dit Théodore.

Et pourquoi, repartit Florio ? Si l'épouse du bon roi Astolphe, qui

était un fort bel homme, lui fit infidélité pour se jeter dans les bras d'un nain, pourquoi Emma n'aurait-elle pas été séduite par le vieux Klumm? Allons, mon ami, partons sur-le-champ pour la Perse.

La fortune favorisa dans ce pays nos deux amis plus qu'elle ne l'avait fait en Turquie. On y goûta un peu plus la musique de Florio; Théodore devint à Ispahan le médecin à la mode; il eut le bonheur de guérir le roi d'une maladie grave, et de voir pleuvoir sur lui l'or et les dignités. Quand ils eurent gagné assez d'argent, et qu'ils se crurent suffisamment guéris de leur amour, ils firent leurs dispositions pour retourner en Allemagne.

CHAPITRE XXIX.

La bonne cousine.

Nous n'avons pas encore parlé de la petite ville de Grafenrode, où Ottilia avait cherché un asyle. La maison de sa cousine lui eût paru aussi agréable que la ville elle-même, si elle n'eût été en proie à une douleur secrète. La bonne madame Bartels était à la vérité une femme excellente, mais de ces gens dont on voit malheureusement un trop grand nombre, qui ne cherchent, pour objets de leurs bienfaits, que ceux qui voyent et pensent comme eux. Elle ne pouvait souffrir que quelqu'un vécût à sa manière, qu'il se jugeât à son gré heureux ou malheureux.

Tous ceux qu'elle obligeait étaient forcés de se mettre sous sa dépendance; à cela près elle leur faisait tout le bien qui était en son pouvoir.

Mais malheur à ses protégés, s'ils ne suivaient pas exactement ses conseils, s'ils s'avisaient d'avoir un autre ami! Il en résultait que chacun craignait de lui avoir des obligations; tout le monde s'était insensiblement retiré d'auprès d'elle. Dans un âge avancé, elle vivait dans une profonde solitude, et passait tout son temps à déclamer contre l'ingratitude des hommes. Le dernier homme qui s'était laissé dominer par elle, était devenu son mari; encore ne pouvait-elle pas lui pardonner d'être mort sans sa permission. Toute sa société se réduisait à sa servante avec qui elle vivait en bonne intelligence, car celle-ci n'osait la contra-

rier en rien; elle vantait sa grande pénétration, et la traitait comme une mère chérie. Elle n'avait ni chiens ni chats, disant que ces animaux n'avaient point d'attachement raisonné. Elle avait été proche parente de la tante du vieux Klumm; jamais elle n'avait pu souffrir le fils, parce que c'était un homme qui voulait tout faire à sa tête; cependant elle fit tous ses efforts pour faire venir Ottilia auprès d'elle quelques années avant la mort de sa respectable gouvernante.

Si elle eût été riche, Klumm n'eût point balancé à accepter sa proposition; mais comme elle passait dans la petite ville pour une femme d'une générosité extravagante, un héritage de quelques milliers d'écus, n'était pas capable d'éblouir un homme qui roulait sur l'or et l'argent; il avait si

froidement remercié madame Bartels, qu'il y avait lieu de craindre qu'après le malheur que le père avait essuyé, la fille ne fût très-mal reçue. Cependant il en fut autrement.

Ottilia se fut à peine nommée à madame Bartels, à peine lui eut-elle révélé le triste sort de son père, que la bonne madame Bartels l'embrassa tendrement, et lui donna le nom de fille. A la vérité, dès le premier quart-d'heure, elle entrevit qu'il lui faudrait prendre en tout les avis de sa cousine. Ce ne fut pas assez de le lui faire entendre, celle-ci lui déclara franchement ses conditions, et leurs préliminaires furent ainsi arrêtés.

Ottilia se sentit la force d'ouvrir son cœur à sa cousine ; avant que deux jours se fussent passés, madame Bartels connaissait déjà son

histoire jusqu'aux plus petites circonstances. Une pareille candeur enchanta la vieille dame, à qui depuis long-temps on ne faisait plus de confidence. Quelle vaste carrière était ouverte à ses conseils ! Elle lui pardonnait de s'être ainsi engagée dans un amoureux lien, parce qu'alors elle ne connaissait point sa prudente cousine ; mais elle dit que désormais, en suivant ses avis, elle s'en trouverait bien. Hélas ! leur première mésintelligence éclata au sujet de la lettre de Théodore.

Ottilia ne manqua point de faire voir à sa cousine la lettre de son amant, et de lui expliquer en même temps quels motifs la forçaient de refuser sa main.

Mon enfant, répondit madame Bartels, dans de pareilles choses il faut t'en rapporter entièrement à moi.

Que t'importe la défense d'un père qui a renoncé à tous ses droits sur toi? D'ailleurs il serait déraisonnable qu'il voulût encore se mêler d'une fille pour qui il n'est plus en état de rien faire. Le jeune homme est médecin; notre vieux docteur Quirinus vient de mourir; il faut ici quelqu'un pour le remplacer. A la vérité, je possède des recettes merveilleuses, et j'ai guéri plus d'un mal que l'on croyait incurable; mais ces imbécilles de provinciaux ne veulent pas avoir confiance dans une femme. Ton jeune homme trouvera ici des pratiques, surtout s'il veut suivre mes conseils dans les cas un peu graves. Tu l'épouseras; vous demeurerez chez moi, et je vous laisserai après ma mort tout ce que je possède. Telle est mon intention, et je compte sur ton consentement.

Ottilia ne put tomber d'accord que son père eût abjuré ses droits sur elle, et qu'il faudrait qu'il eût perdu la raison pour ne pas consentir à cette union. Quelques jours après on reçut la nouvelle que le vieux Klumm était en démence. Ottilia pensa s'évanouir de douleur, mais la vieille cousine s'écria toute triomphante : Ne l'avais-je pas bien dit? Le bon homme a perdu la raison.

Hélas ! répondit Ottilia, lorsqu'il me menaça de sa malédiction si je contractais ce mariage, il jouissait de tout son esprit ; je ne chargerais pas ma conscience d'une désobéissance criminelle.

Madame Bartels fut mécontente de cette résolution si positivement exprimée. Elle devint plus cérémonieuse, plus froide, et laissa entrevoir que c'était seulement par une

docilité sans bornes qu'on pouvait obtenir des droits à sa protection.

Ottilia l'eût volontiers quittée, mais où aller ?..... Rejoindre son malheureux père ! c'était son désir le plus ardent ; mais comment se procurer l'argent pour faire le voyage?

En partant de sa ville natale, elle n'avait que la somme rigoureusement nécessaire pour arriver chez madame Bartels. Elle ne pouvait certainement s'adresser à sa cousine pour l'exécution d'un tel projet. S'adresser à Théodore, c'était, dans les termes où ils en étaient, une chose impossible. Elle était trop fière pour demander des secours à son ancienne femme-de-chambre, et d'ailleurs Théodore n'eût pas tardé à en être instruit. Elle ne connaissait personne sur la terre qui pût la tirer de cette position difficile.

Mais quoi, se dit-elle dans un moment d'enthousiasme ! une fille doit-elle rougir de demander l'aumône pour aller retrouver son père? Cette idée exalta tellement son imagination, qu'elle l'eût mise à exécution sur-le-champ, et fût partie à pied, si elle n'eût songé à un autre embarras. Lui permettrait-on de vivre dans la prison de son père? et si on la refusait, quel serait son asyle? Chez Marie? Mais elle était parente de Théodore qui allait souvent chez elle, qu'elle ne pouvait éviter d'y rencontrer.

Dans cette perplexité, elle s'arrêta au projet d'écrire à Emma avant de partir. La réponse d'Emma, dictée par Robert, détruisit son espérance d'être admise, à moins d'une permission de l'autorité supérieure, à partager la prison de son père.

« Soyez sans inquiétude, ajoutait » Emma; tout ce qu'une fille est ca- » pable de faire pour son père, je le » fais avec la plus grande joie pour » cet infortuné; tant que je pourrai » me servir de mes mains, rien ne » lui manquera. »

Ottilia soupira et ne put s'empêcher de porter envie à une étrangère, qui semblait née pour lui causer des contrariétés.

Il ne lui restait plus qu'un seul plan : elle brodait avec beaucoup de goût; elle voulut tirer parti de ce talent pour amasser une petite somme, et aller louer ensuite une petite chambre près de la prison de son père. Elle l'irait voir dans tous ses moments de liberté, et le soulagerait du produit de son travail.

Cet espoir fut encore déçu. D'un côté, il n'y avait personne dans la

ville qui pût mettre le prix à son travail ; de l'autre, madame Bartels lui déclara positivement que quiconque était reçu dans sa maison, ne devait pas travailler pour de l'argent ; que, Dieu merci, elle jouissait d'assez d'aisance pour fournir à sa fille adoptive, non seulement le nécessaire, mais le superflu.

La pauvre Ottilia fut donc obligée de renoncer à cette idée, qui, dans sa solitude, eût soutenu son cœur et récréé son imagination. Elle tomba dans un accablement qui dégénéra en une apathie profonde. Elle était indifférente à tout ce qui se passait autour d'elle. Dans cet état du moins elle jouissait de l'avantage de plaire singulièrement à sa protectrice ; car elle n'avait le courage de la contrarier en rien.

CHAPITRE XXX.

L'Homme singulier.

La maison de madame Bartels était près d'un grand et beau jardin qui s'étendait fort loin dans la campagne. La fenêtre de la chambre d'Ottilia donnait sur un charmant bosquet de tilleuls et d'acacias, où soir et matin le rossignol faisait entendre ses mélodieux concerts. Ottilia aimait à travailler auprès de cette croisée. Son clavecin, le meilleur que madame Bartels eût pu se procurer dans toute la ville, n'était pas loin.

Le propriétaire du jardin et de la maison voisine était un homme d'environ soixante ans. Il était étranger, mais il demeurait depuis long-temps

dans cette ville, où il passait pour un alchimiste; car on lui voyait beaucoup d'or, et personne ne savait d'où il lui venait. Il se nommait Fersberg; voilà tout ce qu'on savait de lui; mais sa patrie, sa famille, son état, étaient ignorés de tout le monde, parce qu'il parlait rarement, et éludait toute question à ce sujet. Il ne cherchait aucune société, et éloignait tous ceux qui voulaient le fréquenter.

M. Fersberg avait coutume de rôder toute la journée sur une montagne voisine. Ceux qui le rencontraient dans ces endroits écartés, lui voyaient toujours un bouquet de simples à la main. Que pouvait-il faire de ces herbes, si ce n'est de s'en servir pour apprêter des philtres magiques, peut-être des breuvages propres à rajeunir? c'est du moins ce qu'assurait le bonhomme de bour-

guemestre, qui croyait à la magie et aux sortilèges.

Mais comment employait-il ces plantes? A la vérité son vieux domestique, la seule personne qu'il eût dans sa maison, assurait qu'il les faisait dessécher, qu'il les rangeait par ordre entre deux feuilles de papier. C'est ce qu'on ne pouvait croire. On savait qu'il y avait un crocodile empaillé suspendu au plancher du vestibule de sa maison; on savait aussi qu'il conservait des serpents dans l'esprit de vin. Que fallait-il de plus pour le faire regarder comme un homme qui possédait la pierre philosophale?

Ce qui le faisait exécrer davantage, c'est qu'il ne fréquentait pas l'église. La seule vertu que l'on ne pouvait lui refuser, c'était la bienfaisance. Il ne donnait rien, il est

vrai, aux mendiants qui assiégeaient sa porte, mais il secourait tous ceux dont les malheurs lui étaient connus; il avait relevé les affaires de plus d'un pauvre artisan. On finit par le plaindre de son impiété, mais on le loua de sa générosité, et on le laissa tranquille. Pendant quelques années on cessa de parler de lui. Les enfants l'appelaient ou le chercheur de simples ou l'homme bleu, parce qu'il portait toujours un habit de cette couleur. Ils ne le fuyaient point, parce qu'il les traitait avec bonté; il leur faisait de petits présents, mais leurs parents les grondaient de les avoir reçus.

Le premier mois, ce chercheur de simples avait jeté les yeux sur un petit garçon de six ans qu'il attirait chez lui, et ne le renvoyait jamais sans lui donner quelque chose. L'en-

fant ne demandait pas mieux que de l'aller voir, mais le diacre Pumpfel avertit les parents de ne point laisser aller leur fils chez ce suppôt de satan.

Fersberg fut vivement affligé de voir que cet enfant ne venait plus chez lui. Contre ses principes, il alla trouver ses parents; il leur fit la proposition de lui confier leur fils, dont il soignerait l'éducation avec une tendresse de père. Mais on le refusa; ils déclarèrent que, malgré leur pauvreté, ils aimaient mieux élever leur enfant dans la crainte de Dieu. L'étranger leva les épaules et garda le silence. Un habile physionomiste eût lu cette pensée sur ses traits :

« On a déjà souvent calomnié mes » intentions, et j'ai su le supporter; » pourquoi ne le supporterais-je pas » encore? » Il retourna dans sa mai-

sonnette sans s'inquiéter de ce qu'on pouvait dire de lui ; il étudiait la belle nature dans ses promenades champêtres, et se livrait chez lui à la culture des beaux arts.

Madame Bartels, en raison du voisinage, avait cherché à lier connaissance avec lui, afin de lui donner des conseils sur la tenue de sa maison. Elle l'invita en conséquence à un grand repas, où elle avait aussi prié M. le bourguemestre, pour lui faire honneur. Mais cet homme incivil refusa l'invitation, et ne fit pas même une visite pour réparer son impolitesse. Depuis ce temps, madame Bartels ne se trouva plus disposée à parler au *chercheur de simples ;* elle l'appelait un fou qui pouvait facilement devenir dangereux.

Ottilia avait entendu raconter sur cet homme mille choses plus absur-

des les unes que les autres, qu'elle oubliait presque aussitôt qu'elles étaient proférées, mais qui laissaient néanmoins dans son esprit une impression si défavorable, qu'elle ne désirait ni le connaître, ni même le voir. A la vérité, elle ne pouvait guère le rencontrer, parce qu'elle ne sortait presque jamais; cependant elle l'entrevoyait quelquefois dans le jardin à travers les arbres, sans pouvoir observer entièrement sa physionomie.

Il n'en était pas de même de Fersberg; il avait bien examiné Ottilia. La mélancolie qui régnait sur cette figure charmante l'avait vivement touché. Il dirigeait toujours, sans savoir pourquoi, ses promenades du côté de la fenêtre d'Ottilia; puis il la regardait, sans être vu lui-même, à travers le feuillage, ou bien assis sur

l'herbe ; il se plaisait à entendre les sons qu'elle tirait de son clavecin, les accents encore plus touchants de sa voix. Un matin il la vit à sa croisée, debout et toute en pleurs. Il fut tellement ému de ce spectacle, qu'il ne put résister plus long-temps au désir de connaître de plus près cette beauté qui paraissait si malheureuse. Pour la première fois il donna à son domestique étonné, l'ordre de s'informer quelle était l'étrangère qui logeait chez madame Bartels.

Le vieux Philippe répondit que c'était une parente malheureuse, dont le père avait joui d'un rang distingué, mais qui avait mérité la potence, et se trouvait détenu dans une maison de force. Qui t'a ordonné de prendre des informations sur le père, répondit Fersberg ? Cependant, au fait, il n'était pas fâché de

connaître la cause de son infortune; car il l'avait crue malade d'amour, et quoique dans ce cas il eût fait son possible pour lui rendre service, il préférait que la cause de ses chagrins fût différente.

La question était de savoir comment il pourrait faire avec Ottilia une plus ample connaissance. Sans y réfléchir bien long-temps, Fersberg se présenta tout simplement chez madame Bartels, qui ne fut pas peu surprise d'une telle visite, et s'en enorgueillit même un peu; car le chercheur de simples ne faisait de visites à personne.

Fersberg prit pour prétexte les réparations qu'il était important de faire à un mur qui séparait les deux maisons. Il savait parfaitement, d'après ses titres, que le mur n'était pas mitoyen, et que ces dépenses regar-

daient madame Bartels toute seule ; mais il feignit de l'ignorer, et lui demanda la permission de faire rétablir à ses frais quelques parties prêtes à tomber en ruine. Déjà cette proposition avait réconcilié madame Bartels avec *l'homme bleu* ; mais il fit encore plus de progrès dans ses bonnes grâces, lorsqu'il la consulta sur le maçon qu'il convenait d'employer (il n'y en avait que deux dans la ville). Cette bonne dame ne s'appercevait pas que Fersberg ne cherchait qu'à prolonger la conversation, parce qu'Ottilia ne paraissait pas, et parce qu'il espérait toujours la voir arriver.

Cependant Ottilia ne se montrant point, il fallut se séparer ; il ne resta plus à Fersberg que d'inviter sa voisine à venir dans son jardin, où il lui ferait manger de ses belles cerises.

L'invitation fut reçue avec reconnaissance ; cependant il ne fut pas dit un mot de la fille adoptive, et Fersberg retourna très-chagrin à sa maison ; car il s'était proposé de passer une partie de la soirée à écouter les longs discours de madame Bartels.

Le sort au surplus le servit très-bien. En effet, pendant le dîner, Ottilia fut priée de faire un peu de toilette, parce que le soir on irait faire une visite au voisin, M. Fersberg. Ottilia ne put contenir son étonnement, car jusque là elle n'avait entendu dire à sa cousine que du mal du voisin.

Mon enfant, répondit madame Bartels, il ne faut pas juger les gens avant de les connaître. J'ai toujours dit à M. le bourguemestre : Qui sait ce qui en est ? Et vois-tu, jamais je ne me suis trompée dans mes ju-

gements. L'étranger est venu chez moi ; c'est un homme aimable et de bon ton ; je n'en puis pas dire autre chose. Il fera rétablir à ses dépens le mur qui sépare les deux maisons ; il m'a engagée d'aller dans son jardin manger des cerises, et je puis t'assurer qu'il a les meilleures du pays ; car j'allais souvent dans le jardin, du temps de l'ancien propriétaire. S'il eût suivi mes conseils, il n'eût pas fait banqueroute, et ne se fût pas défait d'un si bel héritage.

Madame Bartels se mit alors à conter tout du long l'histoire de l'ancien propriétaire, et de l'inutilité des avis qu'elle lui avait donnés. Enfin, dit-elle en entendant sonner cinq heures, voilà ce que c'est que de mépriser les personnes de bon conseil ; va, ma petite Ottilia, habille-toi, et reviens bien vite.

Ottilia ne changea rien à la simplicité de son habillement, et prit seulement un chapeau de paille. Madame Bartels, un peu fâchée, la renvoya à sa toilette; elle la força de passer une autre robe; et prenant plus de soin de sa propre parure, elle mit sa belle capote de velours noir.

Aussitôt que Fersberg apperçut de loin ses deux voisines, il alla au-devant d'elles, et les conduisit sous un berceau, où on leur servit des cerises les plus mûres dans une jatte précieuse de porcelaine de la Chine. Le désir de plaire à Ottilia rendit le vieillard plus parleur que de coutume; cependant il se garda bien de priver madame Bartels du plaisir de dire sa façon de penser sur tout, et lui montra une complaisance que cette dame n'avait de long-

temps éprouvée. Il ne laissa pas toutefois échapper les courts intervalles où il pouvait s'entretenir avec Ottilia, et il s'assura ainsi qu'elle avait reçu une excellente éducation.

Fersberg conduisit les dames dans sa maison et dans son appartement. Madame Bartels admira tout, particulièrement la richesse des meubles, la beauté des porcelaines, et présenta de temps en temps ses idées pour que les choses allassent encore mieux. Ottilia examina les objets d'une manière qui fit voir qu'ils ne lui étaient pas étrangers. Elle considéra avec plaisir l'herbier de Fersberg, et dit : Hélas ! si je n'avais pas passé les plus belles années de ma vie dans l'enceinte d'une grande ville, peut-être la botanique aurait eu pour moi des charmes.

Lorsque Fersberg eut ouvert sa bi-

bliothèque, madame Bartels y jeta un regard superficiel, parce qu'elle n'aurait pu parler d'autre chose que de la reliure et de la dorure des volumes ; mais Ottilia parcourut les rayons, lut les titres ; et lorsqu'elle en tira quelques livres, Fersberg reconnut toujours, avec un plaisir secret, que c'était un bon ouvrage. Je ne m'étonne plus, dit-elle, que le temps ne vous paraisse pas long ; je ne me serais pas attendue à trouver de pareils livres à Grafenrode. Petite sotte, interrompit gaîment madame Bartels ! n'ai-je pas dans ma chambre à coucher un assez bon nombre de livres de feu mon mari ? Il est vrai qu'ils ne sont pas si joliment reliés que ceux-ci.

Ce serait pour moi un plaisir infini, dit Fersberg à Ottilia, si quelques-uns de mes livres pouvaient vous être

agréables. Je vous prêterai ceux que vous désirerez.

Ottilia accepta cette offre obligeante; elle prit le *Voyage du jeune Anacharsis*, et l'*Uranie* de Tiedge. Ce choix lui fit beaucoup d'honneur dans l'esprit de Fersberg, à qui ce prêt de livres fournissait d'ailleurs l'occasion d'avoir des relations fréquentes. Il fit porter aussitôt ces ouvrages chez sa voisine, et donna un catalogue de sa bibliothèque, afin que désormais Ottilia pût choisir, avec plus de facilité, les volumes qu'elle désirerait avoir.

Madame Bartels se retira fort satisfaite. Jamais, à son gré, elle n'avait mieux employé sa journée.

CHAPITRE XXXI.

Histoire du Chercheur de Simples.

La cousine d'Ottilia n'attendit que le temps nécessaire aux préparatifs d'un grand repas, pour inviter le voisin à venir dîner chez elle. Cette fois il ne s'excusa pas; madame Bartels étala tout ce qu'elle avait d'argenterie et de beau linge de table, et M. Fersberg, en homme qui sait son monde, fit toutes les louanges qu'il convenait de faire. Il trouva délicieux tous les mets qu'elle avait elle-même apprêtés, et lui parut, en un mot, le plus aimable des hommes.

Ce n'était encore qu'une simple liaison de voisinage, à laquelle il

ne manquait plus, au gré de madame Bartels, pour la rendre plus étroite, qu'une explication franche de la part du voisin. Fersberg lisait de plus en plus dans le cœur d'Ottilia, et admirait les perfections que chez elle l'éducation avait ajoutées à la nature. Malgré sa pénétration, il ne s'apperçut point qu'elle aimait, et attribua sa tristesse au désastre de son père. Combien ne souhaitait-il pas de pouvoir adoucir son infortune! La confiance, l'affection qu'elle lui montrait l'enhardirent. Un jour qu'Ottilia lui renvoya des livres, en en faisant demander d'autres, elle fut bien étonnée de trouver sous l'enveloppe une lettre à son adresse : elle lut avec la plus grande surprise ce qui suit :

MADEMOISELLE,

« Personne à Grafenrode ne con-

» naît mes aventures. Permettez que
» je ne confie qu'à vous seule ce que
» je vais vous raconter, et que je ne
» vous en donne les motifs qu'à la fin
» de ma lettre.

» Autrefois j'exerçais un petit em-
» ploi à ***. J'avais une femme et
» un enfant; j'étais le plus malheu-
» reux des hommes. Les excès de la
» révolution française qui s'éten-
» dirent jusqu'aux lieux que j'habi-
» tais, m'enveloppèrent dans le com-
» mun désastre. Quelques propos
» que je tins inconsidérément me
» firent jeter, pendant quatorze mois,
» dans une prison; ensuite je fus
» obligé de m'expatrier. Ma chère
» femme en mourut de chagrin. Mon
» fils, âgé de six ans, et qui donnait
» les plus belles espérances, fut
» confié à un bon parent: je le ser-
» rai, pour la dernière fois, hélas!

» contre mon cœur, et partis pour
» les Indes orientales.

» Je fis la connaissance d'un hon-
» nête Anglais, propriétaire d'une
» manufacture considérable, où je
» trouvai du travail et du pain, mais
» je n'y trouvai point le bonheur.....
» Je pleurais sans cesse mon cher
» petit Louis que j'avais laissé en
» Europe. J'appris par un vaisseau
» que la petite ville où j'avais laissé
» mon fils avec son tuteur avait été
» ravagée, et brûlée dans une ba-
» taille. Tous les habitants avaient
» été tués ou dispersés ; personne ne
» put me dire ce qu'était devenu mon
» fils.

» Je serais tombé dans le désespoir
» sans les bontés de mon hôte géné-
» reux : je m'attachai aux deux en-
» fants de mon ami, lesquels avaient
» à-peu-près l'âge de mon cher Louis.

» Ils étaient l'unique joie de leur
» père, et ma seule consolation. Une
» fièvre scarlatine les emporta tous
» deux en peu de temps ; leur bonne
» mère, dont la poitrine souffrait déjà
» depuis long-temps, les suivit dans
» la tombe.

» Wilson et moi nous nous jetâmes
» dans les bras l'un de l'autre, et
» cherchâmes inutilement des conso-
» lations dans notre amitié. Brûlant
» de quitter des lieux qui lui renou-
» velaient sa douleur, Wilson réso-
» lut de faire un voyage en Chine,
» où jusqu'alors il n'avait envoyé
» qu'un facteur pour régir ses affaires;
» je l'accompagnai.

» Il fut si heureux dans ses spécu-
» lations, qu'en peu de temps il
» doubla ses richesses. Hélas! di-
» sait-il souvent, à qui laisserai-je
» tous ces trésors? Je n'ai plus per-

» sonne dans le monde. Je lui don-
» nai l'idée de regarder tous les in-
» digents comme ses enfants ; il la
» saisit avec enthousiasme. Oui,
» dit-il, j'ai maintenant assez d'ar-
» gent pour suivre l'exemple d'Ho-
» ward, l'honneur de notre nation,
» et prodiguer des secours à l'huma-
» nité. Je vais retourner dans ma pa-
» trie ; viens avec moi ; partage ma
» fortune, et secourons de concert
» les infortunés.

» Nous nous embarquâmes, mais
» Wilson portait dans son sein le
» germe d'une maladie mortelle. Il
» tomba malade, et parut de jour
» en jour sur le point de voir s'ac-
» complir son vœu le plus ardent,
» celui de rejoindre sa femme et ses
» enfants.

» Je sens, me dit-il un soir, que
» je ne reverrai plus les rivages de

» ma patrie. Je meurs, cher ami ;
» tu es mon unique héritier. Tu
» trouveras mon testament en bonne
» forme. Je sais que les richesses
» ont peu de charmes pour toi ;
» mais tu feras le bien que la des-
» tinée m'empêche de faire. Qui
» sait si un jour tu ne trouveras pas
» ton Louis? Tu lui diras que tu as
» eu un ami qui, dans ses derniers
» moments, s'est réjoui de l'espé-
» rance d'avoir enrichi le fils de son
» ami.

» Ainsi parla le noble Wilson, et
» ses pressentiments ne le trompèrent
» malheureusement pas. Il mourut
» dans mes bras au cap de Bonne-Es-
» pérance, et je me trouvai posseseur
» d'une fortune qui surpassait mon
» attente. Quelle misérable conso-
» lation pour un véritable ami! Seul
» avec ma douleur, je poursuivis mon

» voyage. Je restai plus d'une année
» en Angleterre pour chercher quel-
» que parent de Wilson, avec qui
» je pusse partager ses biens. Mes
» recherches furent infructueuses,
» mais j'accomplis les intentions du
» testateur, en faisant tout le bien
» dont j'étais capable.

» Je n'ai pas besoin de vous dire
» combien je fis de démarches, étant
» de retour dans ma patrie, pour
» retrouver le fils que j'ai perdu.
» J'allais partout où j'espérais ren-
» contrer un des anciens habitants
» de notre pauvre ville. Il n'y a pas
» un village, à vingt milles à la ronde,
» où je ne sois entré le cœur rempli
» d'espoir, et dont je ne sois sorti
» avec des pleurs amers, en voyant
» mon attente trahie. Tout ce que
» j'ai pu apprendre avec certitude,
» c'est que le bon parent, qui s'était

» chargé de Louis, a péri sous
» les décombres de sa maison em-
» brâsée, en cherchant à sauver de
» l'incendie quelques effets précieux.
» Mon fils a-t-il partagé son sort ?
» Personne n'a pu m'en instruire.
» Les avis imprimés que j'ai fait in-
» sérer dans les gazettes n'ont eu
» aucun résultat, malgré les récom-
» penses que je promettais à ceux
» qui me donneraient des rensei-
» gnements.

» Enfin il fallut renoncer au plaisir
» de penser qu'il existe un être qui
» s'intéresse à moi. Je cherchai
» un lieu tel qu'il le fallait à mon
» humeur mélancolique. Je trouvai
» ici des environs enchanteurs, et
» je résolus d'y attendre paisible-
» ment la fin de ma carrière. Les
» montagnes sont favorables à mon
» goût pour la botanique. Cette étude

» absorbe tous mes loisirs. Je cher-
» chai cependant à m'attacher en-
» core à des hommes, surtout aux
» enfants. Un petit garçon me plut
» à cause de sa ressemblance avec
» Louis. Je voulais l'adopter, et lui
» procurer un heureux sort, pour
» avoir au moins un consolateur
» dans mes vieux jours. Ce désir a
» été trahi ; le père de l'enfant s'y
» est opposé.

» Ainsi je suis resté tout seul à
» jouir des beautés de la nature. J'ai
» végété moi-même au milieu des
» plantes que je cultive, jusqu'au
» jour, Mademoiselle, où j'ai eu
» le bonheur de vous voir. Vous
» ririez si j'allais dire que je suis
» amoureux. Je n'oublierai jamais
» ni mon âge, ni le vôtre ; mais
» votre tristesse, vos larmes que j'ai
» souvent surprises, le doux accent

» de votre voix, vos talents en musi-
» que, tout a fait en moi une impres-
» sion que je n'ose vous déclarer sans
» rougir. Je cherchai à vous voir de
» près ; vous me plûtes ; l'intérêt que
» vous m'aviez inspiré, s'est accru
» en une estime profonde pour vos
» belles qualités. Le désir d'être vo-
» tre ami, votre frère, d'adoucir
» votre sort, voilà quel était mon
» unique objet. Je me procurai des
» renseignements ; je sus que votre
» père était dans le malheur, et aus-
» sitôt je pris ma résolution dont je
» retardai néanmoins l'exécution de
» huit jours, de peur qu'on ne la
» regardât comme une folie de mon
» âge.

» Enfin je puis m'expliquer avec
» assurance : j'ai mûrement réfléchi
» à ma démarche, et je vous ferai
» cette demande avec la franchise

» qui convient à mon caractère.
» Voulez-vous me donner le droit
» de regarder votre père comme le
» mien? Voulez-vous, par le don de
» votre main, faire le bonheur de
» l'un et de l'autre sur la fin de
» notre carrière?

» Vous me connaissez peu, mais
» cependant assez pour être convain-
» cue que je n'ai pas la folle pré-
» tention d'inspirer de l'amour à
» une jeune et jolie personne. Ami-
» tié, estime, confiance, voilà tout
» ce que j'attends de vous. Je ne
» vous imposerai aucun devoir qui
» répugne à votre cœur. Adoucir
» l'infortune de votre père, semer
» des roses sur la route épineuse
» d'un vieillard, sécher les pleurs
» de l'infortune, voilà votre tâche;
» la mienne sera de prévenir tous
» les vœux de votre cœur. Aux yeux

» d'une autre personne qu'Ottilia,
» je pourrais faire briller encore
» d'autres avantages, mais pour elle
« j'en ai assez dit.

» Cependant réfléchissez, Mademoiselle, point de réponse précipitée ; il s'agit du bonheur de votre vie, mais n'oubliez pas qu'il sagit aussi du mien. »

CHAPITRE XXXIII.

Le Mariage.

La lecture de cette lettre produisit dans le sein d'Ottilia une agitation pénible; elle voulut se soulager par des larmes, mais elle ne put y parvenir. Elle passa la nuit dans une angoisse inexprimable. Des rêves fantastiques lui présentaient, d'un côté, son père enchaîné, dans une démence complète, qui lui demandait des secours; de l'autre, le généreux Fersberg, qui lui offrait le moyen de briser les fers de son père; mais, hélas! devant elle était une autre image, celle de Théodore qui la suppliait, au nom de l'amour, de ne point faire ce noble sacrifice.

Ottilia resta tout un jour et toute une nuit dans l'incertitude : elle entendit enfin la voix de la nature qui lui cria : Renonce à Théodore ; il ne reviendra plus ; .... s'il revient, t'aimera-t-il encore ?.... S'il t'aime, ton père retirera-t-il sa malédiction ?. ... Profite donc de cette occasion de te réconcilier avec lui. Tu pourrais être plus heureuse, mais tu n'auras jamais fait plus de bien.

Ottilia, bien déterminée, alla trouver sa cousine, et lui montra la lettre du voisin. La bonne madame Bartels fut d'abord très-fâchée qu'il ne l'eût pas consultée ; sa première réponse fut que Fersberg était un vieux fou, et qu'il fallait l'éconduire.

Cependant, après un peu de réflexion, elle crut que la proposition n'était pas si désavantageuse. C'était

le seul homme de la ville qui depuis long-temps eût interrompu sa solitude et recherché sa société, c'était le seul qui eût écouté et même quelquefois suivi ses conseils ; l'homme le plus riche du pays, qui deviendrait en quelque sorte son gendre, et dont elle pourrait diriger le ménage.

Ces puissantes considérations la déterminèrent; elle dit le lendemain matin à Ottilia : les meilleures idées nous viènent la nuit. J'ai sérieusement songé aux propositions de M. Fersberg; mon avis est que tu épouses ce *chercheur de simples*, pourvu, *nota benè*, qu'il te fasse donation de tout son bien, c'est la *conditio sine quano*, comme disait mon défunt mari. C'est seulement dommage qu'il soit encore très-vert : il ne mourra pas de sitôt.

Je ne le souhaite certainement pas, répondit Ottilia : si jamais je reçois sa main, je vous prie, madame Bartels, de ne point lui parler de donation. Après une pareille lettre, il serait peu délicat de vouloir lui faire acheter mon consentement. C'est un homme noble et généreux; il aura soin de m'assurer une existence.

Tu ne me comprends pas, répondit madame Bartels, et elle résolut, malgré les instances d'Ottilia, de faire des arrangements precis avec le voisin.

Fersberg la prévint. En effet, charmé de recevoir de la propre bouche d'Ottilia une réponse favorable, il ne donna pas le temps à madame Bartels de parler des conventions matrimoniales, et fit des propositions superflues sans doute auprès d'Ottilia, mais nécessaires pour ga-

gner les bonnes grâces de sa cousine. Après cette déclaration, madame Bartels, sans autre cérémonie, dit qu'elle lui accordait sa fille adoptive, et Ottilia lui présenta sa main tremblante.

Désormais madame Bartels eut pleins pouvoirs pour faire les préparatifs de la noce où elle se proposait bien d'éblouir toute la ville. Fersberg trouvait cet éclat fort ennuyeux; mais il ne voulut point déplaire à la bonne cousine. Il consentit à tout; il trouva tout superbe, et donna tout l'argent qu'on lui demandait. Enfin les habits et les présents de noces se trouvèrent achetés, le repas préparé; on invita les convives, et on fixa le jour.

Plus ce jour approchait, plus Ottilia sentait augmenter ses angoisses. Le jour, elle s'efforçait de rire; elle

passait la nuit dans les pleurs, et, quoique son âme fût bien affermie, ses forces physiques en souffrirent. Elle maigrit à vue d'œil, ses yeux perdirent leur éclat, ses joues se creusèrent, sa force l'abandonna. Plus d'une fois elle supplia Fersberg de lui dire franchement s'il avait des regrets; puis tout-à-coup, en souriant malgré ses larmes, elle lui tendait la main; elle le conjurait de prendre patience, et disait que bientôt elle reprendrait son état ordinaire.

La nuit qui précéda le mariage, la pieuse Ottilia fit à Dieu des prières ferventes pour qu'il lui donnât du courage. Le lendemain matin, elle se sentit en effet plus calme; elle se laissa habiller par sa cousine, et se rendit à l'église où parmi les personnes invitées à la cérémonie était le consul de Smyrne, que madame

Bartels n'avait pas manqué d'engager comme un personnage de distinction.

M. le diacre Pumpfel lut aux futurs époux une exhortation dont il avait proportionné la longueur aux honoraires qu'il espérait recevoir. Il vanta entre autres vertus chrétiennes du futur époux sa piété, qu'il avait jusqu'alors révoquée en doute.

Si ce discours eût été court et bon, ou s'il eût eu seulement la première de ces qualités, Ottilia eût conservé toutes ses forces, et le mariage eût été prononcé. Mais elle eut le temps de penser à la perte qu'elle faisait pour toujours de l'homme qu'elle aimait. Ces réflexions, qui durèrent plus d'une demi-heure, excitèrent en elle un combat si violent, qu'au moment de prononcer le oui fatal, elle tomba

sans connaissance aux pieds de Fersberg.

La cérémonie fut interrompue. On rapporta Ottilia chez elle, et on la mit au lit. Des gens de l'art la rappelèrent à la vie. Elle reprit ses sens; mais elle resta saisie d'une fièvre violente. Fersberg désolé ne quitta point son chevet; il commença à croire qu'Ottilia avait quelque inclination, que jusqu'à cette époque elle lui avait cachée.

Mes lecteurs s'imagineront facilement quelle confusion cet événement jeta et parmi les personnes invitées à la fête, et dans tout Grafenrode. Le consul de Smyrne fut le seul qui resta tranquille, sa surdité l'ayant empêché de comprendre un mot à tout ce que l'on disait. Il partit la même nuit avec la ferme persuasion que l'évanouissement avait suivi et non

précédé la prononciation du mariage; voilà pourquoi il fit dans la suite à Théodore un récit qui le tourmenta si cruellement.

Ottilia languit plusieurs semaines; on la crut sur le bord de la tombe, et dans plusieurs moments elle fut complètement en délire. Fersberg ne l'abandonna point; il lui présenta lui-même les médicaments, et veilla plusieurs nuits auprès d'elle. Il fit venir de loin et à grands frais un médecin très-expérimenté, et fit en un mot tout ce dont est capable l'époux le plus tendre. Son désintéressement était d'ailleurs parfait, car il renonçait presque à l'espoir de devenir époux d'Ottilia. Il lui avait souvent entendu prononcer dans ses accès de fièvre le nom de Théodore. Il savait maintenant que ce n'étaient pas seulement les malheurs d'un père, mais

un amour malheureux qui causaient sa mélancolie. Cette découverte lui fit prendre la résolution, lorsque la vie d'Ottilia se trouva hors de danger, de garder un silence absolu sur les termes où ils en étaient, et de ne point lui rappeler le plus léger souvenir de l'interruption de la cérémonie. Il se garda bien en même temps de laisser soupçonner à la malade qu'il eût pénétré son secret. Il se comportait envers elle comme l'eût fait un père tendre et affectueux auprès de sa fille malade.

Madame Bartels était un peu moins scrupuleuse. Aussitôt qu'Ottilia fut en état de se lever, elle tourmenta du matin au soir cette fille infortunée, pour la déterminer à recommencer le mariage. Ottilia était singulièrement touchée des nobles procédés de Fersberg; elle sentit qu'elle

devait à un pareil homme la vérité toute entière, et dès le premier moment, où elle se sentit assez de force, elle lui ouvrit son cœur.

Je vous ai trompé, dit-elle en terminant ses aveux, me le pardonnerez-vous ? Voudriez-vous encore prendre pour compagne une infortunée, dont le cœur est maîtrisé par une passion si violente ?

Fersberg, attendri par cette confiance, porta sur son cœur une main d'Ottilia, qu'il avait trempée de ses larmes. Je suis, dit-il, à vous pour toujours. Quel que soit le nom que vous deviez me donner un jour, celui d'époux, de frère ou de père, ce n'est pas dans ce moment qu'il faut nous en occuper. Votre santé n'est pas assez rétablie pour nous entretenir d'un pareil discours. Il faut que vous soyiez tout-à-fait calme. Jusque

là regardez-moi comme votre plus fidèle ami, considérez mes biens comme ceux d'un époux, comme les vôtres.

D'après cette explication, il fallut, au grand regret de madame Bartels, ajourner indéfiniment les préparatifs de la noce. La cousine observa en vain que la convalescence d'Ottilia était parfaite, qu'un peu de fièvre n'empêchait point de se marier.

Ottilia, fermement résolue à étouffer dans son cœur des feux mal éteints, à faire à la piété filiale un entier sacrifice, voyait le rétablissement de sa santé accéléré par le retour du printemps et par le rajeunissement de la nature. Cependant une nouvelle, que madame Bartels lui communiqua sans le moindre ménagement, faillit lui causer une rechûte très-dangereuse.

On avait assuré madame Bartels que Théodore et son ami s'étaient faits rénégats en Turquie ; on avait même ajouté à cette imposture des circonstances si vraisemblables, qu'il était presque impossible de la révoquer en doute. On pouvait seulement soupçonner que l'histoire avait été embellie, parce qu'elle venait de Stolzenbeck.

Encore une pareille action, s'écria Ottilia avec amertume ! Faut-il qu'après lui avoir ôté mon amour, je lui ôte encore mon estime ?

Fersberg, à qui madame Bartels raconta la même histoire avec des variations et des commentaires, fut le seul qui déclara faux ce que le bruit public tenait pour avéré. Il fonda son incrédulité sur ce qu'Ottilia lui avait dit du caractère du jeune médecin. Il prit sa défense avec tant

de chaleur, que la malade levant tristement la main, lui dit : Que vous êtes noble et généreux !

Ce n'est pas en cela, répondit Fersberg, que je dois mériter vos éloges ; j'ai été moi-même autrefois victime de la calomnie : je serais un monstre, si je prêtais mon appui à un fait calomnieux, parce qu'il me serait utile.

CHAPITRE XXXIII.

Assaut de piété filiale.

PENDANT qu'Ottilia languissait à Grafenrode sur un lit de douleur, il s'était fait dans sa patrie des changements très-importants.

La mort avait surpris le bon et vieux Robert avant qu'il eût réalisé sa promesse de faire *au premier jour* un testament en faveur d'Emma. Peut-être aussi se fiait-il à la générosité bien connue de sa fille, qui ne laisserait pas sans secours celle qui avait soigné les derniers jours de son père. Il n'avait pas réfléchi que les filles les meilleures sont obligées d'adopter les sentiments de leurs maris, ou bien il ignorait le caractère de son gendre.

A peine le vieux inspecteur eut-il fermé les yeux, que le gendre prit bien vite possession de l'héritage, et déclara poliment à la pauvre Emma que dans les papiers du défunt, il n'avait trouvé aucune disposition en sa faveur.

Cette vertueuse fille ne vit dans cette circonstance, d'autre inconvénient que la nécessité de sortir de la prison, et par conséquent de quitter son père. Qui donc, hélas! désormais aurait soin de ce vieillard en démence? Robert aurait peut-être pour successeur un homme dur et impitoyable.

Dans son embarras, elle recourut d'abord à l'honnête madame Salfeld, qui lui promit un logement et du travail, ensuite elle s'adressa toute éplorée au juge pour obtenir un libre accès auprès du prisonnier.

Le juge ne put concevoir comment une fille de cet âge et douée de tant d'attraits, implorait comme une faveur d'être admise dans la prison d'un homme âgé, enfermé à-la-fois pour ses crimes et pour sa folie; mais sa jeunesse, sa beauté, ses larmes l'attendrirent, il lui accorda sa demande.

Emma passait dès-lors la plus grande partie du jour auprès de son père, et travaillait toute la nuit pour vivre. Madame Salfeld l'avertit sans succès de prendre plus de soin de sa santé, et ne put concevoir non plus quel intérêt sa locataire prenait à un homme aussi méprisable.

Peut-être Emma aurait-elle pu mener ce genre de vie pendant plusieurs années; car elle avait peu de besoins, et quelques heures de sommeil lui suffisaient. Cependant le

prince régnant mourut. Son successeur signala son avénement par une ordonnance qui mettait en liberté un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouva Klumm. Le bienfait du prince lui fut annoncé en présence d'Emma. Il sourit, et ne comprit pas ce qu'on voulait lui dire. Emma l'embrassa avec des pleurs de joie, et le conduisit dans sa petite chambre. Elle ne réfléchit pas, dans le premier moment, que dorénavant ses dépenses surpasseraient ses moyens; elle se livra à l'idée délicieuse de posséder tout-à-fait son père, et de le faire exister du travail de ses mains.

Elle sembla jouir d'une nouvelle vie; elle se mit avec plus d'ardeur au travail, jour et nuit, sans connaître ni dimanches ni fêtes. Son unique délassement était de se pro-

mener de temps en temps avec son père. Emma eut bientôt la satisfaction de voir qu'un tel régime, bien différent de celui auquel il était assujéti dans la prison, faisait sur le vieillard un effet salutaire ; que par fois sa raison lui revenait. Cela ne fit que doubler son zèle et son courage.

Cependant de si grands efforts ne pouvaient être de longue durée. Emma sentit ses forces s'affaiblir ; elle songea en tremblant que le moment n'était pas éloigné peut-être, où étant incapable de travail, elle et son père se trouveraient sans subsistance. Pénétrée d'horreur à cette idée, elle résolut enfin, malgré la répugnance qu'elle éprouvait à partager avec une autre ses soins et son amour filial, d'écrire à Ottilia, et de l'inviter à se joindre à elle pour procurer à son père les commodités de la vie.

Cependant elle se garda bien de laisser échapper un seul mot, par lequel Ottilia pût soupçonner qu'elle était sa sœur. Je ne dois pas, dit-elle, noircir le père aux yeux de la fille. Non, jamais. Il suffit que je sache moi qu'elle est ma sœur, et quand elle sera instruite de ce qu'une étrangère a fait pour son père, elle m'aimera avec la tendresse d'une sœur.

La lettre d'Emma accéléra la guérison d'Ottilia; et ce que n'avaient pu faire encore les secours de la médecine, fut opéré par le désir de se rendre à ce que prescrivaient le devoir et la piété d'une fille. Fersberg fut très-étonné de l'état où il la vit après qu'elle eut reçu la lettre. Elle courut au-devant de lui, et le pria de lire la lettre. Que voulez-vous faire, lui demanda-t-il ensuite avec douceur?

Pouvez-vous le demander, répliqua Ottilia avec un charmant dépit? Faut-il que j'aye à rougir de la conduite d'une étrangère ? Je puis aussi travailler, et Dieu merci, je me sens maintenant toute la vigueur, toute la santé nécessaires.

Ne vous laissez point tromper, aimable Ottilia, reprit Fersberg, par un enthousiasme qui provient de l'excès de votre bon cœur. Vous voulez nourrir votre père du travail de vos mains; cela est fort beau, et ce zèle est très-louable; cependant il ne faut pas non plus vous taire qu'avec ces organes délicats, vous n'avez point été destinée à un travail opiniâtre. Si vous voulez secourir efficacement un père, il faut un autre sacrifice, qui peut-être, hélas! vous coûtera davantage. Vous m'entendez;

je vous ai jusqu'ici vainement sollicitée de disposer de ma fortune ; et je sens bien, qu'avec votre manière de voir vous devez trouver ma demande déplacée, tant que vous ne m'aurez pas donné le droit de prévenir les vœux de votre tendresse filiale..... Je ne dis rien de plus. C'est à vous à prononcer. Permettez-moi cependant de faire une autre proposition ; c'est, dans le cas où vous refuseriez ma main, que vous daigniez du moins accepter la moitié des biens dont je suis redevable au hasard.

Je suis à vous, s'écria Ottilia, ne pouvant tenir à tant de générosité. Cependant vous venez de voir dans cette lettre que mon père a des intervalles où il jouit de sa raison. Je ne puis désormais contracter un mariage sans son agrément. Venez

avec moi, et c'est aux pieds de mon père que je vous jurerai une fidélité inviolable.

Fersberg n'était point égaré par un fol amour, par une passion aveugle; ce fut avec sensibilité, avec admiration, qu'il entendit prononcer le consentement d'Ottilia. On se mit en devoir de partir, quoique madame Bartels insistât avec force pour que l'on célébrât d'abord le mariage à Grafenrode. Convenait-il, disait-elle, que M. Fersberg et sa cousine logeassent sous le même toit sans avoir reçu le sacrement? Que dirait tout le monde? que dirait le diacre Pumpfel?

Ottilia dissipa heureusement ce scrupule, en proposant à madame Bartels de l'accompagner.

Le voyage fut prompt et heureux.

CHAPITRE XXXIV ET DERNIER.

Conclusion.

Il serait impossible de décrire l'impression avec laquelle Ottilia monta l'escalier d'Emma, ouvrit la porte de sa petite chambre, et appercut son père. Le vieux Klumm ne reconnut pas d'abord sa fille; mais Emma s'étant nommée, et ayant inondé sa main de ses larmes, il reprit l'usage de sa raison. Hé quoi! Ottilia, dit-il, tu vis encore? Où as-tu été? Vois comme je suis devenu infirme et malheureux; pourquoi m'as-tu quitté? Je serais perdu sans l'ange que Dieu a daigné m'envoyer.

C'est vous qui m'avez bannie, répondit Ottilia humiliée d'un tel re-

proche. Emma prit aussitôt la parole, et expliqua au vieillard ce qui s'était passé. Il l'écouta avec attention, et parut sortir d'un rêve. Oui, oui, dit-il, je sais tout. Hé bien! ne pleure pas, continua-t-il en caressant Ottilia..... je n'ai manqué de rien; j'ai encore une autre fille.

Oui, interrompit Emma, pour prévenir tout éclaircissement ultérieur; oui, vous êtes mon bon père, vous m'avez permis de vous donner le nom de fille.

Oh! ma sœur!..... dit Ottilia en la pressant tendrement sur son sein.

Après ces épanchements mutuels, on se mit à parler de ce qui s'était passé à Grafenrode. Ottilia dit qu'elle était venue le solliciter d'accorder son consentement à un mariage qui la mettrait à même de lui procurer tous les soulagements possibles dans

sa vieillesse. Le vieillard murmura des paroles inintelligibles, ensuite il se frappa le front, et prononça ces mots d'une manière plus distincte : Que me veux-tu donc, Ottilia ? J'aurais juré que tu étais déjà mariée.

Mon père, répondit Ottilia les regards baissés, eut autrefois le projet de m'unir à M. de Stolzenbeck.....

Ce n'est pas celui-là, répartit Klumm, cela est ancien. Je veux parler d'un autre dont on m'a entretenu plusieurs fois.

Emma prit Ottilia à part, et lui dit que vraisemblablement le malade voulait parler de Théodore, qui était venu lui demander et avait obtenu son consentement dans la prison.

Et vous le saviez, demanda Ottilia toute interdite ? — Oui, répondit Emma, j'étais présente. — Et vous ne vous y êtes pas opposée ? — De-

vais-je mettre obstacle au bonheur de mon bienfaiteur, dont je connaissais l'amour inexprimable pour vous ?

Ottilia voulut répliquer ; la confusion lui ferma la bouche. Mais, dit-elle enfin, mon père avait maudit ce mariage. Quelle fut son angoisse d'entendre dire à Emma que le vieillard, dans un moment de raison, avait dit au jeune homme, elle présente, qu'il permettait à sa fille de choisir librement un époux.

Le mal était sans remède. Ottilia recueillit toutes ses forces pour accomplir le sacrifice auquel elle s'était résolue. Elle fit sur elle-même un effort victorieux, et demanda à son père la permission de lui présenter le soir l'époux qu'elle avait choisi.

Fersberg arriva, et se concilia bientôt, par sa franchise, l'affection du vieillard. Il n'en fut pas de même de

madame Bartels, qui voulut dès le premier quart-d'heure lui prescrire toutes sort es de remèdes pour une prompte guérison.

Le mariage d'Ottilia fut seulement retardé de quelques semaines, afin qu'on eût le temps de choisir un logement propre à recevoir toute la famille. Ottilia fut charmée qu'Emma elle-même en fît partie. Depuis qu'Emma lui avait raconté toute son histoire, excepté le secret de sa naissance, et lui avait expliqué ses relations avec Théodore, elle avait conçu pour elle beaucoup d'attachement. Elle reprit, en qualité de femme-de-chambre, sa bonne Marie, et ne l'eût pas oubliée, quand même elle n'eût pas été parente de Théodore. Ottilia lui demanda ce qu'était devenu le jeune docteur; Marie ne savait pas autre chose que ce que rapportait le

bruit public. Hélas! dit Marie en soupirant, il a abandonné sa croyance pour se faire Turc. Cela n'est pas possible, dit Ottilia avec vivacité.

Dieu le veuille, répondit cette bonne femme! Depuis ce moment, il ne fut plus question entr'elles de Théodore, et Ottilia vit avec un serrement de cœur, mais avec courage, s'approcher le jour qui devait l'unir pour jamais à Fersberg.

Qu'y a-t-il de nouveau, demanda Florio au maître de poste de la dernière station, avant d'arriver à la ville natale de Théodore? Cet homme débita une foule de nouvelles qui intéressaient fort peu les voyageurs. Enfin il dit : Si vous connaissez quelqu'un de la famille de Klumm, vous pourrez être invités demain à une belle noce.

Eh ! qui donc se marie chez M. Klumm, dit Florio ? Est ce que le vieux pécheur réparerait l'honneur de sa maîtresse ?

— Sa maîtresse ? Non, Monsieur, le pauvre diable est trop malade ; mais il vient de lui arriver un grand bonheur. Il vient de trouver un gendre riche comme un Crésus. On dit que c'est demain que se fait le mariage.

— Eh quoi ! mademoiselle Klumm est déjà veuve ?

— Comment, veuve ! Elle n'a jamais été mariée.

Théodore rougit et pâlit tour-à-tour. Florio parla du consul de Smyrne, qui avait assisté au mariage. Le maître de poste ne put résoudre cette énigme. — Mais, continua Florio, elle n'a donc point fait de voyage en Italie ?

Le maître de poste n'en était pas plus informé. Tout ce qu'il savait, c'était que la future épouse avait demeuré à Grafenrode, d'où elle était revenue avec son prétendu. C'est une fort jolie demoiselle, continua-t-il; ils sont entrés ici; elle s'est reposée précisément à la place où est maintenant assis M. le docteur.

Le pauvre Théodore était plus mort que vif pendant toute cette conversation. Il se retira à l'écart pour cacher son trouble.

Comment s'appèle le futur époux, demanda Florio? Le maître de poste examina son registre, et y trouva le nom de Fersberg.

Fersberg! s'écria Florio tout étonné. Comment, il existe encore un Fersberg dans le monde? Qui est-il? D'où vient-il?

C'est ce que je ne saurais vous dire, répartit le maître de la poste.

— Est-il jeune ou vieux ? — C'est un homme d'un certain âge, mais d'une santé robuste.

Florio courut du côté de son ami qui, en le voyant s'approcher, lui cria de loin : Si tu m'aimes, nous allons retourner sur nos pas.

Pas du tout, reprit Florio ; il faut pénétrer cette histoire merveilleuse. Tant que le prêtre n'a pas béni le mariage, il y a de la ressource. D'ailleurs, j'ai peut-être plus d'intérêt à la chose que tu ne penses. As-tu à cela quelque répugnance ? Je ne demande pas que tu sois présent à l'explication, car tu pourrais tout gâter. Attends-moi ici ; je vais seul à la ville ; je pourrai y arriver ce soir ; si je t'apporte de mauvaises

nouvelles, nous rebrousserons chemin.

Sans attendre la réponse de son ami, Florio sauta dans la voiture et se fit conduire à la ville. Il ne prit pas le temps de changer ses habits de voyage ; il se rendit de suite chez M. Klumm, entra fort agité dans la maison, et demanda à dire un mot en particulier à M. Fersberg. Celui-ci lui donna audience dans une chambre écartée. Florio le considéra avec attention, et en même temps avec un mélange de sensibilité. Fersberg, curieux de savoir à quoi aboutirait cette aventure bizarre, rompit le premier le silence, et lui demanda ce qu'il voulait.

Dieu soit loué, répondit Florio, votre physionomie m'inspire la confiance. Alors il lui raconta briève-

ment ce qu'il savait des amours de Théodore et d'Ottilia.

Vous ne m'apprenez rien de nouveau, répondit tranquillement Fersberg ; mais ce Théodore est en voyage, et paraît avoir oublié son ancienne amante.

Il est, répliqua bien vite Florio, à la poste voisine. Nous y avons appris votre prochain mariage, au moment où il se proposait de mettre aux pieds d'Ottilia une fortune acquise par des travaux honorables ; et je ne répondrais pas que le pauvre diable n'en perdît la tête de désespoir.

Fersberg fut singulièrement ému de ce qu'il apprenait ; il resta muet, indécis; Florio garda aussi le silence, mais ne cessa point de l'examiner avec soin.

Après un combat pénible avec lui-

même, Fersberg reprit courage, et dit avec dignité : Monsieur, si ce que vous avancez est vrai, allez trouver votre ami, et dites-lui qu'Ottilia l'aime encore. Amenez-le, et qu'il la reçoive de ma main.

Bravo ! s'écria Florio les larmes aux yeux, et en embrassant avec transport l'honnête Fersberg. Ah ! si vous eussiez tenu une conduite différente, je serais parti, et vous n'eussiez jamais appris un secret qui va encore plus vous étonner. . . . . vous êtes mon père.

Votre père, s'écria Fersberg !

Du moins je le crois, répliqua Florio ; excusez ma précipitation : N'êtes-vous pas de Bergheim ?

— Oui, sans doute, répondit Fersberg.

— Et vous en avez été exilé pour des opinions politiques ?

— Assurément.

— Grand Dieu ! je suis Louis, votre fils.

Nous n'entreprendrons pas de décrire les détails de ce qui se passa entre eux pendant une heure. Nous passerons également sous silence les preuves sans réplique par lesquelles Florio justifia sa filiation. Il n'était pas étonnant qu'il n'eût rien appris des recherches de son père ; car il ne lisait jamais les gazettes. Il avait jugé à propos de changer le nom un peu dur de Fersberg contre celui de Florio, qui lui paraissait plus harmonieux. Il savait que pour réussir en Allemagne dans le grand monde, il faut que tout maître de danse ait un nom français, et tout musicien un nom italien.

Toute la nuit se serait écoulée dans un délicieux entretien, sans que

ni l'un ni l'autre songeassent qu'il existait d'autres personnes au monde. Ottilia envoya prier Fersberg de faire entrer l'étranger dans le salon. Fersberg répondit : Aujourd'hui l'étranger ne peut pas paraître ; mais demain il assistera à la noce.

Il déclara alors à son fils qu'il voulait surprendre Ottilia ; il lui recommanda de retourner sur-le-champ à ***, où il avait laissé Théodore. Florio, ivre de joie, chanta pendant tout le chemin. Arrivé près de la poste, il s'empara du cor du postillon, et fit retentir l'air d'allégresse. Il arriva à la poste à minuit ; il accourut auprès de Théodore, et lui dit : Réjouissons-nous, mon ami !

Théodore écouta, avec un trouble inexprimable, le récit de Florio. Quand il vit que ce n'était pas un rêve, que son bonheur était certain,

il monta dans une voiture, et ils ordonnèrent au postillon de les conduire au galop.

Lorsque Fersberg fut rentré près de la société, Ottilia remarqua en sa personne un grand changement. Il parlait peu, mais il portait sans cesse les yeux sur elle. Un mélange de tristesse et de plaisir semblait l'agiter. Il doit s'être passé quelque chose d'extraordinaire, dit Ottilia en elle-même, lorsque fort tard dans la nuit, elle se rendit dans sa chambre. Mais qu'est-ce qui a pu arriver? C'était ce dont elle ne pouvait se rendre raison.

Le jour qui devait éclairer le mariage parut. Dès le matin, elle se glissa dans la chambre de son père: elle trouva le vieillard livré à un profond sommeil; elle se mit à genoux devant son lit, et demanda à Dieu la faveur d'avoir assez de force pour

consommer un sacrifice, le seul qui pût assurer le bonheur de ses jours. Elle se releva avec ce courage que donne la conscience d'une bonne action, puis elle se fit habiller par Marie.

Sa toilette élégante, quoique simple, était terminée, lorsqu'on lui annonça l'arrivée de son futur époux. Ottilia se leva toute émue pour le recevoir. Quelle fut sa surprise, lorsqu'elle vit entrer Fersberg, qui tenait Théodore par la main!

Dans le moment où Ottilia hors d'elle-même était soutenue dans les bras de son amant, Florio serrait sur son cœur Emma, qui répondit par un cri de joie à son premier baiser. Les amants avaient dès-lors oublié toutes leurs infortunes passées.

Tous les soupçons de Florio à l'égard du vieux Klumm étaient dis-

sipés, et il était fermement résolu à épouser Emma.

Les noces furent célébrées avec magnificence, mais au grand déplaisir de madame Bartels, qui parla beaucoup sans que personne écoutât ses conseils. A la vérité, on les recula de quelques jours, parce que Florio voulut que les deux mariages fussent prononcés en même temps.

Le généreux Fersberg se promit bien de passer le reste de ses jours avec les deux familles dont le bonheur était son ouvrage. Le vieux Klumm dut encore quelques mois la vie aux soins assidus de Théodore; mais enfin il mourut, pleuré de ses deux filles, les seules peut-être qui accordèrent des regrets à sa mémoire.

Lorsqu'il eut fermé les yeux, Emma raconta à son époux les mo-

tils de la conduite qu'elle avait tenue avec son père ; mais après lui avoir fait solennellement promettre de ne point révéler ce secret. Il tint parole, et Ottilia ne sut jamais que celle qu'elle prenait plaisir à appeler sa sœur, l'était en effet.

Fin d'Ottilia.

MÉLANGES.

Il y a environ cinquante ans, un prince d'Allemagne correspondait avec un médecin célèbre au sujet de sa maladie; et comme il croyait qu'il ne convient pas de ne parler à un grand savant que des choses de son métier, ses lettres roulaient souvent sur des objets étrangers à la médecine. Par exemple, il lui écrivit un jour : connaissez-vous Algarotti? Je vous prie de me dire ce que vous en pensez.

Le docteur n'avait jamais ouï parler du Newton des dames, mais il connaissait fort bien la poudre d'algaroth, qui est une préparation de mercure. Il répondit en ces termes :

que votre altesse se défie de cet algaroth ; il est blanc, insipide, lourd, et excite des nausées.

Le prince fut bien étonné, car il connaissait le comte Algarotti ; il savait qu'il était noir, léger et fort spirituel.

» Celui qui se vante de posséder » l'art d'aimer, dit la Rochefoucault, » est indigne du bonheur. » — Il a raison, car un art doit être appris ; le véritable amour ne s'apprend point, et par conséquent n'est pas un art. Ovide, à la vérité, a composé l'Art d'Aimer, mais le titre est faux (1) ; il

(1) Laharpe observe dans son *Cours de Littérature*, que le titre latin ne présente pas tout-à-fait l'idée que nous attachons à ce mot *aimer*. « Ce titre *artis amatoriæ*, si- » gnifie proprement l'*art de faire l'amour ;*

n'a décrit que l'Art de séduire les femmes.

Chacun doit dire en amour comme Orosmane :

L'art le plus innocent tient de la perfidie.

CHACUN sait que, de nos jours, les jeunes seigneurs qui reviènent de leurs voyages arrivent à peu près aussi ignorants qu'ils étaient partis. Cependant ils se piquent d'avoir acquis des connaissances, et ont toujours réponse à tout. On demandait à un jeune allemand, du temps où Voltaire était dans toute la force de son génie, si Alzire et Zaïre comp-

---

» et en cela le poète a raison ; car l'un ne » s'apprend pas, et l'autre peut en effet se » réduire en art. »

(*Note du rédacteur.*)

taient toujours le même nombre d'admirateurs ?

Sans doute, répondit notre jeune gentilhomme, ces deux dames sont plus célèbres que jamais, et tous les jeunes seigneurs anglais se les arrachent.

Le même regardait le fameux commentaire du *chef d'œuvre d'un inconnu* comme un ouvrage très-sérieux ; il disait que le docteur Mathanasius était professeur de médecine à l'université de Leyde. Il prétendait aussi avoir connu en Angleterre le capitaine Gulliver, et avoir appris de sa bouche sur les Lilliputiens des choses qui n'étaient pas encore imprimées.

Il n'est pas rare que des gens d'esprit et de goût portent des jugements

très-faux, surtout lorsque ceux sur lesquels ils prononcent, ont le malheur d'être leurs contemporains.

En 1742, Ramsay écrivait à Louis Racine en ces termes : « Locke est » un génie superficiel, et un socinien » déclaré, qui, au lieu de développer » les principes de la philosophie, ne » fait que la ramener à son berceau. »

Voici la réponse que lui fit le fils du célèbre auteur tragique : « Je suis » charmé de voir que l'amour de la » vérité l'emporte en vous sur votre » affection pour vos compatriotes, » dont vous ne vous dissimulez pas » les erreurs. »

Ainsi voilà Locke tenu sans difficulté pour un génie superficiel et un socinien.

La Beaumelle, dans ses Pensées, traite Hugues Grotius de pédant ; et

plusieurs politiques ont reproché à ce grand homme d'avoir manqué de la souplesse nécessaire à un ambassadeur, en refusant son approbation à un mauvais drame du cardinal de Richelieu. Ces messieurs ne savaient pas que Grotius avait reçu l'ordre exprès de la reine Christine d'humilier par tous les moyens possibles l'amour propre du cardinal.

J.-J. Rousseau a traité avec peu de respect, dans son Émile et dans son Contrat Social, la mémoire de cet homme célèbre. On dirait que les écrivains, même les plus distingués, ne sauraient cultiver des fleurs sans fouler aux pieds les parterres de leurs voisins.

On a observé avec raison que les hommes les plus spirituels conser-

vent quelques préjugés de l'enfance, ou même en certaines choses, redeviènent tout-à-fait enfants. De-là vient que les hommes les plus instruits s'occupent très-sérieusement de puérilités. Fontenelle, par exemple, aimait à chercher les propriétés du nombre 9. N'est-il pas étonnant, dit-il, que 2 fois 9 fassent 18, et que 1 et 8 fassent encore 9? 3 fois 9 donnent 27, et 2 et 7 font encore 9; il en est de même en le multipliant par les autres unités.

Cette propriété merveilleuse du nombre 9 s'étend encore au-delà de 100 jusqu'aux multiples les plus élevés possibles; 10 fois 9 font 90, et vous retrouverez 9 en supprimant le 0. 11 fois 9 font 99; c'est la répétition du même chiffre. 12 fois 9 font 108; ôtez le 0, et additionnez 1 et 8, vous retrouvez toujours 9.

Suivant Cœlius de Rhodes, (lib. 22, cap. 8) ce nombre était consacré aux 9 muses. Ce fut peut-être pour récompenser Fontenelle de sa vénération pour ce nombre mystérieux, qu'elles ordonnèrent aux trois Parques de prolonger sa vie jusqu'à l'âge de 99 ans, 9 mois et 9 semaines. Il mourut, ce qu'il faut encore remarquer, le 9 janvier 1757. Il avait prononcé soixante-*neuf* éloges à l'académie.

Les remarques de Fontenelle sur le nombre 9 conduisirent sans doute l'ingénieux Mairan à une découverte neuve, et qui ne laisse pas d'être importante. Il trouva que les nombres, qui sont l'anagramme les uns des autres, quelle que soit la quantité des chiffres, présentent pour différence 9 ou un multiple de 9. Par exemple, retranchez 12 de 21 où les deux mêmes chiffres sont re-

tournés, il reste 9. De 52 ôtez 25, il reste 27, c'est-à-dire 3 fois 9. De 40,801 retranchez 10,804, vous avez pour résultat 29,997 où 9 se trouve exactement 3333 fois.

C'est dommage qu'en y regardant de près, on trouve que tout le prestige roule, non pas sur le nombre 9 en lui-même, mais sur les combinaisons de la numération arabe. Il n'en est plus de même si vous employez les chiffres romains, ou si vous écrivez en toutes lettres; par exemple II fois IX font XVIII, ou *deux* fois *neuf* font *dix-huit*. Sans employer les chiffres de notre arithmétique, on peut certainement résoudre avec l'algèbre les plus beaux problèmes de la géométrie. Sans nos chiffres, Alphonse X, roi de Castille, n'a-t-il pas été en état, en 1270, de rédiger ses tables alphonsiennes? N'aurions nous pas de même

les tables rodolphiennes que Tycho-Brahé commença, et qui furent terminées par Keppler, au 17e siècle?

Au surplus, ce jeu sur les nombres, depuis Pythagore jusqu'à Fontenelle, a toujours eu un charme incroyable pour les hommes.

Hippocrate appliquait à la médecine les propriétés prétendues des nombres, découvertes par Pythagore, et les modernes regardent encore dans les maladies graves le 9e jour comme celui d'une crise importante.

L'empereur Auguste s'estimait heureux de ce qu'il avait dépassé sa 63e année, parce que 7 fois 9 produisent 63.

Platon mourut dans sa 81e année; (9 fois 9 donnent 81) et dans la 108e olympiade; en additionnant ces chiffres, on trouve encore 9.

On croit généralement que les enfants restent neuf mois dans le sein de leur mère; cela n'est pas très-exact; ils naissent communément dans les premiers jours de la 40e semaine.

On a fait sur les propriétés d'autres nombres, et sur celles du triangle des calculs tout aussi bizarres. Lorsqu'on lit ou lorsqu'on écoute de pareilles absurdités, on ne sait de qui on doit avoir le plus de pitié, ou de celui qui les a inventées, ou de celui qui s'en étonne.

ANECDOTES.

La Veuve.

DANS une province soumise aux Mahométans, où il existe encore des sectateurs de Brama, on laisse ces hommes paisibles professer leur culte sans obstacle. Cependant les veuves qui ont la bizarre fantaisie de se brûler vives sur le bûcher de leurs maris, ne peuvent le faire sans un consentement formel du gouverneur; et au grand scandale des dévots indiens, cette permission est presque toujours refusée.

Un Bramine étant mort, sa veuve alla implorer auprès du gouverneur musulman, la faveur d'être brûlée avec son mari. Elle était jeune et jolie. Le gouverneur la trouva dans

le cas d'être enflammée de tout autres feux que de ceux d'un bûcher. Elle pleura, se lamenta, ce fut en-vain. Elle dit des injures, ce fut sans succès.

Hé quoi ! s'écria-t-elle, on fera un pareil affront à une honnête femme, qui a eu une mère, deux sœurs et trois tantes brûlées !

A ces mots, le gouverneur se tournant vers un fakir, qui était présent, lui dit : Misérable ! c'est toi peut-être qui par tes exhortations fanatiques as fait tourner la tête à cette infortunée. Prends garde à toi, ta vie répondra de la sienne ?

Seigneur, répondit froidement le fakir, je n'ai jamais dit un mot à cette femme, et sa résolution est si naturelle, que je ne conçois pas que vous la puissiez prendre en mauvaise part. Je trouve très-simple que l'on

procure à une femme le plaisir d'aller rejoindre son mari. — Comment! le rejoindre, s'écria la veuve : parlez-vous sérieusement? Les bramines ne m'en ont rien dit. Tu prétends donc que j'irai dans le lieu où est mon mari? — Sans doute. — La veuve n'insista plus sur sa demande, et il est probable qu'elle se résigna à passer dans le sérail du gouverneur un temps précieux qu'elle eût perdu auprès de feu son époux.

La récompense de la vertu.

MALESHERBES faisait un jour une promenade solitaire dans les Pyrénées, lorsque tout-à-coup il apperçut à quelques pas de lui, un officier, le chevalier Inegans, qui tenait à la main des échantillons de minéraux.

Ce vénérable vieillard, qui était mis très-simplement, et tenait un bâton à la main, s'approcha sans cérémonie de l'officier, prit une des pierres, la considéra, et dit : c'est un fragment de basalte qui paraît rare dans ces environs. Les dragons de la suite du chevalier trouvèrent le procédé fort impertinent, cependant il s'ouvrit entre lui et Malesherbes une conversation sur les merveilles de la nature. L'entretien changea insensiblement de sujet, et l'on parla de la Cour de Louis XVI. Hélas ! dit l'officier, le roi n'avait qu'un ministre vertueux, et les ennemis du trône l'ont bientôt écarté. — Qui était-il ? — Son nom est dans tous les cœurs, Malesherbes. — C'est de lui que vous parlez ! il me semble que la Cour n'était pas trop sa place ; il n'avait pas les formes nécessaires. — Hé ! quelles

formes ! Il ne faut aux peuples qu'un homme vertueux, un homme de génie ; le reste se trouve facilement. — Monsieur a sans doute connu le ministre ? — Seulement de réputation. — La réputation est souvent mensongère. — Oh ! ce n'est pas dans cette circonstance ; mais vous, monsieur le naturaliste, il me semble que vous n'aimez pas trop Malesherbes, et cela me fait peine, car vous paraissez un brave homme. — Monsieur le chevalier, j'ai de bonnes raisons pour ne point flatter cet homme-là.

Au même instant, un domestique de M. de Malesherbes s'approcha et prononça son nom par hasard. Le chevalier fut très-étonné. Ah ! Monsieur, dit-il avec un grand respect, voici le mot de l'énigme. Il n'y a, dans toute l'Europe, qu'un seul

homme à qui il soit permis de parler mal de Malesherbes.

Le germe du talent.

On avait élevé, au Luxembourg, à Paris, dans une salle où se tirait autrefois la loterie, un théâtre d'amateurs. Un jeune homme y débuta par le rôle d'Orosmane de *Zaïre*. On trouva qu'il jouait fort mal, et surtout qu'il était horriblement laid. Une seule dame eut le courage de lutter contre le torrent, et de dire : Ce sera le meilleur acteur de son siècle. On se moqua d'elle, mais elle persista dans son sentiment. — Qui était ce jeune homme si laid et si repoussant? — Lekain!

Épitaphe.

On voit, sur un tombeau à New-London dans les États-Unis d'Amérique, l'inscription suivante :

« Le 26 octobre 1781, quatre mille Anglais mirent cette ville à feu et à sang. Sept cents Américains défendirent le fort toute la journée, et se rendirent vers quatre heures du soir. Le commandant des assiégés remit son épée à un Anglais qui s'en servit pour le tuer ; toute la garnison fut passée au fil de l'épée. On fit ensuite une traînée de poudre depuis le magasin du fort jusqu'à la mer, afin de le faire sauter. William Hotman, qui était à quelque distance de là, percé de trois coups de baïonnettes, s'en aperçut. Il dit à un de ses amis qui était blessé et qui respirait encore :

Il faut essayer de nous glisser jusqu'à la traînée, nous mouillerons la poudre avec notre sang, elle ne pourra plus prendre, et de cette manière, aux dépens du peu de temps qui nous reste à vivre, nous sauverons le fort, le magasin, et peut-être encore quelques camarades dont la blessure n'est pas mortelle. Il fut le seul qui eut la force de mettre à exécution cette résolution généreuse. Il périt victime de son dévoûment. Le feu ne prit pas. Son ami et sept de leurs camarades furent sauvés.

A la suite de cette simple narration, on lit en gros caractère :

CI GIT WILLIAM HOTMAN.

Orgueil de la parenté.

Une sœur de Descartes parlait avec orgueil d'un autre frère qui exerçait

un petit emploi, mais avec une sorte de regret, de son frère le philosophe, le seul, disait-elle, qui ne fît pas honneur à la famille.

Il a existé à *** deux visitandines qui se nommaient Poquelin, et qui étaient parentes de Molière, qui avait, comme on sait, le même nom de famille. Elles rougissaient d'être obligées de reconnaître comme parent l'auteur du *Tartuffe*. Elles jeûnaient tous les ans à un jour fixé, pour expier le malheur d'une telle alliance.

Au contraire, une religieuse du couvent de la Madelaine, se croyait parente de Voltaire, et s'en faisait gloire. Elle lui écrivit même une lettre, et lui adressa un pauvre diable que l'on voulait faire prêtre malgré lui. Voltaire lui envoya cinq cents livres, et lui fit une réponse fort ai-

mable dans laquelle il reconnaissait avec plaisir une parente dont il n'avait jamais entendu parler. Il se permit aussi quelques persifflages sur le jeune homme qui n'avait aucune vocation pour l'état ecclésiastique. La bonne religieuse montrait cette lettre à qui voulait la voir, et en était très-fière.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES DANS CE TOME.

SUITE D'OTTILIA.

CHAPITRE XIX. — *La Prison*, p. 1
CHAP. XX. — *La seconde fille*, 16
CHAP. XXI. — *La Calomnie*, 29
CHAP. XXII. — *Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se brise*, 46
CHAP. XXXIII. — *Piété filiale et dévouement*, 63
CHAP. XXIV. — *Vengeance céleste*, 81
CHAP. XXV. — *Les Congés*, 93
CHAP. XXVI. — *Les voyageurs par amour*, 108

CHAP. XXVII. — *Les Turcs*, 119
CHAP. XXVIII. — *Le Sourd*, 133
CHAP. XXIX. — *La bonne cousine*, 141
CHAP. XXX. — *L'Homme singulier*, 152
CHAP. XXXI. — *Histoire du Chercheur de Simples*, 168
CHAP. XXXII. — *Le Mariage*, 181
CHAP. XXXIII. — *Assaut de piété filiale*, 195
CHAP. XXXIV ET DERNIER. — *Conclusion*, 204
MÉLANGES, 222 — 232
ANECDOTES. — *La Veuve*, 233
—— *La récompense de la vertu*, 235
—— *Le germe du talent*, 238
—— *Épitaphe*, 239
—— *Orgueil de la parenté*. 240

FIN DE LA TABLE.

3 495